

Peter KREEFT

Quel est le sens de la souffrance ?

Traduit de l'anglais par Georges Allaire

Edition originale : *Making Sense out of Suffering*,
Servant Books, P.O. Box 8617, Ann Arbor, Michigan 48107, USA

SOMMAIRE

I.	Le problème	p. 1
II.	Dix réponses faciles	p. 14
III.	De retour à notre problème	p. 23
IV.	Sept indices des philosophes	p. 28
V.	Sept indices des artistes	p. 37
VI.	Huit indices des prophètes	p. 52
VII.	Les indices convergent : Jésus, larmes de Dieu	p. 63
VIII.	Quelle différence cela fait-il ? Sept leçons des saints...	p. 69
IX.	De retour à notre problème	p. 76
X.	Pourquoi le monde moderne est incapable de comprendre la souffrance	p. 82

Chapitre I

LE PROBLÈME

Dis-moi franchement, je t'en prie, réponds-moi. Imagine que tu sois toi-même responsable de construire l'édifice de la destinée humaine dans le but de rendre les hommes heureux au terme, mais qu'il soit absolument nécessaire et même tout à fait inévitable, pour faire cela, de torturer à mort une seule petite créature, la petite fille qui s'est frappée la poitrine avec son petit poing, et de fonder cet édifice sur ses larmes invengées. Accepterais-tu, dans de telles conditions, d'en être l'architecte ? Dis-le moi sans mentir !

Ivan Karamazov

Du temps que vous ayez lu ce livre, dix mille enfants seront morts de faim, quatre mille auront été battus brutalement par leurs parents et mille autres auront été violés.

Si vous faisiez un sondage pour savoir qui est considéré comme le penseur le plus profond de tous les temps, vous trouveriez probablement Bouddha en seconde position, après Jésus Christ. Toute la philosophie de Bouddha est construite autour de sa réponse au problème de la souffrance. Que cette philosophie soit vraie ou fausse, voilà un homme qui est allé très avant dans le mystère de la souffrance. Comment ne pas l'écouter ?

Son nom est Siddharta Gautama. « Bouddha » n'est pas un nom mais un titre, comme Messie ou Christ. Il signifie « l'Eveillé ». Il est né prince. Son père le garda au palais royal des années durant afin de le convaincre de devenir un roi. En effet, à la naissance de l'enfant, certaines prophéties voulaient qu'il devienne soit le plus grand roi de l'histoire des Indes, soit le plus grand mystique à fuir le monde. Le père de Gautama fit tout ce qu'il put pour l'intéresser à la royauté, mais Gautama était un jeune garçon curieux. Aussi soudoya-t-il un soir son conducteur de char pour être conduit en dehors des murs du palais afin de visiter la ville que son père lui avait interdit de voir. Là il vit Quatre Spectacles Désolants.

Le premier spectacle fut un homme malade. Son père avait interdit que la maladie soit introduite au palais. « Pourquoi cet homme tousse-t-il et respire-t-il bruyamment ? Pourquoi son visage est-il rouge ? » « Il est malade, seigneur Gautama », répondit le conducteur de char. « Est-ce que tout le monde peut devenir malade ? » « Oui, mon seigneur, même vous. » « Pourquoi les gens deviennent-ils malades et souffrent-ils ainsi ? » « Nul ne le sait, seigneur Gautama. » « Mais c'est affreux ! Je dois résoudre cette énigme. » Et Gautama passa une nuit en vaine méditation sans parvenir à résoudre l'énigme de la souffrance.

La seconde nuit, à sa seconde sortie, il vit le Deuxième Spectacle Désolant : un vieillard. Son père n'avait admis aucun vieillard au palais. « Pourquoi cet homme s'appuie-t-il sur une canne ? et que sa peau est toute ridée ? Pourquoi est-il si faible ? » « Il est vieux, seigneur Gautama. » « Est-ce que tout le monde peut devenir vieux ? » « Oui, mon seigneur ; même vous, un jour, allez être vieux. » « Pourquoi les gens vieillissent-ils ? » « Nul ne le sait, seigneur Gautama. » « Mais c'est affreux ! Je dois résoudre cette énigme. » Et Gautama passa une autre nuit en vaine méditation sur ces deux énigmes.

Troisième nuit. Troisième sortie. Troisième Spectacle Désolant : un mort. Gautama n'avait jamais vu une telle chose. Pas de mouvement. Pas de respiration. Pas de vie. « Pourquoi cet homme est-il si immobile ? » « Il est mort, seigneur Gautama. » « Est-ce que tout le monde peut mourir ? » « Tout le monde, mon seigneur. La grande certitude de la vie est que nous allons tous mourir un jour. » « Pourquoi ? Pourquoi devons-nous souffrir, vieillir et mourir ? » « Nul ne le sait. » « Mais c'est absolument affreux ! Il faut résoudre cette énigme. » Mais une troisième nuit à méditer n'apporta pas de solution à l'affreuse énigme.

Quatrième nuit. Quatrième sortie. Quatrième Spectacle Désolant : un vieux sanyassine, mystique hindou et saint homme, qui avait renoncé au monde et qui cherchait à purifier son âme ainsi qu'à découvrir la sagesse. Un vieil homme habillé d'une robe et portant un bol de mendiant. « Qu'est-ce que c'est que ça ? » « Un sanyassine. » « Qu'est-ce qu'un sanyassine ? » « Quelqu'un qui a renoncé à toute possession terrestre. » « Pourquoi quelqu'un ferait-il cela ? » « Pour devenir sage. » « Qu'est-ce qu'être sage ? » « C'est comprendre les grands mystères. » « Quels mystères ? » « Pourquoi nous souffrons, nous vieillissons et nous mourons. » « Je deviendrai un sanyassine. » Et Gautama renonça à sa principauté et à son palais pour devenir sanyassine.

Mais une vie d'ascète ne le rendit pas plus sage qu'une vie de gratification mondaine. Aussi, après avoir consacré de vaines années à ce genre de vie choisit-il la Voie Médiane : il accepta désormais autant de nourriture, de sommeil et de satisfactions sensibles qu'il lui était nécessaire, ni plus ni moins, sans répondre aux caprices de son corps et sans le torturer. Il prit son premier repas convenable depuis des années, s'aliénant ainsi tous les autres sanyassines sauf cinq, qui demeurèrent et devinrent ses premiers disciples. Puis il s'assit sous un arbre, l'arbre sacré Bo ou arbre Bodhi, en position de lotus et décida de ne pas se lever tant qu'il n'aurait pas résolu la grande énigme. Quand il se leva, il proclama : « Je suis Bouddha », et énonça les Quatre Nobles Vérités.

Les Quatre Nobles Vérités sont la substance du bouddhisme. Quand un disciple demanda à Bouddha de répondre à d'autres grandes questions, il fut réprimandé. Seules les Quatre Nobles Vérités sont nécessaires. Elles sont :

1. La vie est souffrance (*doukkha* : le mot signifie un os ou un essieu sorti de sa cavité, cassé, aliéné de soi-même). Nous sommes nés dans la souffrance. Nous vivons dans la souffrance. Nous mourons dans la souffrance. Souffrir consiste à avoir ce qu'on souhaiterait ne pas avoir et à ne pas avoir ce qu'on souhaiterait avoir.

2. La cause de la souffrance (et c'est ici que Bouddha résout enfin son énigme) est le désir (*tamba*: la convoitise, l'avidité, l'égoïsme). Le désir crée un espace entre soi-même et la satisfaction ; cet espace est la souffrance.

3. Le moyen de mettre fin à la souffrance est de mettre fin au désir. Le nirvana (l'extinction) est cet état. Enlevez la cause et vous enlevez l'effet. Le monde cherche à combler la brèche entre le désir et la satisfaction en augmentant la satisfaction, et ne le réussit jamais. Bouddha prend le chemin opposé : réduire le désir à zéro.

4. Le moyen d'anéantir le désir est de suivre le Noble Sentier de la réduction du moi qui se déroule en Huit Points. La vie est divisée en huit aspects et, pour chacun d'eux, le disciple met en oeuvre un

détachement graduel, une simplification et une purification. Tout est mis au service de la réduction du désir pour atteindre le nirvana, l'élimination de la souffrance.

Je ne suis pas bouddhiste. Je ne peux pas m'empêcher de considérer le nirvana comme une euthanasie spirituelle : tuer le patient (soi-même, le moi, l'ego) afin de guérir sa maladie (le repli sur soi, l'égoïsme). Certes, le bouddhisme élimine le moi qui hait et qui souffre. Mais il élimine de ce fait le moi qui aime. La compassion (*karouna*) est une des grandes vertus bouddhistes, mais l'amour (*agapè*) ne l'est pas. Bouddha semble tout simplement ignorer la possibilité d'un amour désintéressé, d'une volonté désintéressée, d'une passion désintéressée, d'un moi détourné de moi.

Ceci dit, je ne peux m'empêcher d'être ébloui par la passion que Bouddha a mise à résoudre sa grande énigme et par son programme qui n'est rien de moins que la transformation de la nature humaine. Personne d'autre, à part Jésus, n'a eu un programme plus radical. Et Jésus aussi s'est placé au centre même du problème de la souffrance pour lui apporter une autre solution.

Voici l'extrait d'une rédaction d'une de mes étudiantes de philosophie au Boston College. Le titre est simplement : « Au secours ! »

« Mon amie de vingt-sept ans est incapable de lever la main pour se gratter le nez. Elle ne peut bouger autre chose que ses yeux, sa bouche et sa tête... en quelque sorte.

Il y a un peu plus de deux ans, elle a commencé à foncer dans les murs. Après un certain temps, elle devait soulever manuellement ses jambes pour les placer correctement à l'intérieur de son automobile, une superbe TransAm noire qu'elle aimait. Puis vinrent les béquilles, mais l'atrophie croissante de sa main droite l'amena à se servir d'une marchette. Ensuite, elle ne put plus se déplacer avec sa marchette et sa main devint impuissante. Elle commença à utiliser une chaise roulante et abandonna la conduite. Puis son autre main commença à lui faire défaut et quand son corps s'immobilisa, elle fut condamnée au lit. Je ne me souviens pas exactement de la durée de cette transformation, probablement parce que je ne veux pas me le rappeler. Mais il me semble qu'il a suffi de neuf mois pour qu'Elaine aille de mal en pis jusqu'en enfer. Les médecins ont finalement capitulé et ont diagnostiqué la sclérose en plaques.

Sa famille, ses amis, ses compagnons de travail et moi virent notre amie se transformer. D'une jeune femme vibrante, joviale et généreuse elle devint un tas de chair privée de contrôle, de volonté et de désir. Au début, je pleurais souvent et des rêves de l'ancienne Elaine marchant et parlant hantaient régulièrement mes nuits. Le pourquoi de sa situation me tourmentait. Pourquoi la faisait-on souffrir ainsi ? »

Personnellement, je n'oublierai jamais l'histoire du garçon qui vivait à l'intérieur d'une bulle. Je crois qu'il était fils unique. Il avait une maladie rare (qu'elles semblent nombreuses les maladies rares !) qui l'obligeait à passer sa vie à l'intérieur d'une bulle de plastique antiseptique. Le moindre toucher, le moindre germe pouvait le tuer. Puis, finalement, il se retrouva mourant. Comme il était de toute façon condamné, il demanda de toucher la main de son père — son père qui l'avait aimé et qui était resté fidèlement à ses côtés. Quel amour indicible et quelle douleur a dû contenir ce toucher ! Je me demande... était-ce chaud et brûlant comme un fer rouge, ou doux comme les entrailles d'une mère ?

Le rabbin Harold Kushner a d'ailleurs écrit un livre à succès, qui est intitulé *Quand les malheurs frappent de bonnes gens* (When Bad Things Happen to Good People) afin de comprendre le sens de la tragédie qui avait frappé sa propre vie. Son fils unique, Aaron, était atteint d'une autre maladie rare. Il vieillissait prématurément, ressemblait à un vieillard à son adolescence et est mort avant d'avoir vingt ans. Pourquoi ?

Voilà la raison de ce livre où je serai amené à critiquer sévèrement le raisonnement du rabbin en réponse à cette question. Mais j'éprouve une profonde considération envers ses souffrances et une grande admiration pour son endurance. Et je prends sa question tellement au sérieux que j'ai dû écrire ce livre pour tenter d'y répondre. Voici donc la question du rabbin.

« Je croyais suivre les voies de Dieu et travailler à son oeuvre. Comment ceci pouvait-il arriver à ma famille ? Si Dieu existait, et s'il était le moins honnête, sans même être amoureux et

miséricordieux, comment pouvait-il me faire cela ? Et même si je parvenais à me convaincre que je mérite une telle punition en raison d'un péché de négligence ou d'orgueil dont j'étais inconscient, pourquoi Aaron lui-même devait-il souffrir ? »

Annie Dillard raconte le cas d'une grande brûlée dont un journal a fait mention. Ce cas l'a tellement frappée qu'elle a accroché la découpe de presse à son miroir. Le pronostic était sans appel et la douleur agonisante se lisait sur le visage de la patiente qui en était imprégné à jamais. Pire encore, cela arriva deux fois. À peine les effets du premier accident s'amenuisaient-ils qu'un second se produisit : incurable cette fois. Ce n'était pas de sa faute. C'était une bonne personne. Pourquoi de tels malheurs frappent-ils de bonnes gens ? Dieu aurait pu s'organiser pour que l'accident frappe un chef de la pègre à sa place. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ?

Il y a un homme à Chicago qui aime profondément, véritablement et totalement une femme toute sa vie. Il est un véritable romantique et un chrétien pieux. Cette femme est son épouse, ou plutôt le fut. En effet, un jour elle lui fit part de la nouvelle la plus dévastatrice qu'un homme puisse entendre. Elle lui dit qu'elle ne l'aimait plus et qu'elle le quittait pour toujours.

Les années qui suivirent, il continua de la courtiser. Chaque jour, il se rendait à son domicile et en faisait le tour. Elle ne lui permettait pas d'entrer. Il n'abandonna jamais. Finalement, elle céda, essaya de retourner vivre à ses côtés puis le quitta de nouveau. Il l'aime encore. Cet homme a souffert si profondément et de façon si continuelle que tous ceux qui le connaissent disent qu'il est le plus puissant guérisseur et consolateur qu'ils aient jamais connu. Il a guéri d'innombrables souffrances, mais ne peut guérir la sienne. Il reconnaît l'utilité de sa souffrance, mais cela ne la justifie pas. Pourquoi Dieu ne pourrait-il pas guérir tous ces gens sans lui causer autant de peine ?

Julie était l'épouse la plus aimable, amicale, et coopérante qu'on puisse imaginer. Elle était aussi une chrétienne engagée, ayant une foi profonde et une grande confiance en Dieu. Son mari, Bernard, semblait agréable, malgré de profondes blessures et diverses confusions. En effet, ses parents étaient divorcés. Son père avait eu l'habitude de le battre et il avait appris à se méfier des gens et de Dieu, jusqu'au jour où il rencontra Julie. Julie devint son univers, son nouveau monde. Elle lui enseigna à faire confiance et aussi à mettre sa confiance en Dieu. Ils étaient profondément amoureux. Les deux savaient que leur mariage connaîtrait des difficultés en raison des origines de Bernard, mais ils étaient décidés à courir le risque et à travailler à son succès.

Puis, vingt ans plus tard, après bien des hauts et des bas, Bernard quitta Julie et devint alcoolique. Ceci parce qu'un soir d'été, un policier s'était présenté à leur porte pour leur annoncer une nouvelle incroyable. Leur fils adolescent, la prune de leurs yeux, qui allait entrer à l'université à l'automne, venait d'être tué dans un accident d'automobile.

Bernard s'écroula tout simplement. Il refusa de parler à Julie, la blâma pour tout puis se soûla. Julie demeura seule avec sa fille, Jeanne. Jeanne fut témoin de toutes les souffrances que son père imposait à sa mère et voua une haine implacable aux hommes pour le reste de sa vie. Elle devint dure, haineuse, détestant Dieu par-dessus tout, ce Dieu en qui elle avait mis sa confiance pendant quinze ans et qui l'avait si horriblement déçue. Si Dieu existait, se dit-elle, il aurait vu la limite de son endurance et ne l'aurait pas amenée au-delà.

Quant à Julie, sa déchéance fut moins spectaculaire mais la pire de toutes. Elle se renferma dans une coquille d'insensibilité et de dépression. Elle ne sourit plus jamais. Elle sembla avoir vieilli de vingt ans. Elle s'éloigna de sa parenté et des amis parce qu'elle ne supportait plus les efforts qu'ils faisaient pour l'aider à se remettre. Elle est maintenant internée dans un hôpital psychiatrique où elle fixe le vide à jamais. La haine de Dieu est son unique passion.

L'histoire de Julie est fictive, mais des histoires semblables existent. Si une seule de ces histoires est vraie, la preuve semble faite que Dieu n'existe pas. Du moins, pas ce Dieu qui est censé connaître, aimer et veiller sur chacun de ses enfants. Un Dieu tout-puissant aurait pu empêcher l'accident d'automobile et sauver quatre vies : la vie corporelle de l'un et la vie spirituelle des trois autres. Il ne l'a pas fait. Par conséquent, ou bien il est indifférent et n'est donc pas bon ; ou bien il est ignorant et n'est donc pas sage ; ou bien il ne peut rien faire, et il n'est pas tout-puissant. Dans chacun de ces cas, le Dieu du christianisme,

le Dieu de la Bible, le Dieu en qui des millions de gens croient, devient un mythe. Les faits sont là pour le démontrer. N'est-ce pas ?

Le plus puissant argument que je connaisse en faveur de l'athéisme est, curieusement, issu de l'œuvre d'un grand chrétien, Dostoïevski. Dans *Les Frères Karamazov*, Ivan lance un défi à son frère, croyant. Ivan raconte des histoires d'horreur concernant la souffrance d'enfants innocents :

La pauvre enfant a subi toutes les tortures possibles de la part de ses parents, pourtant des gens instruits. Ils l'ont battue, fouettée, frappée pour n'importe quel prétexte au point que son corps n'était qu'un immense bleu. Puis ils raffinèrent leur cruauté. Ils l'enfermèrent toute la nuit dans des toilettes froides et gelées parce qu'elle ne demandait pas la permission de faire ses besoins, comme si une enfant endormie dans un sommeil profond et angélique pût apprendre à se réveiller et à appeler. Ils barbouillèrent son visage d'excréments et en remplirent sa bouche. Et c'est sa mère, sa propre mère, qui faisait cela. Et cette mère parvenait à dormir parmi les gémissements de la pauvre enfant ! Comprends-tu pourquoi une petite créature qui ne comprend pas ce qu'on lui fait subir devrait se battre la coulepe avec son petit poing, la nuit, et verser de douces larmes sans rancune en demandant à son cher et gentil Dieu de la protéger ? Comprends-tu cela, mon bon ami et frère, toi le novice pieux et humble ? Comprends-tu pourquoi cette infamie puisse exister et être permise ?

Anticipant et rejetant une des grandes réponses traditionnelles au problème du mal, la notion de solidarité dans le péché (le péché originel) et dans le salut (l'expiation par autrui), Ivan poursuit son argumentation :

Écoute ! Si tout le monde doit souffrir pour qu'il y ait l'harmonie éternelle, explique-moi, je t'en prie, ce que les enfants ont à voir là-dedans. Cela dépasse toute compréhension qu'ils doivent souffrir et payer pour cette harmonie. Pourquoi devraient-ils eux aussi contribuer à l'enrichissement du sol pour y faire pousser l'harmonie de l'avenir ? Je comprends qu'il puisse y avoir une solidarité pécheresse parmi les hommes. Je comprends par conséquent une solidarité de rétribution. Mais il n'existe aucune solidarité de la sorte pour les enfants. Et s'il était vrai qu'ils dussent partager la responsabilité des crimes de leurs pères, une telle vérité n'est pas de ce monde et dépasse toute ma compréhension.

Aussi je m'empresse de rendre mon billet d'entrée car, si je suis un homme honnête, je me dois de le rendre le plus tôt possible. C'est ce que je fais. Je ne refuse pas Dieu, Aliosha, mais je rends très respectueusement mon billet.

Dis-moi, toi, je te mets au défi, réponds-moi. Imagine que tu sois toi-même responsable de construire l'édifice de la destinée humaine dans le but de rendre les hommes heureux au terme, mais qu'il soit absolument nécessaire et même tout à fait inévitable, pour ce faire, de torturer à mort une seule petite créature, la petite fille qui s'est frappée la poitrine avec son petit poing, et de fonder cet édifice sur ses larmes invengées. Accepterais-tu, dans de telles conditions, d'en être l'architecte ? Dis-le moi sans mentir !

La cause présentée contre Dieu peut être formulée très simplement : comment une mère peut-elle se confier à Dieu et aimer celui qui laisse mourir son enfant ?

Les exemples que nous avons vus sont spécialement forts. Mais la plus forte accusation contre Dieu ne vient pas d'eux ; elle vient des milliards de vies normales remplies d'une souffrance apparemment inutile. Le point n'est pas tellement que la souffrance ne soit pas méritée mais qu'elle semble aller au hasard, sans but, frappant sans rime ni raison, selon la simple malchance et ordonnée à aucun bien, à aucun sens. Pour chaque personne qui devient un héros ou un saint au moyen de la souffrance, il y en a dix qui semblent être déshumanisées, déprimées ou désespérées.

Et son universalité, voilà le bobo. Votre voisin, votre meilleur ami, votre mécanicien d'automobile ont tous les blessures profondes et cachées que vous ignorez, de même façon qu'ils ignorent les vôtres. Tout le monde ici souffre. Et si vous ne le savez pas, c'est que vous êtes extrêmement naïf et croyez aux façades

que les gens affichent, ou tellement insensible que vous ne ressentez ni vos douleurs ni celles des autres.

Je ne cherche pas à insulter qui que ce soit. Nous cachons tous bien des choses. Notre instinct animal recouvre nos blessures pour qu'on ne les blesse pas à nouveau. Comme font les animaux pour leurs blessures du corps, nous le faisons pour nos blessures de l'âme. Nous sommes tous engagés dans cette couverture universelle.

La famille est un endroit où ces blessures frappent tout le monde. Tous naissent dans une famille et la plupart vont fonder de nouvelles familles. La famille est la première source de la relation moi-toi et la plus intime. Mais cette source de nos plus profondes amours est aussi la source de nos plus profondes blessures. Si vous faites partie d'une famille, qu'il s'agisse d'un foyer brisé par le divorce, ou par l'alcoolisme, ou par le ressentiment, ou qu'il s'agisse d'un foyer qui n'est pas brisé, vous savez combien ceux qui sont le plus près de vous sont ceux qui vous blessent le plus, délibérément ou non. Et si vous ne faites pas partie d'une famille, vous connaissez la douleur encore plus profonde de la solitude.

Voyez les gens de la rue. Regardez les visages. Surtout dans une rue de grande ville. Ils ne sont pas seulement occupés et pressés, ce qui n'est pas si grave. Jésus aussi était occupé et pressé la plupart du temps. Mais ils sont souffrants. Voyez les lignes du visage, les muscles, la dureté, la tension, l'attitude des yeux, le soupçon, l'ennui. « La masse des hommes mène une vie de silencieuse désespérance », écrivait Thoreau.

À notre époque, les gens se blessent moins physiquement qu'auparavant, surtout maintenant, en raison de l'évolution de la médecine. Il existe des anesthésiques, une des plus grandes inventions de tous les temps. Nous pouvons guérir de plus en plus de maladies. La société industrielle offre à la plupart des gens une vie confortable, d'un confort tel que seuls les riches pouvaient autrefois s'offrir. La plupart des gens atteignent soixante-dix ou quatre-vingts ans sans même rencontrer une demi-douzaine d'occasions d'éprouver une intense douleur physique. Il y a cent ans, une personne avait de la chance si elle passait l'année sans connaître une douleur qu'aujourd'hui on estimerait intolérable. Songez seulement à un monde sans anesthésique. Pensez-y. Quand avez-vous, pour la dernière fois, éprouvé l'équivalent d'une épée vous traversant le bras ?

Pourtant, les gens souffrent beaucoup plus psychologiquement et spirituellement aujourd'hui qu'auparavant. Les suicides sont à la hausse. Les dépressions sont à la hausse. La violence gratuite est à la hausse. L'ennui est à la hausse (en fait, l'ennui était une préoccupation inconnue dans le monde pré-moderne.) La solitude est à la hausse. L'évasion par les drogues est à la hausse.

Pourtant les barbares ne sont plus aux frontières. Les Huns et les Vikings sont partis depuis longtemps. De quoi cherchons-nous à nous évader ? Pourquoi ne pouvons-nous pas endurer d'être seuls, face à nous-mêmes ? La solitude, don précieux que les sages anciens recherchaient avidement, est cela même que nous imposons à nos plus grands criminels comme le pire châtiment concevable. Pourquoi avons-nous chassé le silence de nos vies ?

Nous cherchons à nous évader de nous-mêmes. Du moins c'est ce que nous essayons de faire, car le soi est unique réalité, à part Dieu, à laquelle nous ne puissions échapper. Nous cherchons à nous évader de nous-mêmes parce que nous avons tous mal au fond de nous-mêmes. Oh, ce n'est habituellement pas une douleur extraordinaire, spectaculaire, tragique. C'est plutôt une grisaille qui se dépose comme une poussière sur notre vie, un brouillard, une lourdeur, une fatigue, une laideur, une platitude et une banalité des choses. Nous tous promenons comme des robots, obéissant à notre conditionnement social, sans aborder les grandes questions de la vie. Même nos passions sont somnolentes. Nous nous laissons tomber dans un lit par obéissance envers une publicité sexuelle et nous le quittons par obéissance au réveil-matin. Nous n'avons presque plus de raisons de sortir du lit comme nous n'en avons pratiquement plus d'y entrer.

Ceci est non moins mais plus tragique que les anciennes souffrances. Les souffrances profondes et passionnées étaient au moins profondes et passionnées. Et quand on rencontre de profondes vallées, on connaît aussi de hautes montagnes.

Aussi, ou bien vous éprouvez une grande tragédie et cherchez à en connaître la raison, ou bien vous n'en éprouvez pas, et votre tragédie est plus grande encore, et vous devez d'autant plus en chercher la

raison.

L'homme moderne n'a pas de réponse à la question du « pourquoi ? ». Notre société est la première à n'offrir aucune réponse au problème de la souffrance car elle cherche plutôt à offrir mille façons de l'éviter.

Où est Dieu pendant ce temps ? Il semble faire plus partie du problème que de sa solution. C.S. Lewis le découvrit à la mort de son épouse. Il écrivit alors dans *Apprendre la mort* (A Grief Observed) :

Quand nous sommes heureux, tellement heureux que nous n'éprouvons pas le besoin de Lui, nous sommes — du moins nous en avons l'impression — accueillis à bras ouverts par Lui. Mais allons à Lui quand nous en avons terriblement besoin, quand toute autre aide est vaine, et que découvrons-nous alors ? La porte nous est fermée au nez.

Qu'il est facile pour les descendants spirituels de Job de lever les grands yeux trompés d'enfants blessés vers un Père apparemment lointain et d'éprouver envers lui un commencement de ressentiment et même de haine.

Je vais maintenant vous révéler mon plus terrible secret.

Je me fâche parfois diablement contre Dieu, surtout quand il permet que j'aie mal. En fait, je vous ouvre tout grand un sac de secrets. Je confesse, à tous les incroyants et à tous les indécis qui lisent ceci, ce que la plupart des chrétiens tiennent en réserve. Je crois que presque tous les Chrétiens croyants, et probablement aussi la plupart des Juifs et des Musulmans, se fâchent contre Dieu de temps en temps. C'est un secret assez bien gardé, surtout chez les évangélistes et les fondamentalistes. Je fais cet aveu non dans le but d'ébruiter un scandale ni d'aider l'incroyance mais uniquement parce que c'est vrai. Et nous avons toujours besoin de la vérité comme nous avons toujours besoin d'amour, car ce sont deux attributs de Dieu.

Nous, Chrétiens, sommes des gens ordinaires, soumis aux mêmes sentiments, aux mêmes échecs et aux mêmes épreuves que les incroyants. L'un d'eux est le ressentiment contre Dieu quand les événements ne vont pas comme nous le voudrions et quand la vie commence à nous donner trop de coups de pied au derrière. Nous sommes tous de petits enfants (il n'y pas de grandes personnes !) et nous en arrivons tous à la crise de nerfs quand les choses vont mal — certains plus tôt que d'autres. Elle se traduit parfois par la colère déchaînée et parfois par une morne dépression ou un désespoir inerte. Les psychologues appellent cela des réponses agressives-actives ou des réponses agressives-passives. Mais, à moins d'être des marionnettes, des légumes ou des ordinateurs, nous touchons le fond de notre vie dans les moments où nous sommes tout simplement incapables de dire à Dieu avec cœur : « Je vous aime » ou : « Que votre volonté soit faite ! »

Permettez-moi d'ajouter un autre secret, parce qu'il donne une piste pour comprendre le problème de la souffrance. Ce second secret a été le sujet de tout un livre que j'ai écrit et intitulé : *Le ciel : la plus grande aspiration du cœur humain* (Heaven: The Heart's Deepest Longing). C'est que chacun d'entre nous est au fond malheureux. Même quand nos vies sont pleines, elles sont vides. C'est uniquement quand nous sommes vides que nous sommes pleins.

J'éprouve la tentation de vous expliquer ce paradoxe, mais je vais plutôt le laisser vous taquiner et je poursuivrai en vous révélant des secrets. En voici un : notre foi est souvent une affaire très intellectuelle. Nous parlons correctement de Dieu, mais la plupart du temps Dieu ne change pas grand-chose à notre vie. Nous ne sommes pas toujours activement en présence de Dieu ; nous ne faisons pas vraiment tout pour sa plus grande gloire. En fait, la plupart d'entre nous ne prient pas régulièrement !

Autre secret, moins caché celui-ci : nous avons les mêmes difficultés morales que les autres, n'obtenant de meilleurs résultats que dans certains domaines comme la drogue, le meurtre et le suicide. Mais il y a presque autant de gourmands, de médisants, d'adultères et d'avares parmi nous qu'ailleurs, et nous détenons fort probablement le record mondial des deux pires péchés du monde, l'orgueil et l'hypocrisie.

La Bible, le livre le plus honnête du monde, trace un terrible portrait des échecs moraux et spirituels du

peuple choisi de Dieu, les Juifs, tout au long de son histoire. Et les Chrétiens sont leurs successeurs.

Je ne pense pas aux crimes spectaculaires qu'on attribue à l'Église, et pour lesquels des gens d'Église ont eu des responsabilités graves, telles la chasse aux sorcières, les croisades, l'inquisition espagnole ou les papes Médicis. Je pense à ce qui se passe maintenant dans les foyers et les cœurs des Chrétiens. Chesterton disait qu'il n'y a qu'une seule objection irréfutable contre le christianisme : ce sont les Chrétiens. Et il précise le nom de celui qu'il avait d'abord en tête dans une lettre qu'il adressa au *Times* de Londres. Le *Times* avait invité un certain nombre d'écrivains à rédiger un essai sur le sujet : « Ce qui ne va pas dans le monde ». La réponse de Chesterton est la plus courte et la plus juste de l'histoire :

Messieurs,

Moi.

Bien à vous,

G.K. Chesterton.

Quel rapport existe-t-il entre tous ces aveux et le problème de la souffrance ? Je m'appête, dans ce livre, à offrir des points qui sembleront parfois relevés, exaltés et idéalistes. Ma seule raison de les dire est tout simplement la suivante : ils sont vrais. Mais quand observe ma vie, où d'immenses plaines n'ont pas encore été ôtées foulées par les pas envahissants et conquérants du Seigneur, et que je la compare aux pics de vérité que je vois au bout de mon plat pays aride et poussiéreux, l'honnêteté me contraint de reprendre à mon compte les paroles de C.S. Lewis. Elles se trouvent dans la préface de son livre sur notre question, *Le problème de la souffrance* (The Problem of Pain), qui est d'ailleurs un chef d'œuvre :

Quand M. Ashley Sampson me suggéra d'écrire ce livre, je demandai l'autorisation de garder l'anonymat. En effet, dire ce que je pense vraiment de la souffrance me contraindrait à émettre des énoncés d'une telle force qu'ils deviendraient ridicules pour quiconque connaîtrait leur auteur. On me refusa l'anonymat en raison du caractère de la collection ; mais M. Sampson m'indiqua que j'avais le droit d'écrire une préface dans laquelle j'expliquerais que je ne vis pas à la hauteur de mes propres principes ! Voilà l'amusant projet que je mets en oeuvre.

J'écris dans ma vallée et non sur une montagne. Je possède l'habileté d'écrire, mais pas celle de vivre. La plupart de mes lecteurs qui ne prêchent pas ce que je prêche vivent ce que je prêche probablement mieux que moi. Et nous savons tous quel est le plus important des deux.

Personne, après des épreuves répétées, ne se tourne facilement vers Dieu avec le sourire. Même Job — qui pourtant réagit à ses premières tragédies en disant : « Le Seigneur a donné et le Seigneur a repris. Béni soit le nom du Seigneur » — même Job endura à peine la secousse. Dieu le poussa à bout, à la limite de son endurance. Et la limite que Dieu nous fixe est terrifiante. Notre bout, notre limite d'endurance est ordinairement bien moindre que celle de Job, mais Dieu nous y amène comme il y a amené Job, afin que nous aussi, comme Job, bien qu'avec beaucoup moins d'excuses, nous maudissions le jour de notre naissance.

Même Thérèse d'Avila, quand elle fut renversée de son chariot, tombant durement contre le sol dans la boue, en demanda raison à Dieu. Il lui répondit : « C'est ainsi que je traite mes amis. » Elle se répliqua vertement : « Alors, Seigneur, ne soyez pas surpris d'en avoir si peu. » Les saints eux-mêmes ne sourient pas béatement quand Dieu les jette dans la boue. Seuls les cochons le font.

À quoi bon un livre dissertant sur la vérité, la théologie et l'idéal plutôt qu'un livre s'appuyant sur l'analyse du sentiment, de la psychologie et du réel ? Nous sommes assis dans nos trous boueux. Vais-je me mettre à babiller au sujet de la confiance en Dieu, comme le firent les trois amis de Job ? Ils abordèrent un Job assis sur un tas de fumier, avec rien d'autre que leur théologie impeccable. Job n'avait rien à redire

à leur logique. Son unique critique fut que leurs paroles étaient vides et mortes, « des paroles de cendre, des maximes de glaise ». Est-ce cela que je vous offrirai ?

Non. Je ne parle pas à partir des hauteurs mais à partir du trou de boue que nous partageons. Mais nous pouvons voir les hauteurs à partir de notre endroit. Je viens de vous faire l'aveu d'une partie de ma boue afin que notre relation soit claire. Je ne m'adresse pas à vous, cher lecteur, comme un conférencier qui parlerait à un auditoire, mais comme un ami qui parle à un ami - encore plus, comme un vagabond affamé qui a découvert de la nourriture et qui en fait part à un ami vagabond. Notre seule qualité qui invite la grâce de Dieu est notre propre vide et non notre plein ; nos démérites et non nos mérites. « Ce ne sont pas les bien portants qui ont besoin du médecin mais les malades. Je ne suis pas venu pour les justes mais pour les pécheurs » (Mc 2, 17). De la même façon, mais bien plus modestement, ce livre est une nourriture pour des cœurs vides et non pour des cœurs pleins. Lisez-le si, comme moi, vous avez faim.

Ce livre est pour ceux qui ont pleuré et qui ont cherché à comprendre. Cela inclut tous les gens qui sont nés. Car ce sont les deux activités les plus distinctives que nous ayons. Elles nous distinguent des bêtes, des ordinateurs et des anges.

Est-ce que les bêtes pleurent ? Je l'ignore. Peut-être bien que oui. Peut-être bien que non. Peut-être les larmes d'animaux sont-elles toutes des larmes de crocodile. Mais même si les animaux pleuraient, ils n'ont pas l'étonnement. Aucun animal n'est philosophe, et l'étonnement est à l'origine de toute philosophie, selon le témoignage des trois plus grands philosophes, Socrate, Platon et Aristote. Quand les bêtes souffrent, elles se contentent de souffrir. Leur devise est alors : « Il ne nous appartient pas de comprendre ; il nous appartient d'agir et de mourir ».

Par ailleurs, aucun ordinateur, aucune intelligence artificielle, ne pleure ni ne s'étonne. Les ordinateurs ne pleurent pas parce qu'ils ne souffrent pas. Ils n'ont aucun sentiment physique ou spirituel. Et les ordinateurs ne connaissent pas l'étonnement, non plus. Ils ne cherchent pas à comprendre. Ils ne remettent pas leur programmation en question, à moins d'être programmés pour le faire. Et alors ils ne mettent pas cette programmation-là en question. Nous aussi, nous avons été programmés par notre hérédité et notre environnement, mais nous mettons cette programmation en question. Nous en doutons. Le doute est merveille. Seule une personne qui peut douter peut aussi croire. De même que seule une personne qui peut désespérer peut espérer, et seule une personne qui peut haïr peut aimer.

Aucun ange, aucun esprit, aucun dieu, aucune déesse ne peut souffrir, remettre en question, pleurer ni s'étonner. Les esprits purs n'ont pas de corps où les nerfs touchent chaque point, et un esprit pur ne peut jamais dire : « Je m'étonne de me promener sous le ciel. » Les bêtes en savent trop peu pour poser des questions et les dieux en savent trop.

Nous seuls, être humains, pleurons et cherchons à comprendre. Ce livre est une quête pour comprendre, comprendre pourquoi nous pleurons dans l'étonnement de souffrir.

Comment Dieu entre dans notre sujet

Je crois en Dieu, dans le Dieu de la Bible, le Créateur tout-puissant, le Père qui nous aime tous. Ceci ne résout pas automatiquement le problème de la souffrance. Au contraire, cela l'empire. Dieu pourra possiblement faire partie de sa solution, mais il commence par faire partie du problème. En effet, comment Dieu tout-puissant, qui est Amour, peut-il permettre que des enfants innocents souffrent ? Voilà le problème. Pas seulement la souffrance, mais le scandale de la souffrance dans un univers que Dieu a créé et qu'il gouverne. Ce livre ne traite pas seulement de la souffrance, mais aussi de Dieu et de la souffrance. Il s'adresse aux :

1. Chrétiens orthodoxes ;
2. Chrétiens non orthodoxes ;
3. Théistes non chrétiens (les Juifs, les Musulmans, les Unitaires) ;
4. Personnes religieuses en général ;
5. Agnostiques honnêtes et interrogateurs ;
6. Athées rationnels qui ne croient pas en Dieu à cause du problème du mal ;

7. Rebelles, athées comme Camus et Ivan Karamazov qui refusent un Dieu qui permette de telles atrocités.

Ce livre n'est pas une belle série de réponses pour aider les croyants à l'emporter sur les incroyants dans un débat. Il est l'attestation d'une véritable et honnête recherche personnelle, une expédition vécue dans l'exploration d'une des cavernes les plus sombres de la vie. Je ne demande à personne d'être d'accord avec moi en ce début de cheminement, ni même à la fin, et je ne m'attends pas à ce que tous le soient. Je vous invite seulement à m'accompagner. Car, pour chacune des sept catégories de personnes mentionnées ci-dessus, ce cheminement est le cheminement le plus profond de la vie, dans sa plus profonde caverne, au cœur de sa plus profonde question.

Comme Job et comme la plupart des gens, j'ai lutté avec le Seigneur au sujet de la souffrance, bien que, contrairement à Job, je n'aie pas connu de souffrance extraordinaire. Ce livre est le compte rendu du déroulement et de l'aboutissement de cette lutte. Je peux vous dire dès maintenant son issue : j'ai perdu. Comme Job. Et c'est là l'unique façon de gagner.

Garantie : Comment le savez-vous ?

Lecteur: Comment osez-vous tenter de solutionner le mystère le plus sombre de la vie ?

Auteur: Je ne prétends pas le résoudre mais l'explorer.

Lecteur: Belle histoire. Vous avez certainement quelques réponses cachées quelque part en plus de vos questions. Autrement vous n'auriez pas écrit ce livre, n'est-ce pas ?

Auteur: C'est perspicace de votre part. Mais je soutiens n'avoir qu'une petite lumière.

Lecteur: De quelle intensité ?

Auteur: Assez pour vivre. Je n'ai pas toutes les réponses. Le mystère demeure, entourant toutes les réponses et même à l'intérieur de chaque réponse.

Lecteur: Alors vous avez des réponses ?

Auteur: Oui. Vous méfiez-vous des réponses ?

Lecteur: Oui.

Auteur: Mais pas des questions ?

Lecteur: Non, et vous ?

Auteur: J'aime bien les questions aussi. Mais quel est le but d'une question ? Qu'est-ce que l'on cherche ? La réponse ! Poser des questions tout en détestant les réponses, c'est l'équivalent de dire qu'on a soif mais qu'on ne veut pas boire.

Lecteur: J'aime par-dessus tout un esprit ouvert.

Auteur : Moi aussi j'apprécie un esprit ouvert. Mais l'ouverture de l'esprit a la même utilité que l'ouverture de la bouche.

Lecteur: Que voulez-vous dire ?

Auteur: Pour se refermer sur quelque chose de solide.

Lecteur: Vous êtes allé chercher ça chez Chesterton.

Auteur: Et bien d'autres choses aussi.

Lecteur: Venons-en à l'essentiel. Où allez-vous trouver la preuve, le fondement de vos réponses ? Où allez-vous les puiser ?

Auteur: De cinq sources. L'expérience. La tradition, qui est l'expérience des autres. La raison, qui est une réflexion sur l'expérience. L'imagination, qui m'apparaît une puissance de pensée trop négligée. Finalement, la foi.

Lecteur: Voilà ! C'est bien ce que je pensais. Je parie que vous croyez tout ce qui est écrit dans la Bible, n'est-ce pas ?

Auteur: Bien sûr. Mais comme on frotte le silex contre la pierre, je la frotte contre les quatre autres moyens de connaître afin d'obtenir des étincelles de lumière. De plus, je ne présuppose pas la foi. Je ne discute pas ici à partir de la foi. La Bible n'est bonne que pour les croyants.

Lecteur: Et vous êtes croyant.

Auteur: En effet.

Lecteur: Pourquoi alors un incroyant vous lirait-il ?

Auteur: Pour la même raison qu'un croyant peut lire un incroyant. Si vous ne savez que ce que vous savez, vous ne savez même pas cela. On comprend les choses par contraste. Pourquoi un libéral écoute-t-il un conservateur ? Pourquoi des gens qui sont en désaccord dialoguent-ils entre eux ?

Lecteur: Mais votre sujet est usé. On a écrit des centaines de livres là-dessus. En quoi votre livre peut-il être différent ?

Auteur: Je l'ignore et ça m'est égal.

Lecteur: Quelle sorte de réponse est-ce cela ?

Auteur: Une réponse honnête. Ce n'est pas un livre d'érudition fait pour combler une petite lacune technique oubliée par les experts antérieurs. C'est un livre destiné à tout le monde. La seule différence que je lui connais assurément est qu'il est le mien.

Lecteur: Mais ne devriez-vous pas au moins chercher à être original ?

Auteur: Je ne crois pas. Je pense que les gens qui cherchent le plus à être originaux finissent par être ridicules ou par présenter de vieilles choses dans de nouveaux habits. Par ailleurs, quand on cherche seulement à dire la vérité avec honnêteté, on finit par être original sans l'avoir voulu. L'originalité est un peu comme le bonheur : il échappe à qui l'agrippe. La seule façon de l'atteindre est de l'oublier.

Lecteur : Voulez-vous dire que votre livre n'est pas original ?

Auteur: Je l'ignore et ça m'est égal.

Lecteur: Alors, n'avez-vous pas lu les autres livres qui traitent de votre sujet ?

Auteur: J'en ai lu quelques-uns. En fait, je me promène régulièrement sur eux.

Lecteur: Sur eux ?

Auteur: Au Moyen Âge on disait : « Nous sommes des nains sur des épaules de géants. Nous voyons plus loin que les anciens, non parce que nous sommes plus grands qu'eux, mais parce que nous pouvons monter sur leurs épaules. »

Lecteur: Quel traditionalisme ! Vous, les gens religieux, vous êtes bien tous pareils.

Auteur: Nous ne le sommes pas. Mais qu'est-ce que vous n'aimez pas dans une tradition ?

Lecteur: Nous en savons bien plus que les anciens.

Auteur: C'est juste. Ils sont ce que nous connaissons.

Lecteur: Bof ! Ainsi vous vous servez d'un tas de vieux livres.

Auteur: Certes ! Les livres qui ont passé avec succès l'épreuve du temps et qui ont aidé le plus de monde.

Lecteur : Si tout le monde les connaît, pourquoi se fatiguer à les répéter ?

Auteur : La plupart sont oubliés. Il fut un temps où les gens lisaient les écrits classiques. Aujourd'hui, il appartient à des philosophes de seconde zone, comme moi, de les ressortir, de les dépoussiérer et d'en offrir une nouvelle traduction aux gens.

Lecteur : Est-ce que ce livre se limite à cela ? La traduction de quelques vieux philosophes en vos propres mots ?

Auteur: Aussi de poètes et de prophètes. Et d'un gars appelé Jésus. Ça se limite à cela. Mais c'est assez. Et c'est le mieux que je peux faire. Je pourrais vous offrir autre chose, quelque chose d'autre que ce mieux que je peux faire. Mais mon père ne serait pas content de moi.

Lecteur: Votre père ?

Auteur : Oui. Il m'a toujours dit de faire de mon mieux.

Lecteur: Et où prenez-vous ces vieux livres ?

Auteur : Au pays magique.

Lecteur: Le pays magique ?

Auteur: Oui. Il existe. Il y a réellement un endroit où on peut rencontrer de la magie. On peut y pénétrer dans d'autres mondes, comme Alice dans le trou du lapin ou dans le miroir. Comme entrer dans Narnia à travers l'armoire magique. Il y a là des milliers d'autres mondes où des trous permettent d'y pénétrer.

Lecteur: Et combien coûte l'entrée de ce pays magique ?

Auteur: C'est gratuit.

Lecteur: Où est-ce alors ?

Auteur: Dans votre ville, votre école, votre collège, votre université. C'est la bibliothèque.

Lecteur: Je n'avais jamais perçu les livres comme des entrées.

Auteur: C'est parce que vous les avez considérés comme des choses, des parties de ce monde, plutôt que des portes ou des fenêtres ouvrant sur d'autres mondes.

Lecteur: Quels autres mondes ? Cela ressemble plus à de l'évasion.

Auteur: Le monde des autres esprits. Les esprits des auteurs. Ce n'est pas de l'évasion, car ces auteurs regardent notre monde. Nous trouvons chez eux d'autres portes pour entrer dans notre monde, d'autres yeux tournés vers ce monde. C'est le même monde que le nôtre, mais il est aussi différent du nôtre parce qu'il n'y a pas deux personnes qui le voient exactement de la même façon.

Lecteur: Eh bien, j'espère que vous direz quelque chose de différent concernant la souffrance, parce que je n'ai rien entendu jusqu'ici qui me satisfasse.

Auteur: Je ne pense pas vous satisfaire. Mais je pense pouvoir vous aider à voir certaines choses que vous n'avez jamais vues auparavant. Pas parce que je suis brillant ou original, mais parce que vous n'avez probablement pas lu les bons livres.

Lecteur: Même si je les ai lus, j'aimerais voir ce que vous en tirerez.

Auteur: Alors continuez à lire.

La méthode : Comment découper notre saucisson

J'espère que mon lecteur apprécie, ou du moins me pardonne, cette façon de passer au dialogue. C'est une forme naturelle de conversation pour la plupart des gens, bien plus que le monologue. Pour ma part, j'aimerais qu'il y ait plus d'écrivains qui soient comme la plupart du monde. Platon était de ceux-là. Presque tout ce qu'il a écrit fut écrit sous forme de dialogues. Moi-même, j'ai écrit cinq livres sous forme de dialogue et, Dieu aidant, je compte en écrire d'autres. Je ne peux pas vous promettre de ne pas y tomber à nouveau, au cours des prochaines parties du livre, poussé par le poids du sujet (ou poussé en l'air par sa force de propulsion).

Mais soyons un peu sérieux et traitons plus systématiquement de la méthode que nous allons suivre.

1. Ainsi que vous l'avez vu, il m'arrive occasionnellement d'écrire en me servant d'un dialogue comme il m'arrive régulièrement de penser de cette façon, car deux têtes en valent mieux qu'une. Dieu lui-même n'est pas seulement un, mais aussi trois.

2. J'essayerai de réunir l'expérience, la tradition, la raison, l'imagination et la foi. Pourquoi se priver de l'un ou de l'autre de ces outils ?

3. La simplicité est un autre élément de méthode. Des mots, des phrases et des parties de chapitre qui soient courts et simples. Je ne crois pas que simplicité et profondeur s'opposent, comme semblent le penser bien des érudits. Les plus grands et les plus profonds penseurs — tels Jésus, Socrate, Bouddha, Salomon, Moïse, Mahomet, Lao-Tseu et Confucius — ont parlé ou écrit dans un langage simple. J'espère montrer à mon lecteur que les choses profondes sont simples et que les choses simples sont profondes, en exprimant les choses profondes avec simplicité et les choses simples avec profondeur.

4. Je cherche plus des indices que des réponses parce que je regarde plus que je ne calcule. Notre cerveau est divisé en deux hémisphères, et le droit, siège de la perception intuitive, directe et visionnaire des choses, est au moins aussi utile et certainement aussi profond que l'hémisphère gauche d'où émane la rationalité calculatrice. Ni l'un ni l'autre ne saurait se suffire à lui-même. Chacun a besoin de l'autre, comme l'homme et la femme. Mais la plupart des livres, surtout de philosophie et plus encore à notre époque, sont pétries de rationalité et ont la vue faible. De nombreux philosophes insistent même sur le fait que la première opération de l'esprit n'est pas de voir ou de comprendre mais de juger, de faire la part des choses et de distinguer. Pourtant, avant de juger que A est B ou de faire la part entre A et B, nous devons connaître A et nous devons connaître B. Comment ? En regardant avec notre esprit comme nous regardons avec nos yeux.

Je ne prétends pas pouvoir offrir une réponse complète au profond et douloureux problème que nous regardons, mais j'espère réunir des indices, qui sont des facettes de la réponse, comme les facettes d'un diamant. Personne ne peut voir toutes les facettes d'un diamant d'un seul coup d'œil. Notre angle de vision nous limite toujours. Mais nous pouvons voir des objets lumineux et beaux. Il nous arrive parfois d'en voir dans des lieux obscurs, comme les diamants enfouis sous terre. Nous pouvons de même espérer trouver

quelque lumière dans la noirceur de la souffrance.

5. De plus, ce livre est personnel. J'utilise souvent « je ». Nous sommes des pèlerins et chacun de nous peut, au cours des pauses sous la chaleur du midi, dans le désert de nos vies, raconter ses histoires à ses compagnons de voyage. Ce sont des histoires d'oasis. Je ne suis pas un prêcheur ni un sage. Je suis un vagabond assoiffé qui, par hasard, a découvert de l'eau.

6. L'endroit principal de ma découverte est le même que celui de Job : la prière. Tout le monde se pose des questions à propos de Dieu — qui il est, ce qu'il est, quel est son nom. Un seul homme a trouvé le vrai nom de Dieu. C'est Moïse. Il l'a trouvé parce qu'il a pensé à le lui demander ! (Ex 3) Job a trouvé sa réponse ainsi que Dieu au terme de sa plus profonde recherche du même mystère que le mien, mais ses trois amis ne l'ont pas trouvé. Pourquoi ? Parce que Job l'a demandé à Dieu ! Job a prié. Ses trois amis n'ont fait que philosopher. Job a parlé à Dieu. Ses trois amis n'ont fait que parler de Dieu. La plus profonde philosophie s'efface devant la plus simple prière. Les *Confessions* de saint Augustin représentent le plus grand chef-d'œuvre de psychologie religieuse qui ait jamais été écrit parce qu'elles sont une prière. Lui aussi parle à Dieu, et non seulement de Dieu, parce qu'il sait que Dieu est réellement présent. Il philosophe face-à-face avec Dieu. Comment les ténèbres de la malhonnêteté et du mensonge pourraient-elles survivre à une telle lumière ? A peu près une phrase sur deux des *Confessions* contient une question. Augustin pose des centaines de questions à Dieu. C'est pourquoi il a droit à des centaines de réponses. « Cherchez et vous trouverez. » Augustin l'a cru. Aussi a-t-il cherché. Et il a trouvé. Que nos philosophes contemporains se mettent en prière. Qu'ils se taisent et laissent Dieu se montrer. Mors nous verrons apparaître une toute nouvelle philosophie qui étonnera le monde.

7. Enfin, comme Augustin, je ne présente pas seulement les conclusions de mon cheminement spirituel et intellectuel. Je vous offre le cheminement lui-même. Les cheminements de la pensée peuvent être aussi vrais, aussi excitants et aussi dramatiques que les cheminements corporels. Et ils ne vident pas votre compte en banque. Ils enrichissent même vos pensées. Nous devrions tout naturellement parler de cheminements de la pensée, d'aventures de la pensée et d'explorations de la pensée. Nous ne le faisons pas parce que nous croyons que penser est une chose réservée aux intellectuels, abstraite et aride, loin de la vie, ou encore immobile et dogmatique, finie et desséchée. Pourtant, lisez Socrate, Augustin, Pascal ou Kierkegaard, et vous trouverez une toute autre façon de penser. Je ne suis pas de leur calibre, mais je joue leur jeu. En d'autres mots, ce livre est une quête, une aventure, et non seulement une question.

En fait, les choses les plus précieuses de ce livre sont celles que je ne pensais pas écrire et que j'ai apprises simplement en posant des questions et en mettant en doute mes anciennes réponses. J'enseigne la philosophie et la religion, et je connais la plupart des arguments et des réponses classiques. C'est uniquement quand ces réponses ne m'ont pas satisfait et que ma foi s'est exprimée par le doute que j'ai découvert des réponses nouvelles et plus profondes. C'est ce qui est aussi arrivé à Job, mais à des profondeurs bien plus vertigineuses. Aussi ce livre tient-il plus du journal personnel que d'un cours de philosophie.

Le mal, la souffrance, la mort et le péché : concepts à définir

Il m'arrivera de parler du problème de la souffrance et parfois, de façon plus générale, de celui du mal. Il y a trois principales sortes de mal : (1) la souffrance, qui est un manque d'harmonie ou une aliénation entre notre être corporel et le monde physique ; (2) la mort, qui est un manque d'harmonie, une aliénation ou une séparation entre l'âme et le corps ; et (3) le péché, qui est un manque d'harmonie ou une aliénation entre l'âme et Dieu.

Nous verrons plus tard les liens qui existent entre ces trois maux, aliénations ou mauvaises relations. Pour l'instant, je veux seulement vous aviser qu'il m'arrivera par moments de me préoccuper principalement du problème de la souffrance et, en d'autres moments du mal comme tel. C'est parfois la souffrance qui fait problème (comme dans le cas de Job), et c'est parfois le mal (par exemple, lorsque des philosophes comme Augustin et Thomas d'Aquin demandent : « Si Dieu est infiniment bon, comment peut-il y avoir place pour quelque mal que ce soit ? »). Nous voulons voir toutes les objections, tous les aspects du problème — parfois sous l'angle spécifique de la souffrance et parfois sous l'angle spécifique

du mal.

Chapitre II

DIX RÉPONSES FACILES

L'humanité ne peut endurer beaucoup de réalité.

T.S. Eliot

Nous sommes des gens qui aimons les réponses faciles et rapides. Le diable a vendu autant de réponses à bon marché et instantanées que MacDonald a vendu de hamburgers. Nous sommes impatients devant un mystère, surtout un Mystère avec un M majuscule. Nous lisons un livre d'une profondeur insondable, comme le Livre de Job, et demandons : « En un mot, où veut-il en venir ? »

Il existe dix réponses faciles et économiques au plus profond des mystères, celui du mal. La réponse que je vais proposer ne peut être résumée en un mot ou une théorie. C'est pourquoi les dix réponses sont populaires et la onzième ne l'est pas.

Je n'aborderai pas la onzième réponse tout de suite, car c'est une perte de temps que de répondre à une question qui n'est pas complètement formulée ni bien comprise. Notre impatience envers les questions suscite des réponses sans racine. Aussi est-ce dans le but l'offrir une bonne réponse que je compte m'attarder sur la question. Afin d'apprendre à apprécier la réponse, je la reporte au sixième chapitre. Auparavant, un chapitre portera sur les réponses faciles, un autre développera le problème lui-même, et trois chapitres offriront des indices en vue d'une réponse plus profonde. Si vous êtes impatient au cours des cinq prochains chapitres, alors lisez le chapitre sept avant de mettre ce livre à la poubelle.

Chacune des dix réponses nous donne un magnifique raccourci qui évite le mystère. Qui veut foncer dans le brouillard quand d'autres routes passent en terrain dégagé ? La Bible fait l'effet d'un brouillard. Son histoire s'établit dans un mystère. Le christianisme n'est pas une belle grand-route dégagée. Il est plutôt comme l'arche de Noé, une grosse barque débraillée et lourde, avec une famille d'excentriques qui lui sert d'équipage, pleine d'animaux de toutes sortes qui doivent être domestiqués, nourris, nettoyés et ramassés (n'oubliez pas que Noé n'avait pas de désodorisant). Pour leur part, les dix réponses faciles sont des vedettes propres et rapides, aux lignes racées, équipées de moteurs hors-bord, qui les font voler à la surface des eaux en laissant loin derrière elles la vieille arche dégoulinante qui semble désespérément inefficace et démodée. Leur unique problème est qu'elles n'atteignent pas le port et coulent en chemin. La brillante raison s'écroule ; seul flotte un paradoxe opaque.

Absurde ? Voyons donc ces dix superbes vedettes et comprenons qu'elles doivent couler. Puis nous pourrions ensuite visiter l'arche chrétienne et comprendre pourquoi celle-ci ne coule pas.

Deux niveaux : la pensée et la vie

La critique universelle de ces dix réponses, qui me paraît la plus sérieuse, est qu'elles ne sont pas vivables. Elles ne sont pas seulement irrationnelles mais elles sont surtout inhumaines. Elles ne résolvent pas le problème du mal là où il fait mal, là où il commence, au ventre et au cœur.

Le problème du mal qui nous torture nous conduit à la rébellion plutôt qu'à la philosophie. Il provient de souffrances concrètes et individuelles, comme des enfants qui meurent. Elles sont concrètes comme des coups au ventre. Mais l'autre niveau du problème, le niveau de la pensée, est important lui aussi car il menace la foi, notre lien vital avec Dieu. La forme personnelle du problème se formule comme suit : comment puis-je mettre ma confiance en un Dieu qui laisse mourir mon enfant ? La forme philosophique du problème demande : pourquoi l'évidence du mal ne prouverait-elle pas que Dieu n'est pas maître de la situation ? La forme personnelle ressent et la forme philosophique pense. Mais les deux formes sont importantes parce qu'elles sont des aspects essentiels de notre humanité.

Peu de gens nieraient l'importance de la première forme, mais certains nieraient l'importance de la

seconde. Aussi faut-il brièvement défendre la pensée. La pensée est importante parce qu'elle n'est pas subjective. Elle n'est pas uniquement un processus dans nos têtes. Elle nous permet de vivre la réalité et la vérité. La pensée entre en contact avec la vérité, même par intermittence. Elle permet à nos yeux intérieurs d'accéder à la lumière. Dieu est vérité. Dieu est lumière. Dieu est l'ultime réalité. Aussi la pensée est-elle un lien vital qui nous relie à Dieu. C'est là sa plus grande importance.

Plan des dix réponses faciles :

Le problème du mal vient de l'inconsistance apparente entre les quatre propositions suivantes:

- I. Dieu existe.
- II. Dieu est tout-puissant.
- III. Dieu est bonté.
- IV. Le mal existe.

Aussi, il semble qu'il faille nier au moins une de ces quatre propositions. C'est ce que font les dix réponses faciles :

- I. Négations de l'existence de Dieu
 - 1. L'athéisme : Dieu n'existe pas.
 - 2. La démythisation : le Dieu conte de fée.
 - 3. Le psychologisme : le Dieu subjectif.
- II. Négations de la puissance divine
 - 4. L'ancien paganisme (polythéiste) : les dieux.
 - 5. Le nouveau paganisme (scientiste) : le dieu naturel.
 - 6. Le dualisme : il y a deux dieux.
- III. Négations de la bonté de Dieu
 - 7. Le satanisme : le Dieu méchant.
 - 8. Le panthéisme : le Dieu agrégat.
 - 9. Le déisme : le Dieu pédant.
- IV. Négation du mal
 - 10. L'idéalisme.

1. L'athéisme

Au camp d'Auschwitz, il y avait un rabbin qui ne cessait d'exhorter ses gens à avoir la foi et à mettre leur confiance en Dieu. « Dieu ne nous abandonnera pas. Dieu nous sauvera. » Puis vint son tour d'être conduit à la chambre à gaz. Marchant en rang, il ne cessait de répéter : « Dieu nous sauvera. Dieu nous sauvera. » Mais Dieu ne les sauva pas, aussi les dernières paroles du rabbin en entrant dans la chambre à gaz furent : « Il n'y a pas de Dieu. »

Mais ce n'est pas la fin de l'histoire, même à Auschwitz. Le suivant du rang, un homme qui avait constamment chahuté les propos de foi du rabbin, entra dans la même chambre à gaz en récitant la prière « Sh'ma Israël ».

Le rabbin paraît être le plus raisonnable des deux. La réponse la plus simple et la plus claire au problème du mal est qu'il n'y a pas de Dieu. La réalité du mal semble réfuter la réalité de Dieu, au moins de la seule sorte de Dieu qui intéresse les gens, un Dieu à la fois bon et tout-puissant.

Il y a pourtant au moins sept raisons pour lesquelles l'athéisme est une réponse à rabais.

Premièrement, tout au cours de l'histoire, on constate que la grande majorité des gens croient en l'existence de Dieu. Quelle que soit la difficulté d'accepter, de justifier, d'expliquer ou d'endurer le mal, l'athéisme est encore plus difficile à supporter. Être athée signifie être pédant. Car cela suppose que neuf-dixièmes des gens ont vécu avec un mensonge au cœur de leur vie, et que la race humaine s'est fait avoir par le plus extraordinaire piège jamais inventé.

Deuxièmement, il peut y avoir un bon argument — le mal — pour nier l'existence de Dieu, mais il y en a bien d'autres pour affirmer son existence. En fait, il y a au moins quinze arguments différents pour indiquer l'existence de Dieu. Le mal est une donnée contre l'existence de Dieu. Mais la majeure partie de nos données vont dans le sens de son existence. Les athées doivent répondre aux quinze arguments. Les théistes n'ont à répondre qu'à un seul.

Troisièmement, ce qui semble jouer contre Dieu joue en fait contre l'athéisme. Voici comment. S'il n'y a pas de Dieu, de créateur et d'acte de création, alors notre monde et nous-mêmes sommes simplement des fruits de l'évolution. Et s'il n'y a pas d'acte de création, alors l'univers a toujours existé et il n'y a pas de première cause. Mais si l'univers a évolué depuis un temps infini — car il faut que le temps soit infini s'il n'y a pas de premier moment ni d'acte de création — alors l'univers doit être actuellement parfait. Il y a eu suffisamment de temps d'écoulé pour que l'évolution soit terminée. Il ne devrait plus y avoir de mal. Ainsi, l'existence même du mal, de l'imperfection et de la souffrance prouve que l'athée a tort en ce qui concerne l'univers.

Le mal prouve l'existence de Dieu d'une autre façon. Le mal moral, le mal spirituel indique l'existence de Dieu. Le mal spirituel ne pourrait pas évoluer à partir d'une matière sans esprit. Le mal moral ne peut provenir que d'agents moraux, d'âmes. Et d'où viennent ces âmes ? De quelque chose moindre qu'elles, d'une matière aveugle ? Le plus ne saurait venir du moins ; il ne peut y avoir plus à l'effet qu'aux causes. Si on admet l'existence du mal moral, il faut le ramener à sa source, à des agents moraux ou à des âmes, et les âmes remontent à Dieu et non aux molécules. Nos corps peuvent être faits à l'image d'un gorille, seigneur de la jungle, mais nos âmes sont faites à l'image de Dieu, Seigneur des cieux.

Quatrièmement, si Dieu n'existe pas, s'il n'y a pas de bonté infinie, d'où nous vient l'idée du mal ? Où puisons-nous la norme de bonté qui permet d'estimer que le mal est mal ? Pire encore, « si l'univers est si mauvais... comment les êtres humains ont-ils réussi le tour de force de l'attribuer à un bon créateur ? » (cette question est posée par C.S. Lewis dans *Le problème de la souffrance*). D'ailleurs, comment rendre compte de la présence même de pareilles idées à notre esprit, à savoir l'idée de mal, donc de bonté et de Dieu comme origine et norme de bonté ? Les Big Bangs et les bousculades de molécules n'en rendent pas compte.

Vous comprendrez la cinquième et la plus importante raison pour laquelle l'athéisme est une réponse à rabais si vous êtes au chevet d'un enfant mourant qui vous demande des mots d'espoir, un sens, une raison de vivre et de mourir. Il est beaucoup plus facile de vivre en athée que de mourir en athée. La plus puissante forme d'athéisme en ce siècle fut le communisme, qui expliquait tout sauf la mort. Les philosophes communistes ont répandu la ligne du parti, une interprétation philosophique officielle de tout sauf de la mort. La seule chose qu'ils pouvaient dire à son sujet est qu'il est morbide d'y penser parce que cela nous détournerait du progrès social. Mais les communistes doivent mourir. Ils n'ont pas le choix. L'unique choix est de bien ou de mal mourir, et bien mourir est mourir avec un sens. Si la mort n'a pas de sens, comment la vie peut-elle ultimement en avoir un puisque la mort est la fin de la vie ?

Voici le sixième point. Je viens de concéder qu'il est difficile de mourir en athée mais relativement facile de vivre comme tel. Je me corrige. L'athéisme dévalue le monde, nous dévalue et dévalue la vie. Ceci se voit bien dans la fiction athée et la fiction théiste. La croyance en Dieu n'écrase pas l'homme. Elle l'élève au plan d'une image de Dieu. L'héroïsme pousse uniquement sous les rayons du soleil de Dieu. Abaissez le plafond et nous nous penchons. Dans le drame grec classique, dans la Bible, chez Shakespeare, l'homme est grand parce qu'il respire un air d'absolu. Chez Faulkner, Gide, Sartre, Camus, Beckett et neuf sur dix des écrivains secondaires du vingtième siècle, l'homme est « plein de bruit et d'agitation, sans signification » parce qu'il est un orphelin cosmique. Son univers est à la grandeur humaine et non à la

grandeur divine. Spirituellement, c'est nous et non les anciens qui vivons dans un petit monde. La vie de ce monde est le vacillement insignifiant d'une chandelle pendant quelques années entre la froide et stérile noirceur de deux nuits éternelles. L'athéisme ferme l'accès à toute profondeur et rabat le ciel sur nous. Plutôt que de connaître la forêt de flèches et de tourelles de l'art gothique exprimant un âge de foi, nous habitons une maison aplatie à l'image d'une vie sans étage.

Septièmement, la réfutation ultime de l'athéisme n'est pas actuelle mais future, non pas dans l'idée de la mort mais dans l'expérience de la mort. Quand l'athée rencontrera Dieu face-à-face alors qu'il ne s'attend à rien, il verra que sa philosophie est la plus pauvre réponse qu'il ait pu trouver — pauvre parce qu'elle refuse l'unique réalité qui n'est pas à rabais, le Dieu qui est la valeur infinie et la bonté infinie.

2. La démythisation

La démythisation est l'athéisme des lâches et des érudits, c'est-à-dire des gens qui n'aiment pas le son ou la réputation du mot *athée*. Au moins, un bon athée ordinaire soutient tout simplement que Dieu n'existe pas, que les miracles ne se réalisent pas et qu'il n'y a jamais eu de résurrection. Il n'y voit que des mensonges ou du baratin. Mieux vaut avoir une telle personne que le personnage érudit qui explique que ces choses sont mythiquement vraies mais non littéralement ; que le concept de miracle est utile quand nous voulons exprimer notre étonnement devant des bébés, ou devant des couchers de soleil ou devant un gentil monsieur comme Jésus ; que l'idée d'une naissance virginale est une façon mythique de dire que Jésus était quelqu'un de spécial ; que la résurrection a bien eu lieu, mais uniquement dans les cœurs des disciples plutôt que dans le tombeau vide (en fin de compte, c'est Jésus qui est ressuscité et non la « foi de Pâques » !).

Le démythiseur dit qu'il n'est pas un athée, mais son Dieu n'est pas le créateur et le législateur réel et objectif, faiseur de miracles, Sauveur incarné et ressuscité que nous rencontrons dans la Bible. Tous ces faits sont surnaturels et le démythiseur identifie le surnaturel au mythique. Il ne dit pas que les histoires de la Bible sont fausses, mais il leur accorde la vérité qu'il accorde aux contes de fées.

La Bible raconte deux histoires concernant l'origine du mal et sa solution. Le démythiseur ne croit pas que ces histoires soient historiquement vraies, c'est-à-dire qu'elles ont vraiment eu lieu. La première histoire tourne autour de deux arbres dans un jardin, d'une tentation et de la chute d'un couple qui chercha à devenir semblable à Dieu. La seconde histoire tourne autour d'un autre arbre — une croix — d'un autre jardin, d'une autre tentation et d'un autre homme dit le « second Adam ». Cet homme a prétendu être Dieu, a résisté aux tentations qui lui furent présentées, est mort, a été enterré dans un autre jardin, et est ressuscité des morts.

Le démythiseur ne croit pas que ces choses soient littéralement arrivées. Pourtant, si tout cela n'est pas vrai, il reste à résoudre trois problèmes : 1. Quand nous sommes à l'article de la mort, nous avons besoin de mieux qu'un Dieu de conte de fées et d'une résurrection de la « foi de Pâques ». Nous avons besoin d'un Dieu qui a conquis la mort pour nous. 2. Nous avons aussi besoin de lui avant cela. Par exemple, quand nous avons envie de faire quelque chose de pas très droit et que nous nous demandons jusqu'à quel point la morale peut être considérée comme absolue et si elle est vraiment l'œuvre de Dieu ou des humains (Dostoïevski disait : « Si Dieu n'existe pas, tout est permis. ») 3. Enfin, nous avons besoin de lui quand nous prenons conscience que le péché existe réellement et que nous sommes incapables de nous sauver nous-mêmes. Nous avons besoin de lui pour qu'il pardonne nos péchés et nous enlève toute culpabilité. Les psychologues peuvent masquer les symptômes, les sentiments de culpabilité, mais seul le vrai Dieu peut nous enlever la véritable culpabilité.

Jésus a directement répondu à ces trois besoins. Le démythiseur réduit la médecine du Christ à de l'eau colorée, à un beau conte de fées. L'eau colorée guérit des maladies imaginaires. Il faut une véritable médecine pour guérir de véritables maladies.

3. Le psychologisme

Une autre forme d'athéisme insignifiant, qui s'acoquine parfois à la démythisation, est le psychologisme qui psychologise Dieu et le subjectivise. Le Dieu qui existe en dehors de nous est complètement rejeté mais l'affreux mot « athéisme » est évité en faveur d'un dieu au-dedans de nous. « Ma vérité » prend la place de « La Vérité ». « Mon Dieu » (ou « notre Dieu », pour ceux qui ont une tendance plus sociologique) prend la place de « Dieu ». Mes souliers, ma maison, mes verrues, mes idées, mon Dieu — ont tous le même sens.

Le Dieu psychologisé échoue en deux domaines : l'honnêteté et la viabilité. D'abord, ce Dieu que nous fabriquons pour notre utilité ne répond pas à l'importante question : ce Dieu est-il celui qui existe véritablement ? Ensuite, le Dieu de notre fabrication n'a pu nous créer vu que c'est nous qui l'avons créé. Aussi est-il incapable de nous sauver. Il n'est pas plus fort que le péché et la mort.

Mais il l'est, nous répond le subjectiviste, car il représente la meilleure partie de nous, celle qui est plus forte que le péché et la mort.

C'est là pure naïveté. C'est oublier la quasi-absolue tragédie qu'est notre histoire. C'est nier la réalité du malheur et du péché humain. C'est tirer une conséquence sans rapport entre le fait que nous, les gens d'Amérique en ce vingtième siècle, ne sommes habituellement pas tentés par la cruauté, et l'idée que l'humanité ne connaît aucun problème qu'elle soit incapable de résoudre. Le danger d'une telle naïveté nous menace à l'horizon comme un nuage à la forme d'un champignon. Le Dieu intérieur manifeste d'inquiétantes tendances au déicide.

Les forces cachées et réprimées qui ont explosé au cours de l'holocauste nazi font partie de la race humaine, du Hitler qui se cache en nous. S'il existe un Dieu en nous, il existe aussi un diable. Le vrai démon ne peut tenir tête à Dieu, mais le démon en nous l'emporte souvent sur le Dieu en nous.

4. Le vieux paganisme : le polythéisme

Passons maintenant des trois négations de l'existence objective de Dieu (réponses faciles un à trois) aux trois négations du pouvoir de Dieu (réponses faciles quatre à six). Si Dieu n'est pas tout-puissant, on comprend alors l'existence du mal et de la souffrance. Ils ont fait leur apparition alors que Dieu était distrait. Si Dieu n'est pas un créateur mais un grand frère, eh bien, même un grand frère ne peut pas solutionner tous nos problèmes.

Le paganisme est très populaire. Il doit donc y avoir quelque chose de vrai là-dedans. La plupart des modernes ne comprennent pas qu'un homme aussi brillant que Chesterton ait pu dire : « Le paganisme fut le plus grand événement de ce monde, et le christianisme en fut un plus grand encore, et tout le restant, en comparaison, a été petit. »

D'abord, le paganisme est populaire parce qu'il a des dieux. Il vaut mieux avoir de nombreux dieux, fussent-ils faibles, achetables et nigauds, qu'aucun dieu. « Que Tremblay adore le soleil ou la lune ; qu'il adore les crocodiles s'il s'en trouve chez lui ; mais qu'il n'adore pas sa Lumière Intérieure, car alors ce serait Tremblay qui adorerait Tremblay » (toujours Chesterton). Nous devons avoir le culte de quelque chose : soit des dieux au-dessus de nous, soit des dieux en nous, c'est-à-dire nous-mêmes. Et George Macdonald faisait la sage remarque qu'« il existe une sorte de religion dans laquelle, plus vous êtes croyant, moins vous faites de conversions : il s'agit du culte de soi. » Le paganisme, contrairement à la modernité, n'est pas narcissique.

De prime abord, les nombreux dieux faibles et achetables du paganisme expliqueraient le monde moralement imparfait, à moitié bon et à moitié mauvais, que nous avons sous les yeux. Il y a bien des forces à l'œuvre dans le monde, d'où il y aurait bien des dieux. La bonté est faible en ce monde ; la bonté serait faible chez les dieux. Des hommes mauvais l'emportent ? C'est que des méchants dieux ont eu accès aux boutons des pouvoirs divins avant les bons.

Mais l'esprit humain s'est avéré trop sage pour garder une telle sagesse apparente. Le paganisme n'a

pas survécu. Nous ne pouvons croire aux ridicules intrigues de Zeus et de sa bande quand nous commençons à nous poser des questions, c'est-à-dire quand nous commençons à philosopher. Le paganisme est mort quand la philosophie est née. Le christianisme n'est pas mort. Il y a eu des milliers d'honnêtes philosophes, intelligents et réfléchis, qui furent chrétiens. Il n'y a pas eu le moindre philosophe de toute l'histoire qui ait pris la défense du polythéisme païen en son sens littéral. Une philosophie païenne est une contradiction de termes.

Pourtant, le paganisme résout le plus grand problème philosophique, la réconciliation de Dieu et du mal, en affaiblissant « Dieu » sous la forme de nombreux dieux. Les formes modernes du paganisme en font autant mais d'une façon plus rationnelle. C'est ce que nous voyons maintenant.

5. Le nouveau paganisme: le scientisme

Le scientisme, et non la science, est une philosophie. Il soutient que les phénomènes que la science ne peut vérifier n'existent tout simplement pas. Ainsi, l'unique Dieu que le scientisme admet est la nature, ou les lois de la nature, mais rien de surnaturel. La vieille méthode païenne d'affaiblir Dieu et de solutionner le problème du mal était de le découper en milliers de petits morceaux, en petits dieux et en petites déesses. La nouvelle méthode raffinée et scientifique d'affaiblir Dieu est de l'aplatir, de le réduire à la nature selon une certaine perspective, dans son ensemble et son unité.

Hegel a donné un bon coup de pouce à ce nouveau paganisme en réduisant Dieu au point ultime d'un processus universel ou d'une « dialectique » du progrès historique. La « théologie progressiste » fait de même en enlevant à Dieu son éternité et en le plongeant dans le temps. Dieu grandit, comme nous. C'est pourquoi il y a encore du mal.

Le rabbin Kushner se situe ici. Son Dieu n'est pas le créateur tout-puissant, faiseur de miracles, qu'on rencontre dans la Bible. Il est une vague force indéfinie située dans la nature et soumise aux lois de la nature. Sa théologie n'est pas nouvelle. Son livre a connu du succès, non parce qu'il apportait une réponse nouvelle, courageuse et originale au plus vieux problème du monde, mais parce que son livre était très bien écrit, clair, simple et direct, et surtout parce qu'il n'était pas un tas de mots apportant une théorie, mais plutôt une expérience. Il avait vécu ce problème par l'entremise de la mort de son fils. Le bon rabbin avait payé le prix de sa philosophie.

Les avantages de croire en un Dieu naturaliste sont d'être scientifiquement à la mode, évitant l'odieux du surnaturel ; d'avoir quand même un Dieu quelconque en qui croire (ce qui aide dans les bons jours quand on ne veut quand même pas se convaincre que toute la beauté de la nature est l'œuvre du hasard) ; et enfin, de pouvoir même préserver la bonté de Dieu. Ceci n'est pas possible dans le fatalisme que le rabbin identifie malencontreusement à la religion traditionnelle. Le fatalisme affirme que tout est l'œuvre de la volonté de Dieu, même la terrible maladie d'Aaron. Le fatalisme érige le pouvoir de Dieu à l'encontre de la bonté de Dieu. Un tel Dieu n'est pas aimable tandis que le Dieu de Kushner peut être aimé. Cela offre un avantage infini. Si des millions de Chrétiens et de Juifs ont aimé le livre de Kushner, c'est qu'ils devaient en réalité être des fatalistes qui avaient besoin de son aide pour abandonner leur fausse foi, celle en un Dieu tout-puissant mais moralement indifférent. Ils échangèrent ce Dieu contre le Dieu naturaliste de Kushner. Ils échangèrent la puissance contre l'amour.

C'est certainement un bon échange, un progrès. Mais leur achat fut peut-être prématuré. Il existe possiblement un meilleur Dieu sur le marché, un Dieu en qui nous pouvons avoir confiance (car il a une puissance infinie) et que nous pouvons aimer (car il a la bonté infinie). Le Dieu de Kushner échoue devant l'épreuve cruciale, celle de la mort. Un Dieu naturaliste ne peut résoudre le problème de la mort. La mort est la carte maîtresse de la nature. Il faut faire appel au surnaturel pour l'emporter sur la mort.

6. Le dualisme: les deux Dieux

La troisième façon de nier la puissance de Dieu est beaucoup moins populaire que l'ancien ou le

nouveau paganisme. C'est le dualisme ou la croyance en deux Dieux, dont un est bon et l'autre méchant. Ceci expliquerait la présence du bien et du mal dans le monde. Aucun des deux dieux n'aurait tout le pouvoir. C'est pourquoi la bonté ne l'emporte pas sur le mal.

Il existe même une religion dualiste, le Zoroastrisme. Mais elle a très peu d'adeptes à notre époque. Certains Chrétiens sont en réalité des dualistes quand ils considèrent le démon comme étant l'égal et l'opposé (ou l'ennemi) de Dieu plutôt qu'uniquement comme un ange déchu et l'ennemi de l'humanité, ainsi que nous l'indique l'Écriture Sainte.

Le problème du dualisme est que l'idée d'un Dieu entièrement méchant s'effondre à la plus simple analyse. Comme le disait C.S. Lewis : « Pour être méchant, il doit exister et posséder une intelligence et une volonté. Or l'existence, l'intelligence et la volonté sont des biens en eux-mêmes. Il doit donc les avoir reçus de la Bonne Puissance... Le mal est un parasite et non quelque chose d'original. Les puissances qui permettent au mal de s'accomplir sont des puissances reçues du bien. » Il peut y avoir un bien absolu. Un mal absolu est une contradiction. Le mal est comme la cécité et le bien est comme la vue. Le mal est comme la noirceur et le bien comme la lumière. Le mal est comme la mort et le bien comme la vie. Le mal a besoin du bien comme un parasite a besoin de son hôte, c'est-à-dire comme une puissance destructrice a besoin de quelque chose de bien à détruire. Mais le contraire n'est pas vrai. Le bien n'a pas besoin du mal. La lumière n'a pas besoin de la noirceur. Dieu n'a pas besoin de Satan. Mais Satan a besoin de Dieu.

Bien que le dualisme ne soit pas intellectuellement fiable, il est psychologiquement attrayant parce qu'il provient d'une philosophie dramatique de la vie, d'une guerre entre le bien et le mal, qui est sous une forme ou une autre le thème à l'origine de toute grande littérature. Je m'étonne franchement que le dualisme soit la moins populaire des fausses solutions au problème du mal. Peut-être avons-nous trop peur du drame.

Aucun des dieux que nous avons vus jusqu'ici n'est entièrement fiable, bien que certains soient bons, car aucun d'entre eux n'est tout-puissant, et pour mettre notre confiance en un Dieu, celui-ci doit être à la fois entièrement bon et tout-puissant. En effet, s'il n'est pas entièrement bon, il peut vouloir nous faire mal, et s'il n'est pas tout-puissant, il peut accidentellement nous faire mal. Par conséquent, ou bien il n'existe aucun Dieu en qui nous puissions faire pleinement confiance (ce qui serait terrifiant, mais cela ne prouve pas que ce soit faux), ou bien il y a un Dieu qui est à la fois entièrement bon et tout-puissant.

Si un tel Dieu existe, comment peut-il permettre existence du mal ?

Alors peut-être n'est-il pas entièrement bon. C'est la seule solution que nous n'ayons pas encore essayée.

7. Le satanisme : le méchant Dieu

Une réponse encore plus dramatique et illogique au problème du mal est le satanisme, le culte de Satan comme Dieu. Le couronnement du mal rend compte de l'existence du mal, il n'y a pas de doute. A fortiori. Si ce mal est tellement puissant dans le monde, c'est parce que Satan mène et non pas Dieu. Le tout est de savoir choisir son camp et d'aller là où se trouve le pouvoir.

La réponse théorique au satanisme est la même que celle offerte au dualisme. Le mal ne saurait être plus grand que le bien, parce que le mal est un bien crochu, un bien malade, un parasite du bien. Le mal est relatif au bien. Un mal infini est une contradiction de termes, car aucun mal infini ne laisserait de place au bien, donc à l'existence, à l'intelligence et à la puissance de volonté de l'homme, de l'ange ou du dieu méchant. De plus, nous aurions la difficulté supplémentaire d'expliquer la présence du bien dans un monde contrôlé par le mal. Comme le disait saint Augustin : « Si Dieu existe, pourquoi y a-t-il du mal ? Mais si Dieu n'existe pas, pourquoi existe-t-il du bien ? »

Le problème pratique du satanisme est infiniment plus sérieux, c'est le moins que l'on puisse dire. On obtient ce qu'on a cherché. En se tournant vers Satan, on participe à son destin qui n'est pas de conquérir

Dieu (quelle créature saurait conquérir son créateur ? comment une puissance finie l'emporterait-elle sur une puissance infinie ?), mais de souffrir éternellement l'enfer. Ce n'est guère une solution au problème de la souffrance!! C'est sauter du poêlon au feu.

8. Le panthéisme: le Dieu agrégat

En comparaison avec le dualisme et le satanisme, le panthéisme est une philosophie qui manque de couleur et de dramatique. Vu de l'extérieur, notre monde est excitant. Mais vu de l'intérieur, il l'est moins, car nous manquons de passion, comme l'attestent bien des témoins dont Kierkegaard, Nietzsche, Auden, Eliot, Orwell, Riesman, C.S. Lewis, Huxley et Spengler.

J'ai appelé le panthéisme le Dieu agrégat. Il est simplement tout, tout en général et rien en particulier. Tout en fait partie. Rien n'est en dehors de lui. Il n'a pas créé un monde et des personnes dotées d'une volonté libre. Il n'est pas quelqu'un et n'a pas de volonté. En effet, une volonté a des préférences et établit des distinctions : ceci et pas cela. Il n'y a pas de « pas cela » dans le panthéisme, ce qui explique son attrait : rien n'est interdit, tout est divin.

Le panthéisme résout proprement le problème du mal. Le mal fait aussi partie du Dieu agrégat. Hitler est Dieu aussi bien que Jésus-Christ. Dieu est à la fois le bien et le mal. Ceci explique la présence du bien et du mal dans le monde, car le monde fait partie de Dieu ou est une manifestation de Dieu. Dieu est « la Force » du monde. Et « la Force » a son côté obscur. C'est pourquoi le monde l'a aussi.

Un autre aspect du panthéisme exerce un attrait du fait qu'il enlève la peur de la mort. En effet, la mort est une séparation concrète du monde et il n'existe pas de séparation dans le panthéisme. Nous ne pouvons jamais tomber du monde, sortir de toutes choses, sortir de Dieu. Pour le panthéiste, je ne suis pas réellement un individu distinct par rapport à Dieu, capable de perdre ma vie ou mon âme. Je suis une partie de Dieu et Dieu ne peut jamais mourir.

Troisième attrait du panthéisme : il n'existe pas d'enfer. Le péché, la mort et l'enfer sont balayés comme des illusions, comme une vision qui manque de profondeur, ou trop limitée en raison de notre manque de perspicacité.

Quatrième attrait offert par le panthéisme : son ésotérisme. Il y a une véritable séduction pédante de pouvoir dire à quelqu'un : « Si tu avais cette clairvoyance, si tu faisais partie du petit nombre, tu comprendrais. »

Par ailleurs, le panthéisme n'est pas impensable. De grands mystiques comme Bouddha et Maître Eckhart, et de grands philosophes comme Spinoza, Leibniz et Hegel y ont spontanément plongé. Le problème, c'est qu'il n'est pas vivable. On ne peut pas prier, aimer, adorer ou faire confiance en l'Agrégat. Selon le panthéisme, le temps aussi est une illusion car Dieu, la seule réalité, est parfait et éternel. Selon le panthéisme, l'illusion d'être quelqu'un est la seule chose qui soit arrivée. Des êtres qui ne sont personne ont pensé qu'ils étaient quelqu'un pendant tout un non-temps. Ouais. Ma réfutation du panthéisme n'est pas un argument mais un bâillement.

9. Le déisme : le Dieu pédant

Le panthéisme et le déisme sont les parties égales et opposées de l'alternative au théisme. Le théisme, sous la forme chrétienne, juive ou musulmane classique, croit que Dieu est à la fois transcendant et immanent, à la fois créateur infini et présent à sa création finie. Le panthéisme nie la transcendance de Dieu et le déisme nie son immanence. Dans le déisme, Dieu créa le monde, le monta comme on monte une horloge, et le laissa suivre le cours de son temps.

Qu'est-ce que cette théologie apporte de particulier au problème du mal ? Le panthéisme et le déisme

sont des façons opposées de nier la bonté de Dieu, un des éléments de notre problème. Le panthéisme nie la bonté de Dieu en disant que Dieu est à la fois bon et mauvais, car Dieu est toutes choses. Le déïsme nie la bonté de Dieu en disant que Dieu n'est ni bon ni mauvais, du moins à notre égard, parce que Dieu n'a pas d'égard pour nous. Le Dieu du déïsme ne nous regarde pas avec amour ni avec haine, avec bien ni avec mal. Il est indifférent. Le Dieu du déïsme est comme Rhett Butler dans *Autant en emporte le vent* : « Franchement, ma chère, je m'en fous complètement. » Et nous sommes comme Scarlett O'Hara, dans notre mal, ayant désespérément besoin de pardon et de réhabilitation mais condamnés à la solitude et au désespoir.

Ainsi le meilleur argument contre le déïsme n'est pas un argument logique. Le déïsme est probablement la plus logique des mauvaises réponses au mal. Il accepte les arguments indiquant l'existence de Dieu à partir de l'observation de la nature. La création indique l'existence d'un créateur, l'ordre rappelle l'ordonnateur, « les cieux racontent la gloire de Dieu ». Mais la nature ne nous dit pas si Dieu est moral (la nature est amoral), si Dieu nous aime et s'il est jamais venu nous sauver. Nous avons besoin de bien plus qu'un horloger cosmique pour nous sauver du péché, du vide, de la solitude, de l'insignifiance, du désespoir et de la mort.

Le déïsme cherche à résoudre le problème du mal en disant que Dieu est au ciel et que c'est pour cela que tout ne va pas bien ici-bas. Dieu est le propriétaire absent qui laisse sa propriété dans le délabrement. Ceci explique bien la présence de la saleté et des crimes et de la souffrance dans notre taudis. Mais ça n'explique pas pourquoi le propriétaire ne nettoie pas la place s'il en a les moyens. S'il est assez puissant pour le faire (et il doit l'être s'il l'a d'abord créée), alors il doit lui manquer de la bonté, de l'amour et de la miséricorde, pour être aussi pédant. Il peut être juste — car il faut reconnaître que c'est nous qui avons fait de notre maison un taudis — mais il n'est certainement pas miséricordieux s'il ne s'abaisse pas pour venir en aide à ses pauvres enfants imbéciles. Et la miséricorde est une partie de la bonté au moins aussi importante que la justice. Le Dieu du déïsme n'est pas bon. Il est tout simplement là. Simplement là et même pas ici.

10. L'idéalisme : la négation du mal

S'il n'est pas logique d'admettre ensemble les quatre propositions — I. Dieu existe, II. Dieu est tout-puissant, III. Dieu est bon et IV. le mal existe — et si nous rencontrons de sérieuses difficultés à nier les propositions I, II et III, essayons alors de nier la proposition qui reste. Nommons cela de l'idéalisme, bien que ce mot ait bien d'autres significations. Le Bouddhisme, la Science Chrétienne et la Théosophie sont des exemples d'idéalisme. Chesterton disait un jour que le grand problème de la philosophie est de comprendre pourquoi Thomas aime torturer le chat. La solution de l'idéalisme est de nier l'existence du chat.

N'est-ce pas assurément absurde ? Nier l'existence de Dieu, ou de sa puissance, ou de sa bonté, est facile parce qu'on ne peut pas voir Dieu. Mais on peut voir le mal, n'est-ce pas ? Malcolm Muggeridge disait que le dogme du péché originel, qui est le dogme chrétien le plus impopulaire, est le seul dogme qu'on peut prouver en lisant les journaux.

Ce n'est d'ailleurs pas surprenant. Car, en fait, on ne peut pas voir le mal avec des yeux de chair. David Hume l'a bien démontré. Quand on est témoin d'un meurtre ou d'une agression, on voit des actes physiques qui sont des événements comprenant de la couleur, du temps, de l'énergie cinétique et des dimensions. Mais le mal de l'action de meurtre, comme le bien de l'acte d'aimer, n'est pas un événement ou une chose visible. Quelle est la couleur du mal ? Quel est le temps de la bonté ? Combien d'énergie cinétique y a-t-il dans le mal ? Combien de mètres carrés la bonté occupe-t-elle ?

Hume conclut de cela à tort que le bien et le mal que nous ne voyons pas physiquement sont uniquement des sentiments subjectifs de l'observateur plutôt que des qualités réelles, mais invisibles de l'action et de la conscience des gens. Pourtant Hume avait raison de faire la remarque que nous ne voyons pas le mal avec nos yeux de chair parce que le mal n'est pas quelque chose de physique. C'est pourquoi il est tout aussi possible de nier l'existence du mal, qui existe objectivement mais invisiblement, que de nier

l'existence de Dieu, qui existe de même objectivement mais invisiblement.

C'est possible, mais difficile. Car nous avons aussi nos yeux de l'esprit qu'on appelle la conscience, laquelle voit le mal. Ces yeux doivent être fermés, ou assoupis, ou distraits, ou, le plus souvent, ce qu'ils voient doit être mis en doute ou réduit à notre subjectivité. C'est alors seulement que nous pouvons dire que le mal n'est pas une réalité objective.

La plus simple réponse à l'idéalisme est d'observer le mal extérieur le plus évident : la souffrance physique et la mort. Il y avait une fois un petit garçon qui était Scientiste Chrétien (les Scientistes Chrétiens sont des disciples de Mary Eddy Baker, qui enseigna que le mal est une illusion. Ils croient que la maladie, la souffrance et la mort sont des illusions auxquelles les gens croient uniquement parce qu'ils manquent de foi ou de pénétration). Ce petit garçon alla voir son prédicateur de Science Chrétienne et lui demanda de prier pour son père qui était très malade. Le prédicateur lui répondit : « Mon garçon, tu ne comprends pas. Ton père pense seulement qu'il est malade. Va le lui dire. Dis-lui d'avoir la foi. » Le garçon fit ce qui lui avait été demandé. Le lendemain, il rencontra le prédicateur qui s'enquit : « Alors, comment va ton papa, mon garçon ? » « Oh, il pense maintenant qu'il est mort. »

Et voilà pour l'idéalisme. Nous ne pouvons franchement pas nier l'existence du chat.

Le mélange des réponses

Les réponses les plus populaires apportées au profond mystère du mal sont ordinairement des mélanges de réponses plutôt qu'une seule. Ainsi, « la Force » dans *La guerre des étoiles*, l'élan vital de l'évolution créatrice, la Surâme de Ralph Waldo Emerson, *l'anima mundi* (l'âme du monde) des alchimistes de la Renaissance, unissent la cinquième réponse (le paganisme nouveau et son Dieu naturel) à la huitième réponse (le panthéisme et son Dieu à la fois bon et mauvais). Le modernisme théologique ou progressisme mêle ordinairement la deuxième réponse (la démythisation) et la troisième réponse (le psychologisme). Certains réunissent ces quatre réponses.

Mais ajouter des zéros à zéro nous donnera toujours zéro. Si chacune des réponses est trouée, additionner ces réponses ne fait qu'additionner des trous. Si aucune réponse ne nous aide, nous ne faisons qu'ajouter de l'impuissance à l'impuissance. Si aucun des aliments ne nourrit, un ragoût de ces aliments nous laissera tout aussi affamés que chacun pris individuellement. Si on ne peut extraire du sang d'une pierre, on n'en extraira pas plus d'une carrière. Notre exploration aboutit à un échec.

Il n'y a qu'une chose à faire d'un échec : en tirer une leçon, s'en servir en vue d'un succès. On recule et on recommence. Le chemin le plus rapide est souvent de sortir d'un cul-de-sac.

Chapitre III

DE RETOUR À NOTRE PROBLÈME

Le chevalier: *Je l'appelle dans l'obscurité mais il semble n'y avoir personne là.*

La Mort: *Peut-être n'y a-t-il personne là.*

Le chevalier: *Alors la vie est une horreur outrageante. Personne ne peut vivre en face de la mort en sachant que tout est rien.*

Ingmar Bergman

Nous avons fait dix explorations, entrepris dix missions, fait dix expériences. Dans chaque cas, nous avons connu l'échec. Nous sommes revenus à notre point de départ.

Lecteur: Mais votre point de départ est un échec encore plus grand.

Auteur: Comment cela ?

Lecteur: Vous voulez sauvegarder vos quatre propositions selon lesquelles Dieu existe ; Dieu est tout-puissant ; Dieu est bon ; et le mal existe. Mais vous ne pouvez pas. On y trouve une contradiction logique. Je sais que le Christianisme, le Judaïsme et l'Islam croient en ces quatre propositions. Mais ces trois religions ont une difficulté plus grande que toutes les difficultés relevées dans les dix cheminements que vous venez de réfuter. En effet, la difficulté de ces religions réside dans leur contradiction logique alors que la plupart des difficultés que vous avez relevées dans les dix autres positions ne sont que des difficultés pratiques. Voyez, par exemple, la position du rabbin Kushner. Si vous niez la toute-puissance de Dieu, vous ne pourrez peut-être plus lui faire entièrement confiance, mais vous éviterez au moins de vous contredire et vous aurez une réponse intellectuellement plus satisfaisante.

Auteur : Seulement des difficultés pratiques, dites-vous ? Ces difficultés vécues sont du genre à ne pas pouvoir mettre sa confiance en Dieu, s'il est faible, et à ne pas être capable de l'aimer, s'il est méchant. Ces difficultés sont plus grandes qu'une simple difficulté logique. Qu'est-ce qui vous permet de supposer que les difficultés logiques doivent l'emporter sur les difficultés de l'existence ? Si nous vivions de logique, personne ne deviendrait amoureux ni n'écrit de musique.

Lecteur: Mais la logique nous dit la vérité : la logique n'est pas seulement un jeu de concepts. La logique nous dit ce qui existe. Si A contredit B, alors dans le monde réel on ne peut avoir un A et un B en même temps. Niez-vous cela ?

Auteur: Non.

Lecteur: Bon. Alors, s'il existe une contradiction quelque part dans vos quatre propositions, il faut alors qu'au moins une d'entre elles soit fausse en réalité.

Auteur: C'est vrai. Mais faites attention au *si*. « Si » il existe une contradiction parmi ces quatre propositions.

Lecteur: Il semble pourtant bien y en avoir une.

Auteur: Mais y en a-t-il une en réalité ? L'apparence n'est pas la même chose que la réalité en ce qui nous concerne, nous, être limités et écervelés. Nous ne sommes pas infaillibles. La logique peut être infaillible, mais nous ne sommes pas la logique. Avez-vous oublié la première et la plus importante leçon de la philosophie, enseignée par Socrate, le père de la philosophie ? A savoir que nous ne sommes sages qu'à la mesure de notre humilité et que le premier élément de sagesse, pré-requis à tous les autres, est la prise de conscience que nous ne sommes pas sages...

lecteur: Vous semblez maintenant vouloir vous embarquer dans un cours plutôt que de poursuivre un dialogue.

Auteur: Auriez-vous quelque objection ?

Lecteur: Vous êtes libre. C'est votre livre.

Auteur: J'aime parler de Socrate. Vous devez savoir que, quand l'oracle de Delphes l'a déclaré l'homme le plus sage du monde, Socrate eut la réaction suivante :

« Qu'est-ce que le dieu peut bien vouloir dire ? Que peut signifier cette énigme ? En effet, je sais pertinemment que je ne suis sage en rien, dans les grandes choses comme dans les petites. Alors que pouvait-il bien vouloir dire quand il a dit que je suis sage ? Ne mentait-il pas ? Il ne peut pas mentir... Je fus longuement intrigué en cherchant ce qu'il pouvait vouloir dire. Puis je trouvai une façon de chercher à comprendre. C'était un peu comme ceci : j'allai voir quelqu'un parmi les gens qui avaient la réputation d'être sages... A l'examen, — inutile de le nommer, mais sachez qu'il était un de nos hommes d'État — je me suis dit que cet homme passait pour tel auprès de bien des gens, et surtout qu'il s'estimait sage, mais qu'il ne l'était pas en réalité. Et j'essayai de lui montrer qu'il se croyait sage alors qu'il ne l'était pas. Comme résultat, il me prit en grippe, de même que plusieurs autres qui se trouvaient avec lui. Aussi m'éloignai-je en songeant que j'étais plus sage que cet homme. En fait, ni lui ni moi ne connaissons quelque chose de beau et de bon, mais il pense qu'il en connaît alors qu'il n'en connaît pas, tandis que je n'en connais pas et que je ne pense pas en connaître. Ainsi je suis plus sage uniquement sur ce point que je ne pense pas savoir ce que je ne sais pas. »

Non seulement avons-nous là un des plus grands passages de la littérature du monde, à l'origine de la philosophie et de la méthode socratique, mais il nous offre aussi la première leçon absolument nécessaire pour toute la suite de la philosophie, c'est-à-dire pour l'amour de la sagesse. Nous sommes des

philosophes, des amants de la sagesse, et non des sophistes, des sages. *Nous ne sommes pas sages*. Halte ! Laissons-nous pénétrer de cela. Il nous est si facile et coutumier de passer sans nous arrêter ! L'ayant rapidement admis en parole, nous faisons comme si ce n'était pas vrai et nous l'oublions en réalité.

Un bon exemple de cet oubli se trouve dans le Livre de Job. L'intention claire et puissante, la leçon évidente de ce livre, surtout à la fin, est celle que l'auteur met dans la bouche de Dieu quand Dieu répond finalement à Job, donnant la réponse longuement attendue à la question de Job, qui est aussi notre question : Pourquoi les justes souffrent-ils ? Pourquoi des malheurs arrivent-ils aux bonnes gens ? Dieu répond par une question : Pour qui te prends-tu, en fin de compte ? De quel droit prétends-tu pouvoir connaître la réponse à cette question ? Où étais-tu quand j'ai posé les fondations de la terre ? Es-tu l'auteur de l'histoire de ta vie ? Es-tu ton propre créateur et ton propre concepteur ? De quel droit le personnage prétend-il devoir posséder le point de vue de l'auteur ?

Et pourtant nous passons régulièrement à côté de cette réponse évidente et nous partons à la recherche d'une autre réponse. Nous éprouvons plus de sympathie envers le point de vue de Job qu'envers celui de Dieu. Nous croyons que les questions de Job sont excellentes, justes et bonnes — ne sont-elles pas finalement les questions de notre livre ? Mais nous oublions que des questions présupposent toujours des réponses à d'autres questions. Et les questions de Job présupposent au moins qu'il est capable de comprendre la réponse, que la question est un problème plutôt qu'un mystère, une question soluble plutôt qu'insoluble. Sa présomption implicite est que toutes les questions sont solubles et que l'idée d'une question insoluble est scandaleuse et inacceptable.

De même les lecteurs du Livre de Job ont-ils souvent l'impression que c'est scandaleux et ne se préoccupent-ils pas de l'évidente réponse de Dieu à Job. Le rabbin Kushner, par exemple, dans son livre *Quand des malheurs frappent les bonnes gens*, retourne le Livre de Job à l'envers pour éviter la sagesse socratique qui en est l'évidente leçon. Le rabbin a l'esprit clair et un excellent style, mais son interprétation de Job est la plus absurde que j'aie rencontrée. Job tire la leçon que la souffrance est un mystère, alors que Kushner veut de la rationalité. Job enseigne l'humilité pendant que Kushner exige une réponse. Dieu révèle à Job qu'il ne peut comprendre mais Kushner persiste à vouloir comprendre. Le Dieu de Job affirme sa toute-puissance alors que Kushner, non seulement nie la toute-puissance de Dieu, mais affirme que le Livre de Job la nie aussi. Job considère Dieu comme le héros et Job comme l'imbécile pendant que Kushner renverse les rôles. En fait, Kushner commet la même erreur que Job en se donnant raison et en mettant Dieu dans le tort. Que Kushner ait raison ou pas dans sa compréhension de Dieu, il a certainement tort dans sa compréhension du Livre de Job. Il ne fait pas de l'exégèse. Il lit sa propre théologie dans le Livre de Job, supposant que l'auteur de ce livre doit penser comme Kushner. Sa présomption inconsciente est la suivante : Le Livre de Job est un livre magnifique et un livre magnifique ne saurait me contredire. Donc...

Je ne cherche pas à chicaner. Cette argumentation inconsciente se retrouve la plupart du temps dans nos lectures et nos interprétations. Nous voyons les autres et leurs écrits au moyen de nos propres lunettes, de nos propres suppositions, plutôt que de nous voir au moyen des leurs. Nous ne nous laissons pas surprendre. C'est pourtant ce que nous devrions faire. C'est un entraînement pour le paradis où nous serons tous surpris.

Les Juifs nous ont laissé la Bible. Pourtant le Dieu du rabbin Kushner n'est pas le Dieu de la Bible mais plutôt le Dieu des païens. Kushner enseigne le rationalisme, le naturalisme et l'autojustification. Comme pour le reste de la Bible, le Livre de Job nous enseigne le mystère, le surnaturel et le péché. Si ces trois notions sont inacceptables pour l'esprit moderne, reconnaissons alors que l'esprit moderne et la Bible sont en opposition et que l'un des deux doit avoir tort. Mais voilà justement le hic. Le mot « tort ». Comment oser dire d'une personne qu'elle a tort ? Comment dire que nous pouvons nous-mêmes avoir tort ? Le Livre de Job doit dire ce que je dis, sans quoi l'un de nous deux aurait tort.

Mais s'il n'y a pas de tort, il n'y a pas de correct. Pour que quelque chose soit correct, il faut quelque chose d'incorrect. Si les Écritures Saintes sont justes, alors la pensée moderne a tort. Par conséquent, il se peut que la pensée moderne ait tort concernant le mystère, le surnaturel et le péché.

Lecteur: Halte, là. Ça va trop vite ! Comment savez-vous que la pensée moderne a tort ?

Auteur: J'ai dit qu'*il se peut* qu'elle ait tort. Insinuez-vous que la pensée moderne posséderait ce que je n'ai pas encore réclamé pour les Écritures Saintes, l'infaillibilité ?

Lecteur: Alors, croyez-vous que les Saintes Écritures sont infaillibles ?

Auteur: Oui, mais je ne l'ai pas encore soutenu. Pour votre part, vous le soutenez en ce qui concerne la pensée moderne.

Lecteur: Moi ? Pas du tout. Comment cela ?

Auteur: En pratique. En refusant d'envisager la possibilité que la pensée moderne puisse avoir tort en ce qui concerne le mystère, le surnaturel et le péché.

Lecteur: Je n'ai jamais refusé d'envisager cette possibilité.

Auteur: Alors, pardonnez-moi. Bien. Dans ce cas-là, envisageons cette possibilité. Comme elle se présente, ouvrons-lui la porte de notre esprit. Invitons-la à s'asseoir avec nous pour faire un brin de causerie. C'est cela envisager une possibilité. C'est la voir en face, n'est-ce pas ?

Lecteur: Ça marche.

Auteur: Voyons d'abord le mystère. Il m'apparaît que nous avons progressé par rapport au dernier chapitre, alors que nous revenions de nos dix excursions les mains vides. Nous avons appris que le mal est un mystère plutôt qu'un problème.

Lecteur: Qu'est-ce que ça signifie ?

Auteur: Quatre points. D'abord la signification populaire. Un problème est soluble et un mystère ne l'est pas. Un mystère demeure mystérieux tandis qu'un problème cesse d'être un problème et devient une solution.

Lecteur: Inutile donc de s'interroger sur un mystère.

Auteur: Non. On peut percevoir plus de clarté. Mais, de ce fait, on perçoit plus d'obscurité. C'est comme le cas de Socrate. On agrandit notre petit cercle de lumière, mais il sera alors entouré de plus d'obscurité.

Lecteur: Je comprends. Vous parlez en termes de lumière plutôt qu'en termes de problème à résoudre. Est-ce là une autre différence entre un problème et un mystère ?

Auteur: Oui. C'est le second point. Il est plus technique, philosophique, mais il est important. Un mystère est vu, contemplé, intuitionné, perçu. Il touche la première opération de l'esprit dans la logique traditionnelle. Les problèmes touchent la solution par le raisonnement, ce qui relève de la troisième opération de l'esprit. Nous arrivons à une conclusion et posons un jugement.

Lecteur: Et la troisième différence ?

Auteur: Elle explique la première. Gabriel Marcel, qui formula la différence entre un problème et un mystère, définit un mystère comme « un problème qui empiète sur ses propres données », c'est-à-dire une interrogation dont le but est l'interrogateur, une interrogation de laquelle nous ne pouvons nous détacher, et devant laquelle nous ne pouvons pas être objectifs parce que nous lui sommes toujours personnellement liés. Devenir amoureux, par exemple, est un mystère. Par ailleurs, aller sur la planète Mars est un problème. Le mal est un mystère et non un problème, parce que nous lui sommes liés. C'est pourquoi il nous est insoluble. C'est ce que saint Augustin découvrit dans ses *Confessions* quand il dit : « J'ai cherché à savoir 'D'où vient le mal ?' et je l'ai mal cherché. »

Lecteur: Et votre quatrième signification ?

Auteur: La quatrième signification d'un mystère est la signification des Saintes Écritures reprise par l'Église. Un mystère de foi est une vérité que nous n'aurions pas, de toute évidence, pu connaître par notre raison et notre expérience, mais que Dieu nous a révélée. Ainsi, la Trinité. Ou encore le plan de Dieu de sauver le monde par le Christ. C'est de ce mystère dont parle saint Paul dans sa lettre aux Éphésiens.

Lecteur: Il y a du positif là-dedans. J'avais toujours cru qu'un mystère était quelque chose de négatif, une sorte d'obscurité.

Auteur: Très juste — c'est précisément ce que la modernité ne comprend pas du mystère. D'où son préjugé défavorable envers lui. Le mot a deux significations qui ne sont pas seulement différentes mais même opposées. La signification négative est celle qu'on retrouve chez les existentialistes athées : l'ultime manque de sens, de but ultime, la vacuité des choses, la noirceur du cœur. L'ancienne version grecque de ceci était la *moira*, le destin aveugle et irrationnel, qui dominait les dieux comme les hommes. En fait, les anciens Grecs furent véritablement les premiers existentialistes. Puis leurs philosophes mirent la lumière à la place de la noirceur. Les existentialistes de notre temps ont enlevé la lumière et sont revenus à

l'obscurité primitive du fatalisme.

L'autre signification du mystère, qui est positive, est celle que nous retrouvons chez Job. Dieu a ses raisons — de bonnes raisons — de permettre aux malheurs de frapper de bonnes gens. Mais il ne les donne pas à Job qui ne peut les trouver. Ici, la noirceur est subjective et non objective. Nos esprits sont dans l'obscurité, mais Dieu est lumière. Dans l'autre sorte de mystère, de production existentialiste, la réalité devient noire et nos esprits deviennent la mesure décrétant que la réalité est déficiente, dépourvue de ce que nous exigeons d'elle, c'est-à-dire d'explications satisfaisantes. Dans le mystère existentialiste, nous sommes la lumière et la réalité est la noirceur. Dans le mystère des Saintes Écritures, nous sommes une noirceur parce que la réalité est lumière, trop lumineuse. Comme saint Augustin et saint Thomas aimaient le répéter, nous sommes comme les chauves-souris et les hiboux ; nous voyons bien dans l'ombre mais pas au soleil. C'est la clarté même de la lumière du soleil qui nous aveugle.

Lecteur: Et j'imagine que le soleil ici représente Dieu ?

Auteur: Oui, et les buts qu'il poursuit. Le mystère positif, une lumière qui apparaît comme une obscurité, est une possibilité, n'est-ce pas ?

Lecteur: Oui...

Auteur: Aussi, au cas où ce soit vrai, servons-nous-en comme une expérimentation de la pensée. Retournons en arrière et voyons-la. Souvenez-vous que nous n'avons trouvé aucune réponse logique à notre question. Les dix pistes n'ont pas abouti. Servons-nous donc d'une autre méthode. Prenons une nouvelle approche et pas seulement une nouvelle doctrine.

Lecteur: Quelle approche ?

Auteur: Allons plus lentement. Regardons au lieu de raisonner si vite. Observons les indices plutôt que de réclamer dès le début des réponses complètes. Ramassons des données comme le ferait un détective qui cherche des indices de Dieu dans la nature. Aucun des arguments cosmologiques n'est complet ou sans objection. Mais l'ensemble des indices, l'indication d'un concepteur divin dans tellement d'endroits du cosmos, présente une image bien plus puissante. Peut-être pouvons-nous approcher le problème du mal dans la vie humaine comme nous approchons le problème de Dieu dans la nature.

Lecteur: Voulez-vous dire qu'il n'existe peut-être pas de solution logique ?

Auteur: Je dis que la pensée logique n'est pas l'unique méthode dont nous disposons. J'accepte qu'aucune réponse ne saurait être illogique. Elle ne saurait être une contradiction, parce qu'alors nous aurions tout simplement un non-sens, de l'impensable. De cette façon, on ne peut pas croire que Dieu est à la fois tout-puissant et pas tout-puissant. C'est impensable parce que ça ne veut tout simplement rien dire. Mais, bien que notre réponse, si nous la découvrons, ne saurait être illogique, je ne crois pas que nous puissions l'atteindre par la logique.

Lecteur: Mais si et quand nous la trouverons, elle nous paraîtra logique, n'est-ce pas ?

Auteur: Si elle est vraie, elle ne saurait être illogique. Elle pourra nous paraître supra-logique mais pas infra-logique.

Lecteur: Pourquoi faire appel à de telles distinctions ? Pourquoi garder la logique ? Ne serait-il pas plus simple de faire comme les existentialistes et simplement de balancer la logique par-dessus bord ?

Auteur: Même les existentialistes ne peuvent la balancer complètement, et la plupart le savent. Nous sommes immergés dans la logique comme nous sommes immergés dans l'air, dans le langage, dans la grammaire. Elle est une structure inhérente à la pensée.

Lecteur: Mais pas à la réalité ?

Auteur: A la réalité aussi, sauf quand la pensée ne reflète pas la réalité. Et dans ce cas-là, quelle pourrait bien être son utilité ? Pourquoi penser si nous ne pouvons pas atteindre la réalité ? J'ai mieux à faire que de jouer avec des concepts. Je ne désire pas jouer au poker avec de l'argent de jeu. Mon but est de gagner de l'argent véritable. J'accepte de jouer avec les pièces de poker conceptuelles uniquement dans le but de gagner l'argent de vérité, de la connaissance d'une réalité objective.

Lecteur: Alors vous pensez que la réalité objective possède une structure logique ?

Auteur: Oui.

Lecteur: Le mal aussi ?

Auteur: Je crois que la réalité objective est comme la lumière. La lumière, ou la signification, est plus riche que la logique, comme le langage est plus riche que la grammaire. Mais elle n'est pas moins qu'elle. Il n'est pas question de chercher d'abord la logique. La logique n'est qu'un instrument. Le point porte sur la signification, le sens.

Lecteur: De quel point s'agit-il ?

Auteur: De celui qui nous oppose, les existentialistes et moi. Celui du mystère. Dès que nous voyons qu'il y a un mystère, qu'il ne peut y avoir de parfaite adéquation entre notre esprit et la réalité, qu'il y a de la noirceur en plus de la lumière (comme dans le cas du mystère du mal), alors nous n'avons que deux possibilités. Dès que l'on quitte la rationalité, il faut aller soit au-dessus de la rationalité, soit en-dessous. Soit qu'on aille vers le Mystère avec un M majuscule, soit qu'on aille vers le mystère avec un m minuscule. Soit qu'on aille vers un sens plus profond, soit qu'on aille vers le non-sens.

Lecteur: Et comment ceci se rapporte-t-il à notre problème, surtout à la souffrance ? C'est cela qui m'intéresse et non un bavardage concernant la logique.

Auteur: Parfait. Moi aussi. Mais nous avons dû jeter un coup d'œil à la logique, à la méthode, à la raison et au mystère, parce que cela entraîne une différence fondamentale dans tout ce que nous ferons à l'avenir, autant en dehors de ce livre qu'en lui, autant dans la vie que dans la pensée.

Lecteur: Comment cela ?

Auteur: L'approche avec laquelle nous abordons le problème de la souffrance dépend de l'approche avec laquelle nous abordons la vie elle-même. Il n'y a que deux avenues possibles. Soit que le sens est entouré de matière, soit que la matière est entourée de sens. Ou bien nous-mêmes et nos vies, et conséquemment nos souffrances et leur sens, quel qu'il soit, ne sont finalement qu'une partie des immensités visibles du monde matériel, partie entourée et conditionnée par elles ; et dans ce cas nos petits sens sont enfermés dans les petits coins de notre petit monde. Ou bien nos petits esprits dans nos petits coins, de même que tout le reste — les esprits et les corps et tout l'univers avec chacun de ses événements et chacun de ses atomes de quelque temps que ce soit — font partie d'une signification, de quelque chose de mental, d'une intrigue cosmique. Ou bien nos vies sont un petit théâtre entouré d'obscurité, ou alors le monde entier est un théâtre et les endroits obscurs font partie de l'intrigue. Comme l'écrivait Thornton Wilder au début de son court roman sur la divine providence, *Le pont de San Luis Rey* (The Bridge of San Luis Rey) : « Certains disent que nous sommes pour les dieux comme des mouches que des garçonnets tapent oisivement un jour d'été. D'autres disent que pas une plume de moineau ne tombe au sol sans que ce soit voulu par le Père céleste. » Ce sont là les deux seules avenues.

Rendons ça simple et concret. Regardez n'importe quoi. En ce moment, je vois par la fenêtre une tempête de neige printanière. Une surprise. Un cadeau. Y a-t-il un donneur ? Cette tempête a-t-elle finalement, à la longue, une véritable signification ? Fait-elle partie de l'intrigue de notre vie, de notre tâche, de notre travail ? Existe-t-il quelqu'un là derrière ? Notre monde entier, comprenant chacune de ses tempêtes et de ses étoiles, chacun de ses maux de têtes et de ses bestioles, chaque mort et chaque cancer — tout cela fait-il partie de la relation entre Dieu, le raconteur d'histoires et nous-même, avec notre univers matériel comme décor de notre histoire ? Ou cet univers est-il simplement une noirceur insignifiante dans laquelle nous cherchons désespérément à construire nos petits théâtres, à les éclairer par des petites lumières artificielles (nos raisons) pour y jouer de courtes pièces artificielles (nos vies) dont les seuls sens sont ceux inventés par leurs seuls auteurs (nous-mêmes) ? La véritable question ultime, bien plus importante que toute question scientifique, est la suivante : Qui va là ? C'est pourquoi les mythes sont plus importants que les sciences. Le mythe est une réponse, bien qu'insatisfaisante, à la plus profonde question : Qui va là ? La science se contente de répondre à la question : Comment ça marche ? Ou, au mieux : Qu'est-ce qui est là ? La science se pose la double question du quoi et du comment. La philosophie, celle du pourquoi. Le mythe et la religion, celle du qui. Qui dirige ici ? Qui est l'auteur ? C'est ce que nous cherchons véritablement à savoir.

Chapitre IV

SEPT INDICES DES PHILOSOPHES

La philosophie est une répétition en prévision de la mort.

Nous nous sommes entendus pour chercher des indices plutôt que des réponses, du moins pour l'instant, et ceci pour deux raisons. Premièrement, parce qu'en cherchant des réponses nous n'en trouvons que des mauvaises. Deuxièmement, parce qu'une réponse vraie pourrait être tellement mystérieuse et profonde que nous serions incapables de toute la saisir d'un seul coup. Elle pourrait être comme une histoire (racontez-moi l'histoire du *Seigneur des Anneaux* en vingt-cinq mots ou moins, s'il vous plaît.) Elle pourrait être comme une personne. Essayez de mettre une personne à l'état de catégorie ou de stéréotype. C'est impossible. Si la réponse est comme une histoire ou comme une personne, cette incapacité serait une richesse plutôt qu'un défaut. Nous serions alors heureux de nous trouver face à un mystère plutôt que face à un problème.

Je vous offre ces indices, présentés en ordre chronologique, historique, que j'ai moi-même trouvés, mis à l'épreuve et utilisés. Je crois qu'ils sont vrais — je ne vous offrirais pas un poison pour l'esprit — mais inadéquats. Ils ne sauraient suffire. Pour deux raisons. Premièrement, aucune réponse à elle seule ni aucun philosophe à lui seul ne sauraient suffire. Devant une question aussi profonde nous avons besoin d'une réponse à multiples facettes, comme les yeux d'une mouche. Deuxièmement, ces sept premiers indices ne proviennent que de philosophes. Les philosophes sont importants — j'en suis moi-même un et je ne gaspillerais pas ma vie en futilités — mais ils sont abstraits. La vérité a un aspect abstrait, tout en étant à la fois plus que l'abstrait. Ultimement, la vérité n'est pas un concept mais une réalité. La vérité est la réalité. C'est pourquoi la vérité est pertinente et pratique. Elle est la carte routière d'un vrai monde : elle porte sur notre existence, nos vies. Et les bons philosophes s'en souviennent.

Premier indice : Socrate — l'humilité intellectuelle

Nous avons déjà rencontré ce point, mais nous l'avons aussi probablement déjà oublié, de sorte qu'il gagne à être rappelé.

En bref, Socrate soutient qu'il y a deux sortes de gens en ce monde : les sages qui savent qu'ils ne le sont pas et les sots qui se croient sages.

La sagesse est à la pensée ce que la sainteté est au cœur ou à la volonté. De même que les philosophes les plus sages, comme Socrate, avouent leur ignorance, ainsi les plus grands saints se reconnaissent-ils pécheurs. Là aussi nous retrouvons deux sortes de gens : les saints qui se disent pécheurs et les pécheurs qui se prennent pour des saints.

De même que l'humilité spirituelle est la première leçon de la sainteté, l'humilité intellectuelle est la première leçon de la philosophie. Quand on demanda à saint Bernard quelles sont les quatre vertus cardinales, celui-ci répondit : « L'humilité, l'humilité, l'humilité et l'humilité. »

Nous avons vu dans notre dernier chapitre comment l'humilité de Socrate lui permit de résoudre l'énigme de l'oracle. Il n'oublia jamais cette leçon et chercha toujours à l'enseigner comme le premier pas dans la méthode socratique. Nous ne pouvons interroger et chercher avec sincérité que dans la mesure où nous savons que nous ne savons pas.

Interroger se tient à égale distance du dogmatisme (croire que nous avons toutes les réponses) et du scepticisme (croire qu'il n'y a pas de réponse). Ni le dogmatique ni le sceptique n'interrogent. Le dogmatisme est un orgueil intellectuel et le scepticisme est un désespoir intellectuel : ils sont des extrêmes égaux et opposés, comme l'orgueil et le désespoir dans l'ordre moral. Ainsi, interroger s'oppose à l'orgueil. Personne ne devrait décourager l'interrogation, en soi comme en autrui. Jésus a toujours respecté les questions de ses disciples, aussi sottes fussent-elles. Les parents, enseignants ou prédicateurs qui découragent l'interrogation agissent comme des dogmatiques ou des sceptiques. Ils sont arrogants ou lâches, orgueilleux ou désespérés.

Si je présente d'abord cette première leçon, ce n'est pas seulement parce qu'elle nous est apparue historiquement première, comme à Socrate, le père de la philosophie, mais, ce qui est plus important

encore, parce que tout ce qui suivra dans ce livre doit être coloré par cette leçon. Les trois amis de Job commirent l'erreur de l'oublier, ce qui invalida tout ce qu'ils dirent, aussi juste que ce fût. Ils croyaient tout savoir de sorte que, même lorsqu'ils avaient raison, ils n'avaient pas raison.

Malheureusement, les gens religieux ont plus tendance à ressembler aux trois amis de Job qu'à Job lui-même. C'est pourquoi vous ne voulez pas acheter ce qu'ils vendent. Mais Job apprit la première leçon. En fait, la première leçon de Socrate est la principale leçon contenue dans le Livre de Job. C'est pourquoi Job et Socrate sont finalement comme des frères.

Pour voir plus clairement la sagesse socratique de Job, nous devons reconnaître que la question implicite de Job est : « Ma souffrance vaut-elle la peine d'être vécue ? » Pour lui répondre, il nous suffit de connaître la fin de l'histoire, c'est-à-dire son but. Et seul l'auteur de l'histoire peut en connaître la fin, la raison de la création, la signification de l'homme. C'est justement le point exprimé dans le Livre de Job. On le voit annoncé dans le superbe chapitre vingt-huit, qui traite de la recherche de la sagesse :

*L'homme met sa main à la pierre dure, et renverse les montagnes par leurs racines.
Il découpe des galeries dans les rochers et ses yeux voient chaque objet précieux.
Il lie les cours d'eau de sorte qu'ils ne se perdent plus et met à jour ce qui était caché.*

Mais où trouver la sagesse ? Et où se trouve l'emplacement de la compréhension ? L'homme en ignore le chemin et il n'est pas au pays des vivants. (Job 28, 9-13)

Dieu en connaît le chemin, et connaît son emplacement. Car il embrasse dans sa vue les extrémités de la terre et voit tout ce qui est sous les cieux. Quand il donna le poids au vent et calcula l'eau avec mesure ; quand il décréta la loi de la pluie, et le chemin de l'éclair du tonnerre ; il vit alors cela et le décida ; il l'établit et l'explora à fond. Et il dit à l'homme, « La crainte du Seigneur, voilà la sagesse ; fuir le mal, voilà l'intelligence. » (Job 28, 23-28)

Deuxième indice : Platon — le mal ne peut frapper l'homme bon

Platon est à Socrate ce que saint Paul est au Christ, ou même ce que sont les credo au Christ. Platon systématisa Socrate. Platon fit pousser des graines que Socrate avait plantées.

Ralph Waldo Emerson disait que « la philosophie est Platon et Platon est la philosophie ». Alfred North Whitehead désignait toute l'histoire de la philosophie occidentale comme « des apostilles à Platon ». Dans les trente dialogues de Platon, nous rencontrons toutes les questions majeures et presque toutes les réponses majeures des 2 400 années subséquentes de la philosophie occidentale.

Et si nous posions à Platon la question suivante : « De toutes les idées que vous avez eues, laquelle est la plus grande, la plus profonde ? Platon, dites-nous, quelle est la plus grande idée ? » Quelle serait sa réponse ?

(C'est d'ailleurs une excellente question à poser à un penseur. Un jour, on l'a posée à Karl Barth, un des plus grands théologiens de notre siècle. Sa réponse fut : « Jésus m'aime. »)

Platon répondrait : « L'idée du Bien. Voilà la grande idée. » Le Bien est l'absolu, l'ultime réalité. L'ultime réalité est à la fois un fait et une valeur. Elle n'est pas un fait brut mais bien la bonté, une valeur. La bonté n'est pas seulement une idée abstraite à laquelle on comparerait le monde réel. La bonté est réelle. Les valeurs ne sont pas uniquement humaines, dans notre tête, et subjectives.

Qu'est-ce donc alors que le mal ? Et d'où vient-il ? Platon n'offre pas de réponse claire à cette question et n'a pas la prétention de le faire. Il a retenu la première leçon. Mais il nous donne d'excellents indices. Voici l'un d'entre eux.

La réalité a des lois. Elles ne sont pas des lois de fabrication humaine, des normes (*nomoi*), auxquelles on peut désobéir. Elles sont des lois naturelles, des lois de la nature, des vérités (*logoi*), auxquelles on ne peut jamais désobéir. Elles sont comme les lois mathématiques : deux plus deux ne donneront jamais trois, quoi que l'on fasse. Les triangles n'auront jamais quatre côtés.

Voici une des lois de la réalité suprême, le Bien. Ça peut paraître farfelu ; pourtant, cette loi est l'explication fondamentale de la vie et de la mort de Socrate telle que résumée dans son *Apologie*. Elle est l'unique réalité pour laquelle il affiche une certitude sans nuance. La plus grande oeuvre de Platon, *La République*, essaie d'en démontrer la vérité. Cette loi du Bien en est en fait le thème central. Tous les détails politiques ne s'y retrouvent qu'en guise d'illustration ou de preuve de ce point fondamental.

Voici le point, le paradoxe, l'indice : « La loi éternelle (logos) interdit qu'un homme bon subisse du mal de la part d'un homme moins bon, tant dans cette vie que dans l'autre. » La version de *La République* du même principe se lit ainsi : « la justice (la bonté) est toujours plus profitable que l'injustice. »

Lecteur: Mais... mais...

Auteur: Vous voyez, l'esprit de Socrate l'emporte à nouveau. Nous revoici de nouveau en dialogue. Bien. Sortez votre difficulté. Mais quoi ?

Lecteur: Mais ça arrive tout le temps. Les malheurs frappent les bonnes gens. De bons gars arrivent derniers. Les Red Sox n'ont jamais gagné le championnat de base-ball depuis 1918. Charlie Brown ne peut pas faire voler un cerf-volant ni frapper le ballon de Lucie. Les mauvais garnements tapent régulièrement sur les bons garçons.

Auteur: S'ensuit-il que les mauvais garçons soient plus heureux, souffrent moins et en profitent plus ? et que l'injustice soit plus profitable que la justice ?

Lecteur: Je n'irais pas si loin.

Auteur: Mais si, vous y allez. À moins que vous ne soyez d'accord avec Platon.

Lecteur: J'aimerais être d'accord avec Platon. Mais le monde ne fonctionne tout simplement pas comme cela. Comment pouvait-il tant manquer de réalisme ?

Auteur: Lisez *La République* et voyez.

Lecteur: Vous ne pourriez pas me la résumer ?

Auteur: Je le pourrais, mais je ne le ferai pas, à moins que vous me promettiez de la lire. Autrement, mon résumé vous enlèverait l'occasion de lire un des plus grands livres jamais écrits. Nul ne devrait mourir sans avoir lu Platon.

Lecteur: D'accord, je la lirai. Maintenant, parlez-m'en.

Auteur: L'énigme d'un Platon qui croit le contraire de ce que semble révéler l'expérience, qui croit que les malheurs ne frappent pas les bonnes gens, est solutionnée par une autre énigme : celle que Socrate a reçue de l'oracle, qu'il a explorée toute sa vie et dont la réponse a révolutionné toute la pensée grecque. Cette seconde énigme est : « connais-toi toi-même », et sa réponse : je ne suis pas essentiellement un tas de matière visible, mais plutôt une âme, un esprit, un moi, un soi-même, une personnalité, une personne.

Lecteur: Et comment ceci résout-il la première énigme ?

Auteur: Quand je fais mal à votre corps, je ne fais pas mal à votre âme. Chacun d'entre nous, en ayant une âme, possède l'arme défensive parfaite, le miroir qui renvoie tout le mal sur l'agresseur lui-même. La seule personne qui puisse me faire du mal est moi. Vous pouvez blesser mon corps, cette vieille cabane. Vous pouvez brûler ma maison, mais vous ne pouvez pas m'atteindre.

Lecteur: C'est ridicule. Si je fais du mal à votre corps, j'en fais aussi à votre âme. Je vous rends amer et fâché.

Auteur: Pas si je ne vous laisse pas faire. Vous me tentez par l'amertume, mais je ne suis pas obligé de succomber à la tentation. Le choix me revient en fin de compte, si je suis un adulte libre et normal. Vous me rendez plus difficile d'être bon, mais vous ne rendez pas cela impossible. Les malheurs frappent uniquement mon corps et non mon âme.

Lecteur: Alors la réponse à la question du pourquoi les malheurs frappent des bonnes gens, c'est qu'ils ne les frappent jamais !

Auteur: C'est juste. En effet, les gens ne sont pas des tas de molécules. Le tas est ce qui reposera dans la tombe quand l'âme n'y sera plus, et qui se promène pendant que l'âme y est. L'âme est moi.

Lecteur: Mais n'est-ce pas un peu limité d'ignorer ainsi le corps ?

Auteur: Je crois que oui. Mais, n'est-ce pas là une correction mineure ? Platon n'a-t-il pas

fondamentalement raison ? Ne suis-je pas essentiellement une âme, une personnalité, une personne ? Et cela n'échappe-t-il pas aux malheurs pratiqués par des choses telles que des épées, de la ciguë ou la prison ?

Lecteur: Euh, oui, mais...

Auteur: Parfait. Moi aussi j'ai des 'mais' à ajouter. Mais l'essentiel est sauf. La réponse n'est pas complète, mais c'est quelque chose. Un indice.

Lecteur: J'espère que vous allez aussi présenter des philosophes moins idéalistes, qui ont plus de bon sens.

Auteur: Oh oui. Le prochain est Aristote, le maître du bon sens.

Troisième indice : Aristote — le bonheur n'est pas un toutou bien chaud

Le livre le plus populaire du maître du bon sens est son *Éthique à Nicomaque*. Ce livre, comme la plupart des livres d'éthique pré-modernes, explore trois questions fondamentales, alors que les livres d'éthique modernes n'en explorent qu'une, ou deux au maximum. C.S. Lewis dépeint ces trois questions sous la forme des trois questions auxquelles doivent répondre les ordres de voyage d'une flotte de navires. Premièrement, ces navires doivent savoir comment opérer afin de ne pas se rentrer les uns dans les autres. Ceci représente la question éthique portant sur la façon dont nous devons traiter notre prochain, soit l'éthique sociale. C'est l'unique question dont traitent la plupart des éthiques modernes. Deuxièmement, les navires doivent savoir comment se maintenir en forme de navigation pour éviter de couler. Ceci nous ramène à la question des vertus et des vices individuels, la question de la trempe de la personne. Les anciennes éthiques traitaient plus de cette question que de la précédente. Mais la plupart des livres d'éthique modernes ignorent complètement cette question, la reléguant à l'effort de « débroussailler » ses valeurs, un peu comme la psychologie dite populaire veut prendre la place de la véritable psychologie. Mais la troisième question, qui pour Aristote et les anciens est la plus importante, c'est celle du *summum bonum*, du plus grand bien, de la plus haute valeur, de la fin ultime, du sens, de la direction du but de la vie humaine. Ceci est représenté par l'ordre de voyage qui indique aux navires la raison pour laquelle, finalement, ils voguent en mer, leur ordre de mission. Les gens modernes ne considèrent généralement pas cette question comme une question d'éthique. Pourtant, c'est la plus importante !

La réponse d'Aristote à cette question est le bonheur. Le bonheur est le but de la vie. En effet, chacun poursuit, désire et recherche toutes les autres choses pour ce but unique, celui d'être heureux. Mais personne ne recherche le bonheur pour autre chose. Personne n'objecte : « A quoi rime le bonheur ? Ça n'achète pas d'argent. » Comme le disait Pascal :

« Tous les gens cherchent le bonheur. Il n'y a pas d'exception. Aussi différents que soient les moyens qu'ils emploient, ils cherchent tous à atteindre ce but. La raison pour laquelle certains vont à la guerre et d'autres n'y vont pas est fondée sur le même désir pour les deux, mais interprété de deux façons différentes. »

Mais la signification du mot *bonheur* a changé depuis le temps d'Aristote. Aujourd'hui, nous entendons par bonheur quelque chose d'entièrement subjectif, un sentiment, une sensation. Si vous vous sentez heureux, vous êtes heureux. Mais Aristote et la plupart des écrivains prémodernes voyaient d'abord dans le bonheur un état objectif et pas seulement un sentiment subjectif. Le mot grec pour le bonheur, *eudemonia*, signifie littéralement un bon esprit ou une bonne âme. Être heureux, c'est être bon. Selon cette définition, Job sur son tas de fumier est heureux. Socrate, injustement condamné à mort, est heureux. Hitler, exultant dans sa conquête de la France, n'est pas heureux. Le bonheur n'est pas un toutou bien chaud. Le bonheur est la bonté.

Il en va plus ici que du mot. Ici se trouve la plus importante question du monde. Quel est le plus grand Bien ? Qu'est-ce qui donne un sens à notre vie ? Quel est notre but ? La modernité répond : se *sentir* bien. Les anciens répondent : *être* bien, c'est-à-dire bon. Se sentir bien est incompatible avec la souffrance. Être bien, être bon, lui est compatible. Aussi la souffrance menace-t-elle beaucoup plus les modernes que les anciens.

De plus, la réponse moderne la plus répandue pour définir une bonne personne est qu'elle soit gentille. Ne faites pas souffrir les autres. Si ça ne fait de mal à personne, c'est bien. A partir d'un tel critère, Dieu n'est pas bon s'il nous laisse souffrir. Mais selon les critères anciens, Dieu pourrait être bon même s'il nous laisse souffrir, s'il le faisait pour nous mener à notre bonheur, pour assurer la perfection de notre vie, de notre trempe, de notre âme, bref de nous-mêmes.

Voyez comment la position d'Aristote est montée sur les épaules de Socrate. Aristote ajoute le corps comme un ingrédient réel bien que secondaire du bonheur, contrairement à Platon. Il dit que le bonheur parfait comprend suffisamment de biens du corps, parce qu'il définit une personne comme corps et âme, et non seulement comme une âme. Mais Aristote reconnaît que l'âme est première : en fait, il dit qu'elle est notre forme, ce qui fait que moi, je suis moi. Elle est mon essence.

Ainsi, pour l'esprit ancien, l'existence de la souffrance ne réfute pas la croyance en un Dieu bon. En effet, un Dieu bon peut bien sacrifier notre bonheur subjectif pour obtenir notre bonheur objectif. Mais la pensée moderne a de la difficulté à établir cette distinction entre le bonheur subjectif et le bonheur objectif ; aussi la pensée moderne a-t-elle de la difficulté à croire en un Dieu bon qui nous laisse souffrir.

Un rapide coup d'œil sur la paternité humaine nous montre pourtant qu'en réalité la pensée ancienne est correcte. Les parents qui veulent seulement éviter la souffrance à leurs enfants manquent de sagesse. Quels parents diront : « Ça m'est égal ce que tu fais, aussi longtemps que tu t'amuses » ? Des grands-parents pourront dire : « Va jouer », mais des parents ajouteront : « Mais ne fais pas ceci ou cela, et assure-toi de faire telle ou telle chose. »

Nulle part dans la Bible Dieu n'est décrit comme notre grand-papa. Mais l'homme qui nous a le plus clairement montré Dieu, comme au travers d'une fenêtre transparente, l'a constamment appelé « Père ».

Quatrième indice : Boèce — la fortune est toujours une bonne fortune

De tous les livres de philosophie, nul n'est plus près d'une solution purement rationnelle au problème de la souffrance réconciliée avec la croyance en Dieu que *La consolation de la philosophie* de Boèce. C'est un livre rarement enseigné ; pourtant j'ai eu plus de succès en classe avec ce livre qu'avec tout autre (mises à part les *Confessions* de saint Augustin). Selon leur dire, les étudiants sont plus fascinés par son argumentation, l'apprécient plus et en tirent de plus riches leçons que pour tout autre livre d'histoire de la philosophie.

On y présente tellement d'indices sur le mystère que nous étudions, que je pourrais consacrer un livre entier à commenter Boèce. Je retiendrai ici un seul indice : l'impertinente prétention que toute fortune est bonne fortune, que le hasard fait finalement bien les choses. Ça ressemble à la position de Socrate selon laquelle aucun malheur ne frappe l'homme de bien, mais démontrée autrement. Comme Socrate, Boèce cherche à faire valoir son point uniquement au moyen de la raison ; mais il démontre alors une des prétentions les plus incroyables qu'on trouve dans les Saintes Écritures : « Tout concourt au bien de ceux qui aiment Dieu. » (Rm 8, 28)

Boèce suit deux pistes pour arriver à cette conclusion : celle de l'expérience et celle des principes. L'argumentation tirée de l'expérience montre que la mauvaise fortune est tout aussi bonne pour soi que la bonne fortune, et même meilleure. En effet, la mauvaise fortune nous enseigne tandis que la bonne fortune nous trompe. Quand font défaut les jouets de ce monde, dans lesquels nous avons sottement placé notre espoir, notre sottise aussi s'envole, ce qui nous rapproche du véritable bonheur qui n'est pas dans les objets de ce monde mais dans la sagesse. La mauvaise fortune nous tire de notre rêve trompeur et elle est donc bonne pour nous — à la condition, bien entendu, comme le soutient toujours un courageux et honnête esprit ancien, que nous ayons plus besoin de vérité que de confort, de véritable bonheur que d'un bonheur mensonger.

Côté principes, Boèce démontre que toute fortune est bonne au moyen d'une déduction qui s'appuie sur le principe de la divine providence. Ainsi l'argumentation du sceptique est-elle renversée. Le sceptique part de la supposition que toute souffrance est mauvaise, et conclut qu'il n'existe pas de Dieu bon et tout-puissant qui gouverne le monde avec providence. Boèce part de la supposition qu'un tel Dieu existe pour conclure que la souffrance n'est pas toujours mauvaise. Si Dieu est en fait bon et tout-puissant, alors le verset 28 du huitième livre de l'Épître aux Romains s'ensuit logiquement.

Quelle supposition de départ est la plus certaine ? Le sceptique est-il certain que toute souffrance est mauvaise ? N'a-t-il jamais rien appris de la souffrance ?

Cinquième indice : Freud — Le Désir de Vie et le Désir de Mort

Mais Boèce et la pensée ancienne ont-ils raison d'être si durs, de préférer la vérité à la satisfaction, le bonheur objectif au bonheur subjectif, la sagesse de l'esprit à la paix de l'esprit, le bien-être à la bonne sensation ? L'esprit moderne, tel que Freud le représente, ne soutient-il pas justement le contraire ?

Non. Même Freud ne dit pas le contraire. Vers la fin de sa vie, même lui devient un peu héroïque en découvrant *thanatos*, le désir de mort. Selon Freud, il y a en nous deux élans inconscients primordiaux : *eros*, le désir de vie, et *thanatos*, le désir de mort. Les deux découlent du principe de plaisir, notre élan inné qui poursuit le plaisir et fuit la douleur. *Eros* nous conduit vers la vie, la naissance, la croissance, la sexualité, la reproduction, la créativité, le défi et l'avenir, même au prix de la souffrance. Amour et travail, naissance et art impliquent de la souffrance. Un des biographes de Beethoven retint l'héroïsme, la naissance et la créativité comme les trois activités humaines les plus grandes et les plus difficiles. Freud dira que la naissance et le travail de création sont de l'héroïsme et que les deux choses dont nous ayons le plus besoin sont l'amour et le travail. Les deux impliquent de la souffrance. En fait, le même type de souffrance : les douleurs de l'enfantement.

L'autre moitié du principe du plaisir est *thanatos*, le désir de mort. Il ne nous amène pas de l'avant mais de l'arrière, vers l'unique temps et lieu où nous avons ce que nous voulions, le plaisir pur et l'absence totale de souffrance : dans le sein de notre mère. Toujours selon Freud, c'est ce qui expliquerait l'agression. Nous prenons mal la vie parce qu'elle nous a livré à la souffrance de ce monde et nous voulons nous en venger par la destruction. Chaque personne et chaque civilisation doit faire le choix fondamental entre ces deux options innées. L'héroïsme est l'affirmation d'*eros* et le refus de *thanatos*. Vers la fin de sa vie, Freud s'inquiétait du choix que prenait notre civilisation moderne quand il vit l'ascension au pouvoir d'Adolph Hitler, l'incarnation même du désir de mort.

Bien que ce fut aux antipodes de son intention, le vieil athée Freud nous offrait ici un outil pour la défense de l'existence de Dieu. La souffrance ne serait pas le pire mal si elle était au service d'*eros*. Préférer le principe de réalité au principe de plaisir devient admirable, même si ça nous rend malheureux. Freud lui-même rejeta l'existence de Dieu pour une bonne raison psychologique : il croyait que Dieu était un mythe confortable inventé par l'homme pour se protéger du malheur.

Voici qu'au terme de sa vie, Freud rejoint Aristote et Boèce en reconnaissant que nous avons plus besoin de vérité, même si nous devons souffrir pour l'atteindre, que de confort ou de plaisir. Après être passés par la recherche de toutes sortes de fantaisies subjectives, nous avons besoin de heurter notre tête à une branche basse. Aussi devons-nous être reconnaissants envers cette branche qui nous éveille brutalement à ce dont nous avons le plus besoin : la réalité. Nous avons besoin d'éviter la « descente aux enfers » décrite de façon absolument terrifiante par Charles Williams dans son roman psychologique du même titre : la descente en soi-même, le retrait de la réalité et même de tout intérêt pour la réalité. C'est un enfer bien plus terrifiant et convainquant que les chambres de torture de Dante qui, elles, étaient toutes extérieures. Nous avons besoin d'être exilés du Paradis Terrestre et empêchés d'y retourner par la douloureuse miséricorde de la mort et par l'épée enflammée de l'ange. Nous avons besoin du dépouillement de la souffrance et de la mort. Le retour au Paradis Terrestre consacrerait notre mort

spirituelle.

Un Dieu qui nous fait subir cela, n'est pas un mauvais Dieu.

Mais il y a une question à laquelle la philosophie et la raison naturelle n'offrent pas de réponse : Pourquoi avons-nous besoin de leçons si douloureuses ? Qu'est-ce qui cloche en nous pour que nous ayons besoin de douleur et de mort ? Seuls les imbéciles apprennent par l'expérience, dit-on. Pourquoi sommes-nous imbéciles ?

La Bible répond à cette question par l'histoire de la chute de l'homme. Mais nous ne sommes pas encore assez avancés dans notre exploration. Il est possible que la raison et l'expérience se contentent de délimiter pour nous un trou à la forme étrange, comme une serrure, et qu'il faille quelque chose de plus que la raison et l'expérience pour nous fournir la clef qui ait une forme également et semblablement étrange.

Sixième indice : Marcel — L'espoir

Le philosophe existentialiste Gabriel Marcel (qui a préféré être désigné comme un « personnaliste » ou même un « socratique ») définit l'espoir d'une façon plus mystérieuse et plus cosmique que nous en avons l'habitude :

L'espoir consiste à affirmer qu'il existe au cœur de l'être, au-delà de toutes les données, au-delà de tous les inventaires et de tous les calculs, un principe mystérieux qui est de connivence avec moi, qui ne peut pas ne pas vouloir ce que je veux si ce que je veux mérite d'être voulu et est en réalité voulu par tout mon être... L'espoir qu'une personne que j'aime se remettra d'une maladie que l'on dit incurable revient à dire : Il est impossible que la réalité dans sa profondeur interne soit hostile ou simplement indifférente à ce que j'affirme comme un bien en soi.

Votre meilleur ami se meurt. Vous dites : ça ne se peut pas ! C'est un démenti. Mais est-il totalement faux ? Votre ami se meurt réellement. Alors votre démenti de sa mort était faux, n'est-ce pas ? Oui, s'il signifiait seulement qu'il ne mourra pas. Mais peut-être refusiez-vous ainsi autre chose, peut-être refusiez-vous que ce fût là toute la réalité, toute l'histoire, la fin ultime et la plus fondamentale. Peut-être votre démenti percevait-il inconsciemment la profonde vérité qu'il existe quelque chose de plus fort que la mort, tels la vie, l'amour et un sens à tout cela.

Il en va de même pour la souffrance. Les apparences disent-elles tout ? L'espoir dit non. Les apparences ne sont qu'une façade, l'épiderme, la surface. Sous la surface, on a les marées de fond.

Y a-t-il des preuves que ce cri d'espoir prophétique soit véridique et non pas seulement un vain souhait ? Oui : la conséquence de le nier. La vision de la vie opposée à l'ultime espoir est l'ultime désespoir. Quand on demanda à Bertrand Russell ce qu'il s'attendait de rencontrer à sa mort, il répondit qu'il y avait toujours de la noirceur au-dedans et qu'alors il y en aurait, en plus, au-dehors, et cela pour toujours. L'Ecclésiaste dit que la vie est une « vanité de vanités » parce que la mort a le dernier mot. Sartre disait la vie « absurde ». Macbeth la disait « pleine de bruit et de furie, n'ayant aucun sens ». Voilà la conception de la vie qui a inspiré la plupart des romans modernes et la majeure partie de la vie moderne. Une vie sans espoir ne peut tout simplement pas survivre longtemps, tant dans une personne que dans une civilisation. Et quand elle s'éteindra, elle partira, selon l'expression de T.S. Eliot, « non dans une explosion mais dans un sanglot ».

L'autre conception nous dit qu'au-delà de la vie et de la souffrance, se trouvent la vie et la joie. Le but de toutes choses, et donc de la souffrance, est la vie et la joie. Nous sommes des parcelles d'ombres entourées d'une immense lumière et non des parcelles de lumière artificielle entourées d'une noirceur cosmique. Nous sommes des ombres destinées à disparaître dans une lumière éternelle quand notre substance sera révélée, et non des chandelles aux flammes vacillantes condamnées à s'éteindre dans la nuit.

La souffrance est donc douleur de naissance. Au-delà de la souffrance, il y a la joie de la nouvelle naissance. Voilà l'espoir. Je n'ai pas fait la preuve de la vérité de cette vision. Mais personne, non plus, n'a

fait la preuve de sa fausseté. Nous avons la liberté d'espérer, de choisir la vie.

Septième indice : C.S. Lewis — Le principe des choses premières et des choses secondes

Lewis fut en quelque sorte un philosophe en plus d'être un romancier, un théologien et un essayiste. Formé pour enseigner la philosophie, il a surtout enseigné la littérature parce qu'il n'y avait pas de poste libre en philosophie à Oxford à ce moment-là. Le fait que sa philosophie soit compréhensible par tout le monde, comme celle de Socrate, ne devrait pas nous indisposer à son égard comme cela indispose les milieux doctes. Voici une des nombreuses idées que Lewis a recueillies auprès des géants (« nous sommes des nains sur les épaules des géants ») et qu'il a formulée avec plus de clarté qu'ils ne l'avaient fait. Dans le titre d'un essai, il l'appelle le principe des choses premières et des choses secondes.

Nous pourrions le formuler ainsi : les choses ont des valeurs différents, certaines plus grandes que d'autres. Quand nous inversons la véritable échelle des valeurs et traitons une valeur moindre comme étant supérieure, c'est-à-dire quand nous sacrifions une chose première en faveur d'une chose seconde, nous ne perdons pas seulement la première chose mais aussi la seconde. Par exemple, quand nous considérons un passe-temps ou un animal favori comme étant plus importants qu'une personne, nous ne sacrifions pas seulement des personnes mais nous bousillons aussi le plaisir de notre passe-temps ou de notre animal favori, en le transformant en accoutumance, en obsession. Quand nous devenons hypocondriaques et plaçons la santé de notre corps au-dessus de tout, nous nous rendons malades d'inquiétude. Quand une nation érige sa survie en but primordial à la place de tout autre but et de toute autre valeur qui vaille la peine d'être vécue, elle ne survivra pas longtemps.

Les valeurs sont reliées entre elles comme les anneaux d'une chaîne. Les valeurs moindres ne sont pas indépendantes des plus grandes. C'est pourquoi il est vain d'essayer de faire passer les choses secondes en premier. Les valeurs sont aussi objectives que les mathématiques. Il est inutile de compter un plus petit nombre comme étant plus gros qu'un nombre plus grand, quelles que soient notre sincérité et notre virtuosité. De la même façon, traiter des choses réellement secondes comme si elles étaient premières et des choses premières comme si elles étaient secondes ne fonctionne pas plus que de marcher sur la tête ou de faire pousser un arbre les racines en l'air.

Mais quel rapport y a-t-il entre cela et le problème de la souffrance ? Supposons, comme l'affirme le bon sens, que nous soyons des créatures faites de corps et d'âme, et que l'âme soit plus importante que le corps. A peu près tout le monde est d'accord avec cela en pratique. S'il fallait choisir pour le reste de ses jours, entre la paralysie du corps et celle de l'esprit, entre une déficience physique et une déficience mentale, à peu près tout le monde choisirait le mal physique. Perdre la tête, c'est se perdre.

Si l'âme a plus de valeur que le corps, alors le bien de l'âme l'emporte sur le bien du corps, et le mal de l'âme est pire que le mal du corps. Quel est le bien du corps ? La santé, le plaisir, l'absence de souffrance. Quel est le bien de l'âme ? La sagesse et la vertu.

Si nous avons besoin de souffrir pour devenir sages, si nous avons besoin de sacrifier un plaisir pour devenir vertueux, si trop de plaisir fait de nous des sots, si une vie d'aisance nous rend moins vertueux — s'il en est ainsi, alors la souffrance ne contredirait pas un Dieu bon. Dieu pourrait se servir de la souffrance pour nous entraîner, sacrifiant le moindre bien pour acquérir un bien plus grand. Le principe des choses premières et des choses secondes est une autre façon de voir ou de dire ce que nous avons déjà vu de deux ou trois autres façons. Les indices convergent.

La solidarité dans la souffrance est une des façons par lesquelles le mal physique de la souffrance conduit au bien spirituel. Quand des gens souffrent ensemble, ils tendent à s'unir entre eux. Les familles n'ont jamais été aussi proches et aimantes qu'au temps de la grande dépression des années trente. Chaque famille et chaque groupe d'amis peut dire avec cœur : « Te souviens-tu de la fois où nous... ? Quand nous avons connu l'inondation ? quand nous nous sommes perdus dans les bois ? quand nous avons perdu notre

argent durant les vacances ? Te souviens-tu de cette vieille maison, de cette vieille école, du bon vieux temps ? Nous étions alors plus pauvres et non plus riches. Ou l'étions-nous vraiment ?... »

Chaque école de qualité que je connais est localisée dans un vieil édifice dilapidé, mal chauffé et pauvrement meublé. Chaque école de ce genre, qui a emménagé dans un édifice flambant neuf qui a coûté des millions, perd son cachet, sa trempe et sa camaraderie. John Locke allait jusqu'à suggérer aux parents de donner à leurs enfants des souliers percés afin qu'ils apprennent, à juste titre, et par une expérience commune de privation, la primauté des liens dans la souffrance sur la possession de biens matériels. La souffrance commune crée la communion des gens, et cette communion est plus importante pour nous et notre bonheur que l'absence de souffrance. Alors Dieu est bon de nous accorder cette souffrance.

Il reste deux problèmes. Premièrement, pourquoi avons-nous besoin de ce traitement douloureux ? Pourquoi le bien physique doit-il être sacrifié pour atteindre le bien spirituel ? Pourquoi ne pourrions-nous pas acquérir la sagesse et la vertu sans souffrir ? La réponse chrétienne à cette question veut que nous soyons des créatures déchues, que nous vivions dans un état contre-nature et non dans un état naturel. Le péché nous a rendus sots au point que nous ne pouvons apprendre que par la voie difficile. Cette réponse ne peut être ni prouvée ni infirmée. Mais elle est une réponse qui correspond à la réalité que nous connaissons.

Un second problème, plus difficile, demeure, même si nous utilisons le principe des choses premières et des choses secondes : il s'agit de la distribution de la souffrance. En effet, il y a des personnes qui sont affligées par la souffrance alors qu'elles ne semblent pas en avoir besoin (de bonnes gens comme Job), et qui semblent ne pas pouvoir s'en servir (comme dans les cas en début de ce livre). La douleur rend amer tout autant qu'elle adoucit.

Pour répondre à cette question, il faut au moins conserver le fait que tout le monde peut apprendre de la souffrance. Nous avons une volonté libre. Comme disait Viktor Frank :

Les réactions des prisonniers au monde particulier des camps de concentration prouvent-elles que l'homme ne peut échapper à l'influence de son milieu ? L'homme n'a-t-il pas un choix d'action dans de telles circonstances ?

Nous sommes capables de répondre à ces questions à partir de l'expérience comme à partir de principes. L'expérience de la vie de camp nous montre que l'homme a un choix d'action. Les exemples sont en nombre suffisant, parfois des exemples héroïques, qui montrent que l'apathie peut être surmontée... L'homme peut conserver une part de liberté spirituelle, d'indépendance de la pensée, même dans d'aussi terribles conditions de tensions psychiques et physiques.

Ceci n'est pas de l'idéalisme à rabais. Il provient du plus horrible laboratoire de l'histoire.

Reste la question : pourquoi Dieu, prévoyant que certaines personnes seraient héroïques dans la souffrance tandis que d'autres verseraient dans l'amertume, n'a-t-il pas empêché ces dernières de souffrir ? Peut-être ne connaissons-nous pas, de notre vivant, la réponse à cette question. Et peut-être la connaissons-nous. Mais je doute que nous trouvions cette réponse chez les philosophes. Le temps est venu pour nous de quitter le champ des principes généraux de la philosophie pour aborder des cas individuels, concrets, qui paraissent beaucoup plus mystérieux. La littérature traite de tels cas. Aussi voyons ce que les poètes, les écrivains et les artistes nous disent de cette question plus obscure.

Chapitre V

SEPT INDICES DES ARTISTES

Qu'est-ce qu'un Poète ? Un poète est une personne malheureuse dont le cœur est déchiré par des

souffrances secrètes, mais dont les lèvres prennent une forme si étrange que ses soupirs et ses cris en sortent comme une merveilleuse musique. Son sort est semblable à celui des malheureuses victimes que le tyran Phalais emprisonna dans un taureau d'airain et qu'il tortura lentement sur un feu continu : leurs cris ne pouvaient atteindre les oreilles du tyran de façon à semer la terreur en son cœur. Lorsqu'ils lui arrivaient, ils avaient la résonance d'une douce musique. Et les gens pressent le poète pour lui demander : « Chante encore pour nous », ce qui revient à lui dire : « Que de nouvelles souffrances torturent ton âme afin que tes lèvres s'expriment comme la dernière fois ; les cris eux-mêmes nous effrayeraient mais la musique est délicieuse. » Et les critiques s'approchent à leur tour et disent : « C'est très bien, car ça respecte les règles de l'esthétique. » Il faut comprendre que le critique est tout semblable au poète, à l'exception de la souffrance du cœur et de la musique des lèvres.

Kierkegaard

Ce que Platon appelle l'ancien conflit entre la philosophie et la poésie ressemble à la guerre des sexes : une guerre ridicule. La philosophie et la poésie, comme l'homme et la femme, sont tous deux nécessaires, inégaux en nature, égaux en valeur et mutuellement dépendants. De même que les hommes sont supérieurs aux femmes comme hommes et que les femmes sont supérieures aux hommes comme femmes, ainsi les artistes sont-ils supérieurs aux philosophes en art et les philosophes sont-ils supérieurs aux artistes en philosophie. Et de même qu'un monde sans homme ou sans femme ne serait que la moitié d'un monde (d'ailleurs affreusement monotone), de même un monde sans artistes ou sans philosophes, sans poètes ou sans scientifiques, sans inspiration ou sans intelligence, ne serait que la moitié d'un monde (d'ailleurs affreusement monotone). Kant disait que « des concepts sans sensations sont vides, des sensations sans concepts sont aveugles ». Ainsi, la philosophie sans art est vide, et l'art sans philosophie est aveugle. Le cerveau possède deux hémisphères et la vie de même. Nous quittons maintenant l'hémisphère gauche pour considérer l'hémisphère droit. Il existe autant d'indices dans ce riche royaume que dans le précédent.

Premier indice : Les histoires d'enfants — La souffrance vous rend réel

Les enfants connaissent des choses que les adultes ne connaissent pas, des choses fondamentales et élémentaires. Une de ces choses est que la réalité, le fait d'être réel, n'est pas quelque chose de net et sec. La métaphysique d'un enfant est d'une certaine façon plus subtile que celle de l'adulte. « Être ou ne pas être, telle est la question », disait Hamlet. Le pauvre Hamlet avait perdu son enfance. Les enfants savent que le fait d'être réel est une question de graduation et qu'il dépend en quelque sorte de nous-mêmes, de ce que nous faisons en tant que co-créateurs (non qu'une chose devient réelle du seul fait d'y penser ou de la vouloir, mais que nous pouvons faire quelque chose pour la rendre plus réelle).

Le lapin de velours, dans le conte du même nom, était beaucoup plus réel que des jouets plus neufs. Pourquoi ? Parce qu'il avait souffert. La souffrance rend plus réel.

« Être réel ne dépend pas de la façon dont on est fait, dit le Cheval de Peau. C'est quelque chose qui t'arrive. Quand un enfant t'aime très très longtemps, pas seulement pour jouer mais parce qu'il t'aime REELLEMENT, alors tu deviens réel. »

« Est-ce que ça fait mal ? » demanda le Lapin.

« Parfois, dit le Cheval de Peau, car il disait toujours la vérité. Mais quand tu es Réel, ça ne te dérange pas qu'on te fasse mal. »

« Est-ce que cela arrive tout d'un coup, comme être remonté, demanda-t-il, ou est-ce que cela se fait petit à petit ? »

« Cela n'arrive pas tout d'un coup, dit le Cheval de Peau. Tu deviens. Il faut du temps pour cela. C'est pourquoi ça n'arrive d'ordinaire pas aux gens qui se cassent facilement ou qui ont des angles pointus, ou qui doivent être conservés avec attention. En général, par le temps que tu deviens Réel, presque tous tes poils ont été usés d'amour, tes yeux tombent et tes membres sont relâchés et pitoyables. Mais ça ne compte pas, parce que du moment que tu es Réel, tu ne peux pas être laid, sauf pour les gens qui ne comprennent rien. »

Le Petit Prince, d'Antoine de Saint-Exupéry, nous montre comment nous rendons les choses plus

réelles quand nous les apprivoisons ; quand nous devenons responsables de quelqu'un, nous lui donnons une vie nouvelle, une seconde vie, une vie plus réelle, une vie qui fait partie de la nôtre (c'est ce que Heidegger appelle *Sorge*, ou sollicitude ; c'est la caractéristique essentielle du *Dasein*, de l'existence humaine). Cet être fait alors partie de notre vie comme nous faisons partie de la vie de Dieu quand nous lui permettons de faire de même à notre égard. Le renard enseigne au petit prince ce mystère transcendant :

« Viens jouer avec moi, lui dit le petit prince. Je suis si malheureux. »

« Je ne peux pas jouer avec toi, dit le renard. Je ne suis pas apprivoisé. »

« On ne comprend que les choses qu'on apprivoise, dit le renard. Les hommes n'ont plus le temps de rien connaître. Ils achètent des choses toutes faites chez les marchands. Mais comme il n'existe point de marchands d'amis, les hommes n'ont plus d'amis. Si tu veux un ami, apprivoise-moi. »

« Que faut-il faire ? » dit le petit prince.

« Tu dois être très patient », répondit le renard...

Ainsi le petit prince apprivoisa-t-il le renard. Et quand l'heure du départ fut proche :

« Ah ! dit le renard... Je pleurerai. »

« C'est ta faute, dit le petit prince. Je ne te souhaitais point de mal ; mais tu as voulu que je t'apprivoise... » « Bien sûr », dit le renard.

« Mais tu vas pleurer ! » dit le petit prince.

« Bien sûr », dit le renard.

« Alors tu n'y gagnes rien ! »

« J'y gagne », dit le renard...

« C'est le temps que tu as perdu pour ta rose qui fait ta rose si importante... Les hommes ont oublié cette vérité, dit le renard. Mais tu ne dois pas l'oublier. Tu deviens responsable pour toujours de ce que tu as apprivoisé. Tu es responsable de ta rose... »

La rose sauvage ne participait pas aux souffrances des gens. Apprivoisée, elle le faisait. Il se peut que nous souffrions terriblement parce que Dieu nous aime terriblement et qu'il est en train de nous apprivoiser. Il se peut que nous éprouvions une souffrance que nous ne comprenons pas parce que nous sommes l'objet d'un amour que nous ne comprenons pas.

Peut-être devenons-nous plus réels en éprouvant des souffrances qui sont des souffrances divines, à la fois sur terre, en faisant partie de l'œuvre du salut du Christ, et au ciel, en faisant partie de la vie éternelle de la Trinité, qui est l'extatique mort à soi constituant à la fois l'essence même de la souffrance et celle de la joie. C.S. Lewis suggère ce dernier grand mystère dans *Le problème de la souffrance*.

[Au ciel] chaque âme, pensons-nous, sera éternellement active à donner à tous les autres ce qu'elle reçoit elle-même. Quant à Dieu, nous devons nous rappeler que l'âme n'est qu'un vide que Dieu remplit. Son union à Dieu est, presque par définition, un abandon continu de soi — un accueil, un dévoilement, un abandon de soi. [...] Nous ne devons pas penser que le besoin de quelque chose comme la maîtrise de soi puisse avoir une fin, ou que la vie éternelle ne sera pas aussi une éternelle mort. C'est dans ce sens qu'ainsi il peut y avoir des plaisirs en enfer (Dieu nous en protège), il peut y avoir quelque chose qui n'est pas étranger à la souffrance au ciel (et nous prions Dieu de nous donner d'en goûter bientôt).

Car si jamais il y a un endroit où nous touchions le rythme non seulement de la création mais de tout l'être, c'est dans le don de soi. Car le Verbe Éternel se donne aussi en sacrifice, et cela non seulement au Calvaire. Car au moment où il fut crucifié, il « accomplit dans le climat infect de ses lointaines provinces ce qu'il avait fait chez lui dans la gloire et le bonheur » (George Macdonald). Avant même la création du monde, il livre en toute obéissance une Divinité engendrée à une Divinité engendrante.

Le pas à faire entre *Le Petit Prince* et le plus profond secret de la joie éternelle de la Trinité est étonnamment court.

Deuxième indice : Les contes de fées — Les histoires intéressantes ont besoin de monstres et de mystère

Nous mettons les contes de fées dans une catégorie distincte de celle des histoires d'enfants. Comme

l'indiqua Tolkien, « notre association des histoires de fées aux enfants est un incident propre à notre histoire culturelle. Les histoires de fées ont été remisées à la pouponnière par le monde littéraire moderne comme on remise un vieux fauteuil à la salle de jeu, surtout parce que les adultes n'en veulent pas et parce qu'il leur est égal qu'on l'abîme. »

Un des principes les mieux connus des contes de fées est qu'il y a deux ingrédients nécessaires à toute bonne histoire : des monstres et du mystère. En réponse à notre question concernant Dieu et la souffrance, voyons, par exemple, le conte de Robert Farrar Capon, *Le troisième paon* (The Third Peacock) :

Dieu a des goûts étrangement dangereux : Il raffole de façon immodérée de risque et de brasse-camarade. Un être tout-puissant qui laisse autant de place à la réplique et à la mauvaise conduite nous paraît légèrement fêlé. Pourquoi, quand on organise la musique des astres, courir le risque qu'un imbécile avec un clairon s'introduise parmi les violons ? C'est, semble-t-il, agir avec irresponsabilité. Si nous étions Dieu, nous agirions avec plus de sérieux : il n'y aurait point de liberté ni de risque. L'ensemble du spectacle fonctionnerait avec souplesse et obéissance sous l'habile direction d'un tout-puissant président de banque porteur d'une grosse montre en or.

Du moins, c'est ainsi que ça nous apparaît jusqu'à ce qu'on y pense. Ensuite tout est renversé et on se retrouve tout à coup du côté de Dieu. Essayez d'écrire un conte de fées en conservant une conception sûre et saine de l'univers.

Voici la princesse sous l'emprise d'un mauvais sort. Elle est endormie et ne pourra être éveillée qu'au moyen d'une pomme cueillie d'un arbre sis au milieu du jardin de l'Est du Monde. Que fera le roi ? En suivant la théorie du meilleur des mondes fait d'organisation et de sécurité, il sortira ses cartes, donnera des ordres à ses généraux et expédiera deux divisions bien nanties au jardin de l'Est du Monde pour aller chercher la pomme. Ça se résume à apporter une prescription bizarre à une pharmacie qui ne fait pas de livraison. Le roi se sert de son pouvoir et accomplit le travail. La pomme est rapportée au palais et apposée à la princesse. Elle se réveille, prend régulièrement ses trois repas par jour et meurt dans son lit à quatre-vingt-deux ans.

Mais tout le monde sait que l'histoire ne se déroulera pas comme ça. D'abord, le jardin ne se retrouve sur aucune carte. Un seul homme, dans tout le royaume, connaît son emplacement. Il s'agit du grand vizir centenaire. Lorsqu'on le convoque, il s'excuse de devoir mourir ce soir même et d'être dans l'impuissance de conduire qui que ce soit à destination. Il détient cependant une carte, mais qui présente un petit problème. Elle a été dessinée avec une encre magique qui n'est visible que pour un homme bien particulier. Comment trouve-t-on cet homme ? s'enquiert le roi. Très simplement, dit le vizir. On le reconnaîtra par sa capacité de siffler en doubles arrêts et d'imiter un couple de loriots de Baltimore qui chantent en concert dans un intervalle de tierce mineure.

Il va sans dire que le roi appelle ses seigneurs, tous d'excellents musiciens. Ils sifflent, chantent et vocalisent devant le parchemin, mais rien n'apparaît. Ils le sérénadent avec des airs de luth et des pavanés jouées par des ensembles instrumentaux de trombones, hautbois et rebecs. En vain. Désespéré, le roi leur donne congé pour le midi et leur demande de ne pas revenir avant deux heures. Pour sa part, il va se promener sur les remparts et ne voilà-t-il pas qu'il entend quelqu'un marchant sur la route en sifflant en doubles arrêts comme un couple de loriots de Baltimore.

Il s'agit bien entendu du troisième fils du meunier, décrocheur de l'école et membre d'un mouvement socialiste. Mais le roi ne se laisse pas arrêter par les idéologies quand il a besoin d'aide. Il fait entrer le garçon, lui donne la carte et l'envoie en expédition avec un sac à dos et une bonne provision de peps. Ce soir-là, le garçon regarde la carte. Tout y semble en ordre hormis un avertissement écrit en majuscules au bas du parchemin : APRÈS ÊTRE ENTRE DANS LE JARDIN, VA DIRECTEMENT À L'ARBRE, PRENDS LA POMME ET QUITTE LE JARDIN. POUR AUCUNE RAISON TU NE DEVRAS PARLER AU TROISIÈME PAON À TA GAUCHE.

Tout enfant digne de ce nom peut terminer cette histoire pour vous. Le garçon se rend dans le jardin, arrive au troisième paon à sa gauche, lequel lui demande s'il n'aimerait pas un cornet de crème glacée. Il en accepte un et le voilà endormi. Il se réveille en pleine noirceur dans une profonde caverne. Un flambeau apparaît, une voix l'appelle. Et tout bascule dans la folie furieuse. Le garçon suit un guide invisible qui porte un chapeau retroussé. Il descend au milieu de la terre. Il pagaie sur une rivière de feu dans un youyou en aluminium, est emprisonné par le prince dauphin des salamandres, est enfin sauvé par

un aigle à l'esprit entortillé qui va le déposer en Orient, d'où il doit revenir, en plein hiver, jusqu'en Occident, prendre la pomme, la rapporter à la maison, en effleurer les lèvres de la princesse, l'éveiller, découvrir qu'il est en réalité le fils disparu du roi du royaume de l'aigle, et épouser la princesse. Alors seulement pourront-ils vivre à jamais heureux.

C'est une ridicule histoire pour se divertir de la réalité, dites-vous ? Diriez-vous alors que le livre de Job est une histoire d'évasion ? Pas vraiment ? Et pourtant on y trouve le même indice concernant le mystère de la souffrance : la justification des monstres et du mystère.

Lecteur: Vous voulez dire que la souffrance est là uniquement pour raconter une bonne histoire ? C'est pour cela que Dieu nous fait souffrir ? Mais, c'est sadique !

Auteur: Un instant. Accepteriez-vous de répondre d'abord à une question ? En fait, à onze questions.

Lecteur: Vous exagérez. Vous me demandez de patienter à travers non pas une mais onze questions alors que je viens de vous dire mon dégoût devant votre idée que nous devons souffrir uniquement parce que Dieu nous a placés dans un conte de fées !

Auteur: C'est pourtant ce que vous allez faire, parce que vous n'êtes qu'un personnage dans beaucoup moins qu'un conte de fées. Vous faites partie de mon dialogue.

Lecteur: Et c'est ainsi que vous voyez le vrai monde ? Nous ne serions que d'impuissantes marionnettes manipulées par un Dieu tout-puissant qui raconte des histoires ?

Auteur: Oh non. Nous ne sommes pas des marionnettes. Dieu est un auteur bien supérieur à moi. Il crée des personnages, de vrais personnages, et non pas des personnages imaginaires. C'est pour cela, voyez-vous, que nous sommes réellement libres. Dieu compose une histoire comprenant des hommes et des femmes libres, et non pas des marionnettes. Accepterez-vous maintenant de répondre à mes onze questions ?

Lecteur: Je n'ai pas le choix. Je suis à votre merci.

Auteur: C'est très juste. Les deux premières questions portent sur les histoires comme telles. Ensuite nous aurons trois questions qui porteront sur l'histoire de Capon, trois autres qui porteront sur l'histoire de Job et trois autres portant sur une autre histoire. Première question : Si vous étiez un auteur, lequel des deux contes de fées de Capon écririez-vous ?

Lecteur: Le second, bien sûr, celui qui contient toutes les extravagances.

Auteur: Vous voulez dire la souffrance.

Lecteur: Oui. Cela rend l'histoire plus intéressante.

Auteur: Pourtant n'est-ce pas juste que nous-mêmes, nous voulions une vie qui soit une histoire bonne, intéressante et significative ? Ne voulons-nous pas que notre vie ait un sens ?

Lecteur: Oui, mais ne voulons-nous pas aussi une vie sans souffrance ? Freud n'a-t-il pas prouvé que nous sommes guidés par le principe du plaisir ?

Auteur: Il ne l'a pas prouvé. Il avait tort. Les gens sont prêts à souffrir pour quelque chose, pour une cause, pour un sens. C'est un fait pur et simple.

Lecteur: D'accord, je désire faire partie d'une histoire qui a un sens, qui s'en va quelque part, qui mène à quelque chose.

Auteur: Et voilà que vous avez répondu à ma seconde question.

Lecteur: Mais je ne comprends pas pourquoi une histoire qui va quelque part doit comprendre de la souffrance. Vous opposez une souffrance qui a un sens à l'absence de sens. Pourquoi n'aurions-nous pas un sens dépourvu de souffrance ?

Auteur: Mais c'était précisément la première histoire, celle que vous n'avez pas aimée. Elle n'avait aucun monstre, aucun mystère, aucune souffrance et aucune ignorance, aucun désir frustré et aucun esprit insatisfait.

Lecteur: Je ne comprends toujours pas...

Auteur: N'oubliez pas que nous n'en sommes qu'aux indices. Nous avons encore des pages et des pages à couvrir. Faisons une chose à la fois. Pas si vite.

Lecteur: Pour être vite, en effet, je l'ai été en me mettant d'accord avec vous à la deuxième question. L'auteur peut bien se permettre une histoire pleine de monstres, de mystère et de souffrance, mais c'est le pauvre personnage qui en arrache. Et celui-là, c'est nous.

Auteur: Merci bien de me forcer à formuler les questions trois, quatre et cinq.

Lecteur: Comment ça ?

Auteur: Afin de vous prouver que votre réponse à la seconde question était correcte.

Lecteur: Je ne vois pas.

Auteur: Alors regardez. Voici la troisième question. Imaginons que vous êtes le personnage principal de l'histoire, que vous êtes le troisième fils du meunier. Vous demandiez le point de vue de ce personnage. Alors, le voici. Au début de votre histoire, dans quel conte préféreriez-vous vous retrouver ? Vous avez le choix d'éviter la souffrance avec un roi qui va faire cueillir la pomme pour vous, ou alors d'être dans la seconde histoire avec tous ses monstres et ses mystères.

Lecteur: Sans blague ? Qui donc choisirait la voie difficile s'il peut avoir pomme et princesse par la voie facile ? La ligne droite est la plus courte distance entre deux points. Cette question confirme ma position et non la vôtre.

Auteur: Ça semble être le cas. Passons maintenant à la quatrième question. Vous êtes encore le troisième fils du meunier. Mais vous vous retrouvez au milieu de la seconde histoire, en train de combattre le prince dauphin des salamandres au milieu de la terre. Êtes-vous content de faire partie de cette histoire plutôt que de l'autre ?

Lecteur: Question idiote ! Réponse évidente : en rien, pas du tout. Qui peut bien vouloir souffrir ?

Auteur: Pourtant, avoir souffert est peut-être une autre affaire. Voici donc la cinquième question. Vous êtes le garçon en fin d'histoire. Vous avez conquis la main de la princesse par vos efforts, à travers les extravagances, et vous pourrez vous rappeler vos aventures durant chacun des trois repas quotidiens que vous prendrez en sa compagnie, pendant les prochaines cinquante années. Vous êtes un héros. Dites-moi en toute franchise si vous accepteriez alors de quitter votre place pour vous retrouver à la fin de l'autre histoire ?

Lecteur: En toute franchise, non. Je vois votre point de vue. Mais il faut traverser toutes ces souffrances pour arriver au but.

Auteur: Exactement. La preuve est faite.

Lecteur: Halte ! Nous parlions d'un conte de fées. La vraie vie n'est pas remplie de cette sorte de souffrance : de la magie et des tâches héroïques pour conquérir la main d'une belle princesse. La vie est pleine de gens qui meurent, de déloyautés, de monotonies et de désespoirs.

Auteur: Très juste. Voyons donc la vraie vie. Et posons-nous les mêmes trois questions devant la vraie vie, qui n'est pas un conte de fées. Prenons l'histoire de Job. Voici la sixième question : Vous êtes Job au début de son histoire. Vous êtes bon, heureux et prospère, assis à la porte de la cité, solutionnant les problèmes de tous et chacun, faisant justice et répandant la sagesse. Vous êtes le parfait exemple de la première ligne du psaume premier : « Heureux l'homme droit ! » Voici que Dieu vous fait une offre : « Dis-moi, Job, aimerais-tu entrer dans une autre histoire ? En voici l'aperçu. J'ai rédigé son scénario (ou du moins j'en ai donné l'inspiration à un poète qui ne s'en doute pas). Dis-moi ce que tu en penses. » Et Dieu vous passe le livre de Job. Vous commencez votre lecture. Qu'en dites-vous ?

Lecteur: Je ne marche pas. Qui pourrait vouloir que sa fortune soit volée par des pirates, que des terroristes tuent ses enfants et que sa femme le traite de fou ? Qui veut des pustules recouvrant son corps, s'asseoir sur un tas de fumier (savez-vous ce que c'est qu'un tas de fumier ?), grattant ses plaies avec un morceau de pot cassé, et endurer les remontrances de trois théologiens qui expliquent combien vous devez être méchant ? Qui voudrait bien faire le passage du psaume premier au livre de Job ?

Auteur: Personne, en effet. Passons maintenant à la question suivante, la question sept. Vous êtes Job au plein milieu de votre histoire, assis sur votre tas de fumier, maudissant le jour qui vous vit naître, vous demandant où Dieu s'en est bien allé, philosophant, rempli de questions sans réponse, pleurant et tournant en rond, cherchant à vous débarrasser des trois singes pharisaïques qui vous harcèlent. Êtes-vous heureux de faire partie du livre de Job ?

Lecteur: La réponse demeure la même. Personne n'aime souffrir.

Auteur: Voici maintenant la huitième question, qui nous amène au fond de l'action. Vous êtes Job à la fin de l'histoire. Êtes-vous satisfait ?

Lecteur: Pas du tout !

Auteur: Pourtant, Job était satisfait.

Lecteur: Comment pouvait-il bien l'être ?

Auteur: Parce qu'il a eu sa belle princesse.

Lecteur: Comment cela ?

Auteur: Ne vous souvenez-vous pas de la fin de cette histoire ?

Lecteur: Pas vraiment.

Auteur: Je vous la raconte. Dieu apparaît enfin à Job. Job le voit face à face et est satisfait. Il est heureux parce qu'il a retrouvé son Dieu. Sa vie prend un sens.

Lecteur: Je ne saisis pas. Je ne serais toujours pas satisfait.

Auteur: Mais Job l'était. Voilà le point. Job est content d'avoir été dans son histoire. Il en est le personnage et non l'auteur. En fait, l'idée que Dieu fait valoir, lorsqu'il se présente à la fin est justement que Job n'est pas l'auteur de l'histoire mais n'en est que le personnage. Et Job accepte cela et accepte son histoire. Il est content d'avoir fait partie du livre de Job, le plus grand classique du monde qui porte sur la souffrance.

Lecteur: Je ne comprends toujours pas. Pourquoi est-il content ?

Auteur: La réponse tient en un mot : Dieu.

Lecteur: Vous avez d'abord dit qu'on n'est prêt à accepter de souffrir qu'au moment où on en comprend la signification. Mais Job ne comprend pas pourquoi il a dû souffrir, n'est-ce pas ? Dieu ne lui a rien expliqué, n'est-ce pas ?

Auteur: Je n'ai pas dit que nous devons comprendre, mais uniquement que nous devons croire que notre souffrance a un sens. C'est la position de Job. Il n'est pas un héros de la compréhension. Il est un héros de la foi.

Lecteur: Eh bien, je ne comprends pas cela.

Auteur: Job non plus ! Mais il a cru, il l'a accepté et il l'a affirmé.

Lecteur: Vous dites que Job est une histoire réaliste et non un conte de fées. Eh bien, cette partie-ci me paraît tenir des contes de fées.

Auteur: Prenons donc l'histoire la plus réaliste qui soit — votre vie.

Lecteur: Ma vie ?

Auteur: Oui. N'est-ce pas la raison pour laquelle vous êtes dans ce dialogue ? Ne cherchons-nous pas à vous aider à comprendre votre vie ? N'est-ce pas aussi la raison pour laquelle le livre de Job a été écrit ? De même que le conte de fées de Capon ?

Lecteur: J'imagine que oui.

Auteur: Ne vous arrive-t-il pas à vous aussi de pleurer et de vous interroger ?

Lecteur: Bien sûr.

Auteur: Alors répondez à ces mêmes trois questions concernant votre vie. D'abord, la question de l'« avant », la question neuf : Avant d'être né, n'étiez-vous pas installé bien au chaud, confortablement, dans le ventre de votre mère ? Vous n'éprouviez pas de souffrance, n'est-ce pas ?

Lecteur: En effet.

Auteur: Si quelqu'un vous avait présenté le scénario de votre vie comprenant l'épreuve de la naissance, de grandir, des amours malheureuses, de la souffrance, de la tristesse, de toutes les tragédies de votre vie, de toutes les larmes et de toutes les interrogations, tous les monstres et tout le mystère, auriez-vous réellement choisi de naître ? Je pose cette question, car c'est à cela que reviennent les deux autres questions des débuts. Le troisième fils du meunier, et Job, et vous-même auriez-vous accepté de quitter le ventre confortable de maman pour entrer dans un monde qui ne garantit rien d'autre que la présence du risque ? Auriez-vous échangé la sécurité totale contre la totale insécurité ?

Lecteur: Certainement pas.

Auteur: Il est heureux que vous n'ayez pas été consulté avant votre naissance.

Lecteur: J'imagine qu'aucun d'entre nous ne serait ici si nous en avions eu le choix.

Auteur: Très juste. Quelle miséricorde de Dieu de nous obliger à entrer, contre notre propre volonté, dans un monde plein de souffrance !

Lecteur: Ce n'est pas ce que j'ai dit.

Auteur: Vous en avez dit l'équivalent.

Lecteur: L'équivalent ? Comment cela ?

Auteur: Vous ne vous êtes pas suicidé. Pour n'importe quelle raison, ou même sans raison, vous avez décidé de vivre. Aussi en êtes-vous à votre dixième question. Au milieu de l'histoire de votre vie, êtes-vous content de vous y retrouver ? Vous avez déjà répondu oui en demeurant en vie. Vous devez croire qu'il y a plus d'avantages que de désavantages à votre vie vu que vous pourriez toujours y mettre un terme, ce que vous n'avez pas fait.

Lecteur: Vous me faites voir de bien étranges choses en moi.

Auteur: Et savez-vous pourquoi vous faites l'étrange choix de vivre ?

Lecteur: Pas du tout. Je crois que je suis comme Ivan Karamazov : « Aimez la vie plus que le sens de la vie, aimez la vie en dépit de la logique. »

Auteur: Bien.

Lecteur: C'est bien ?

Auteur: C'était la réponse d'Alyosha à son frère Ivan. Ivan l'athée et Alyosha le chrétien s'entendaient ici. Les deux aimaient la vie plus que sa signification. Ils l'aimaient, qu'ils la comprennent ou pas. Comme Job. Comme vous.

Lecteur: Moi aussi ?

Auteur: Oui, parce que vous répondez implicitement oui à la onzième question, la question finale et décisive.

Lecteur: Quelle est la onzième question ?

Auteur: La question du point de vue de la fin de l'histoire. Voyant votre vie du point de vue de l'éternité du point de vue de Dieu, ne vaut-elle pas la peine d'être vécue ? L'acceptez-vous comme un tout comprenant aussi ses souffrances ? Ou préférez-vous l'échanger contre le ventre à maman, contre n'être jamais né ?

Lecteur: J'ignore le point de vue de Dieu. Mais selon mon point de vue actuel, non, je ne l'échangerais pas contre le ventre à maman.

Auteur: C'est là la question dix, celle du milieu de l'histoire. Vous l'acceptez. Vous êtes bien plus héroïque que le troisième fils du meunier ou que Job.

Lecteur: C'est tout simplement que je ne subis pas leurs souffrances.

Auteur: Mais vous avez les vôtres. Et vous acceptez de vivre malgré elles. Pourquoi ?

Lecteur: Je l'ignore. J'aime la vie en dépit de la logique, comme Ivan Karamazov.

Auteur: Je crois savoir pourquoi.

Lecteur: Pourquoi ?

Auteur: Je crois que vous acceptez déjà inconsciemment la vision de l'éternité, la vision du tout, l'eucatastrophe qui donne un sens à toute l'histoire.

Lecteur: L'eucatastrophe ?

Auteur: Le mot est de Tolkien. Il dit que c'est le plus grand rôle d'un conte de fées.

Lecteur: Je parlais de la vraie vie.

Auteur: Justement. C'est aussi de cela que traitent les contes de fées. Tolkien nous explique : « ... La joie d'une fin heureuse, ou mieux encore de la bonne catastrophe, la soudaine 'transformation' heureuse (car il n'y a jamais de véritable fin à un conte de fées), cette joie, qui est un des effets les mieux réussis des contes de fées, n'est pas une fuite en dehors de la réalité... Elle ne nie pas l'existence d'une *discatastrophe*, de la tristesse et de l'échec : leur possibilité est requise pour la joie de la délivrance ; elle nie (à l'encontre de bien des évidences, diriez-vous) qu'il y ait une défaite finale universelle. »

Lecteur: Justifier la souffrance par la fin heureuse ressemble à se frapper sur la tête avec un marteau pour sentir le bien-être de cesser de le faire.

Auteur: Ce n'est pas cela. La joie est plus que le soulagement de la fin d'une tristesse.

Lecteur: J'ai quand même l'impression que vous cherchez à tirer l'impossible lapin, un mal qui serait en fait un bien, du chapeau de la fin heureuse.

Auteur: Permettez-moi d'essayer de clarifier la chose. L'eucatastrophe ne signifie pas seulement une lumière mais bien une lumière qui sort de la noirceur. C'est quelque chose de plus dramatique et de plus réjouissant que la seule lumière. Job est plus dramatique et plus réjouissant au chapitre quarante-deuxième qu'au chapitre premier. Quand Dieu apparaît finalement à Job après tant de silence et de souffrance, l'événement est plus puissant que le Dieu possédé en toute sécurité au tout début par Job (c'était aussi plus vrai, car on ne possède jamais Dieu). Quand il est apparu, il est sorti de l'histoire, de la tornade, de la noirceur, symbole de la souffrance, du mystère, des larmes et des interrogations vécus par Job. Alors Job connut-il vraiment Dieu et put-il réellement l'apprécier. Et en faire autant de lui-même.

On se retrouve dans la situation du garçonnet dans la bulle, au premier chapitre : la dernière poignée de main était infiniment précieuse. Ce n'était pas une simple poignée de main. C'était un symbole universel, la réponse à la guerre et à toutes les difficultés du monde. C'est au milieu d'une tragédie que nous devons nous toucher avec amour. Mais nous ne le remarquerions pas si nous ne sortions pas d'une bulle.

Dans le terrible film d'Ingmar Bergman, *Des cris et des chuchotements* (Cries and Whispers), on voit une sœur mourante qui a connu toutes les souffrances imaginables. Mais à son dernier moment de véritable bonheur, sur une balançoire blanche dans la lumière du soleil au-dessus d'un gazon vert, elle dit que ce moment a une valeur infinie, car ce moment est tout ce qui existe, il est éternel.

Lecteur: Vous vous laissez aller. C'est de la fantaisie.

Auteur: Au contraire. C'est la réalité, mais nous ne la voyons pas. Chaque moment est comme ce moment, mais il nous faut le cadre de la noirceur pour en percevoir la lumière. Nous avons besoin de la menace de la mort pour apprécier la vie. Souvenez-vous d'Émilie dans *Notre village* (Our Town). Elle n'a apprécié les moments ordinaires de la vie que dans la lignée de la mort. Elle demanda au directeur de théâtre : « Les gens prennent-ils conscience de la vie pendant qu'ils la vivent ? à chaque minute ? » Celui-ci répondit : « Non. (Il y eut une pause.) Peut-être les saints et les poètes — jusqu'à un certain point. »

Lecteur: Vous voulez dire que nous n'apprécions les choses que par contrastes.

Auteur: Oui. C'est comme l'écran de télévision. Il semble gris jusqu'à ce qu'une image apparaisse. Alors la blancheur contrastante fait paraître le gris comme du noir.

Lecteur: Mais pourquoi sommes-nous si crétins ? Dieu n'a pas besoin du mal pour apprécier le bien, n'est-ce pas ?

Auteur: Non. Mais nous ne sommes pas Dieu.

Lecteur: Alors si Dieu n'a pas besoin de souffrir pour apprécier la joie, il n'y a pas de relation nécessaire entre les deux, comme il y en a entre la gauche et la droite ou le chaud et le froid. On ne peut imaginer ni concevoir l'un de ceux-ci sans l'autre, mais on peut concevoir la joie sans la souffrance. C'est là l'essence même de Dieu, n'est-ce pas ?

Auteur: En quelque sorte.

Lecteur: Alors si, pour Dieu, il peut y avoir de la joie sans souffrance, c'est qu'il peut y en avoir. Alors pourquoi pas pour nous ?

Auteur: Excellente question.

Lecteur: Et avez-vous une excellente réponse à m'offrir ?

Auteur: Je crois que oui. Même lorsque nous étions au paradis terrestre, alors qu'il n'y avait ni péché, ni mort, ni souffrance, nous étions dans le temps et devions grandir et apprendre. Mais il y avait de la joie. Après que nous ayons péché, l'apprentissage devint une souffrance, parce qu'apprendre signifie soumettre notre pensée à la réalité. Cette soumission de soi était une joie parfaite au paradis terrestre et le sera à nouveau au paradis céleste. Et elle est déjà une grande joie dans notre monde pour les saints. Mais pour la plupart d'entre nous, la soumission de notre volonté est, la plupart du temps, douloureuse.

Lecteur: Pensez-vous que le paradis terrestre pouvait être intéressant avant l'arrivée du péché ? Le péché n'est-il pas un prérequis au drame ? Le paradis terrestre n'était-il pas ennuyeux ? Que faisaient les gens alors ? Manger toute la journée ?

Auteur: Oh non. Il y avait tellement de drame que tout le bonheur humain était suspendu à un seul commandement, à un seul fruit.

Lecteur: Vous voulez dire qu'il y aurait du drame même si nous n'avions pas péché ? Mais comment peut-il y avoir du drame sans souffrance ?

Auteur: Le drame y serait, mais d'une nature telle que nous avons de la difficulté à le concevoir et que nous n'essayons généralement pas de le faire. C.S. Lewis est presque l'unique exception avec *Perelandra*. Et David Boit avec *Adam*. Le drame n'est pas le produit du péché et n'est même pas nécessairement dû à la souffrance. Le drame est bon. Le drame existe en Dieu. Même l'éternité, en dehors du temps, est dramatique, un dynamisme éternel. L'éternité n'est pas statique ou ennuyeuse. Si c'était le cas, le paradis ne serait pas un paradis. Le drame n'est devenu tragédie qu'après le péché, parce qu'alors nous sommes devenus des personnages tragiques. C'est uniquement maintenant que nous nous ennuyons et devenons blasés de bonheur, que nous avons besoin du contraste offert par la souffrance.

Lecteur: De cette façon, pour nous, la fin heureuse d'une histoire n'est heureuse qu'en raison du malheur qui l'a précédée ?

Auteur: C'est cela.

Lecteur: Mais je ne crois pas que cela justifie toutes les atrocités qui l'ont précédée. Qu'en dites-vous ?

Auteur: Je ne peux manifestement pas justifier des atrocités. Ou même les expliquer. Seule l'éternité pourra solutionner complètement notre problème. C'est la solution offerte par la Bible — le plus réaliste des livres — et c'est aussi la réponse offerte par saint Thomas d'Aquin dans sa *Somme théologique*, en

citant saint Augustin : « Comme le dit Augustin, ‘Dieu étant le plus grand bien, il ne permettrait pas l’existence du mal dans son oeuvre si sa toute-puissance et sa bonté n’étaient telles qu’elles puissent tirer du bien même du mal’. Cela fait partie de l’infinie bonté de Dieu qu’elle puisse permettre au mal d’exister et qu’elle en tire du bien. »

Lecteur: C’est bien une réponse de conte de fées.

Auteur: Oui. C’est réaliste.

Lecteur: Je me permettais un sarcasme.

Auteur: Pas moi. L’Écriture Sainte est comme la vie, ainsi que les contes de fées. D’abord nous avons affaire à une histoire et non à une équation. Et c’est la seule histoire complète. Le roi, dans *Alice au pays des merveilles*, instruit le Lapin Blanc sur la façon de raconter une histoire en trois temps. Il dit : « Commencez au commencement, puis rendez-vous jusqu’à la fin, et arrêtez. » La Bible est le seul livre qui suit ces instructions à la lettre.

Lecteur: Si nous nous arrêtons ici ? Nous n’avons pas tout réglé, mais le dialogue s’allonge.

Auteur: C’est juste. Merci d’avoir écouté. Et d’avoir rétorqué aussi. J’espère que d’autres lecteurs en font autant.

Troisième indice: Les mythes — Le Paradis perdu

Un mythe n’est ni un mensonge ni une fiction. Un mythe est une pensée exprimée en images plutôt qu’en concepts abstraits. Il s’agit surtout d’une pensée illustrée à l’aide d’images mouvantes, des images qui se meuvent dans le temps et qui racontent une histoire (*mythos* signifie littéralement une histoire) et des images qui, en retour, nous émeuvent. Il y a quelque chose de profond en nous qui nous fait accepter les mythes là même où notre raison et notre bon sens les refuseraient. Le monde a pensé de façon mythique pendant de nombreux millénaires. C’est tout récemment seulement, depuis environ 2 400 ans, avec les Grecs, que nous avons commencé à penser de façon rationnelle, et depuis environ 4 000 ans, avec les Juifs, que nous pensons de façon morale et avons commencé à réfléchir sur les questions de fond de façon autre que mythique.

Les folkloristes et les anthropologues, qui nous aident à surmonter notre régionalisme historique et notre pédanterie chronologique, en étudiant ces histoires anciennes et en les prenant au sérieux, ont découvert que certains thèmes reviennent dans presque tous les mythes du monde. Le Ciel Père et la Terre Mère, des moments et des lieux sacrés, un langage rituel, des rites initiatiques, une inondation universelle, les dieux façonnant le monde (*créant* n’est pas le bon mot ; l’idée d’une création de l’univers entier à partir de rien est une idée propre aux Juifs) — ces thèmes, et bien d’autres, se retrouvent à l’est, à l’ouest, au nord et au sud, dans les îles comme sur les continents, dans les grandes et les petites tribus, anciennes comme récentes. Et ce qui revient le plus souvent et se retrouve partout, c’est la réponse des mythes au mystère de la souffrance.

La réponse est un mythe, c’est-à-dire un mystère. Une question mystère reçoit comme réponse un mystère. Les profondeurs font appel à la profondeur, car les mythes proviennent d’une grande profondeur en nous. Des psychologues, surtout à l’école de Jung, ont découvert, entre les thèmes mythiques à travers le monde, quelque chose de beaucoup plus étonnant que la consistance. Ils ont découvert la consistance entre les mythes et les rêves. Nous rêvons encore en langage mythique. Notre esprit conscient a oublié les mythes et peut même les mépriser, mais notre esprit profond ne les a pas oubliés.

Qu’est-ce que les mythes et les rêves ont à dire du mystère de la souffrance et des mystères conjoints de la mort et de l’injustice (du mal qui arrive à de bonnes gens) ? Ils disent essentiellement la même chose que l’histoire bien connue de la Genèse. Ils disent quelque chose qui n’est cru par à peu près personne en notre monde, hormis les juifs orthodoxes et les chrétiens : que la souffrance, la mort et l’injustice sont entrées tard dans le monde, par une chute, ou une faute, ou un accident que nous avons connu. Ils disent qu’à l’origine nous étions innocents, heureux et immortels, que nous avons introduit la souffrance dans le monde et que nous nous rappelons d’un paradis perdu.

Pourquoi cette idée semble-t-elle si incroyable à l’esprit moderne ? Parce que la science n’en sait rien. Non pas que la science l’ait réfutée, ce qu’elle n’a pas fait. En d’autres mots, nous avons une attitude anti-scientifique face à la science. Nous avons une attitude religieuse face à la science. Il n’existe aucune preuve scientifique que les preuves scientifiques soient les seules preuves valables. La méthode

scientifique n'a aucun moyen de prouver que la méthode scientifique soit l'unique méthode valide. Soyons donc scientifiques et ouvrons notre esprit à la considération du mythe. Une attitude scientifique analyse toutes les données disponibles. Existe-t-il des données qui fondent l'affirmation du mythe du paradis perdu ?

Certes pas des données physiques. Nous n'avons pas de restes fossilisés du paradis terrestre, ni aucun document historique venant de celui-ci. Le cœur de la pomme d'Adam n'est conservé par aucun musée. Mais nous avons des données d'une autre sorte. Nous avons le *sentiment* d'être exilés, déçus, des gens qui ont perdu un paradis. Pascal de dire :

Ce qui est naturel chez les bêtes nous le disons malheur chez l'homme, reconnaissant ainsi que, si sa nature ressemble aujourd'hui à celle des bêtes, il a dû tomber d'un état qui lui était meilleur. En effet, qui se sentirait malheureux de n'être pas roi sinon celui qui a été déchu... Qui se croirait malheureux de n'avoir qu'une bouche et qui se croirait heureux de n'avoir qu'un œil ? Probablement personne n'a songé à se lamenter de ne pas avoir trois yeux mais ceux qui n'en ont aucun sont inconsolables.

Si l'homme n'avait connu une corruption, dans son innocence il jouirait à la fois de la vérité et du bonheur. Et s'il avait toujours été corrompu, il n'aurait aucune idée de la vérité et du bonheur. Mais nous sommes malheureux parce que nous avons une idée du bonheur mais sans pouvoir l'atteindre.

Il semble que nous nous souvenions de la perfection, car nous jugeons les imperfections à sa lumière. Il semble que nous soyons déçus d'un paradis car ce monde nous paraît insuffisant. Nous ne sommes pas résignés à la souffrance, à l'injustice ni à la mort. Pourtant les bêtes le sont. Certes, elles cherchent à échapper à ces maux, mais elles ne s'en scandalisent pas. Elles ne font pas de revendications idéalistes. Elles acceptent tout simplement leur sort. Pas nous (à l'encontre des conseils contraires de nos psychologues païens ou animalistes). Nous éprouvons un mécontentement divin envers le monde. Nous vivons une querelle d'amoureux avec lui. Pour se chicaner avec *ici* et critiquer le *ici*, nous devons prendre notre critère de *là*. Si l'unique monde de notre connaissance était *ici*, nous nous sentirions chez nous *ici*. Et ce n'est pas le cas. Donc... le mythe du paradis perdu.

Je ne prétends pas que cet argument prouve la vérité historique du mythe du paradis perdu. Et je ne prétends pas que l'universalité de ce mythe en prouve la vérité. Mais ils nous en offrent deux puissants indices, et les ignorer ou les mépriser ressemblerait curieusement à une tentative de cacher des données.

Le mythe du paradis perdu réunit deux choses que nous ne mettons pas facilement ensemble : le péché et la souffrance, le péché et la mort. Il rend compte de la souffrance (avec ses mille petites morts) et de la mort (immense souffrance) d'abord en les ramenant à une cause historique, puis en rattachant cette cause à nous-mêmes (« nous avons rencontré l'ennemi et il est nous-mêmes », de dire Pogo, l'éminent philosophe américain) plutôt qu'à Dieu ou à la nature, et enfin en voyant dans la souffrance un acte de justice plutôt que d'injustice, car elle est une punition du péché. Elle est même la punition inévitable et nécessaire du péché. Seulement, le mythe n'explique pas la distribution de la souffrance entre les différents individus. Car un mythe fonctionne au plan universel, au niveau de toute l'espèce.

Mais nous existons aussi au plan universel, en plus du plan individuel, bien que nous puissions avoir tendance à l'oublier. Par conséquent, le mythe se rapporte à nous et est réaliste, il n'est donc pas une pure fantaisie et un échappatoire. *Je* fais partie de *nous* et *nous* avons péché, nous avons désobéi et nous nous sommes séparés de la source de toute vie et de toute joie, tombant de ce fait dans la mort et la souffrance, l'absence de vie et de joie, le contraire du Dieu que nous avons quitté. Bien qu'il soit étrange, le mythe explique aussi notre curieux penchant pour un comportement auto-destructeur. Ce mythe est comme un objet à la forme étrange, une clef, qui ouvre un autre objet à la forme étrange, une serrure. La serrure n'est pas uniquement la souffrance mais notre révolte contre celle-ci. Ce mythe nous dit que nous souffrons et que cela nous révolte, que nous mourrons et que nous avons l'impression que ce phénomène naturel est contre nature, parce que nous conservons un obscur souvenir du paradis terrestre. Nous sommes des enfants orphelins, des amoureux séparés, des princes déshérités, des vagabonds sans logis, comme Gilgamesh, Ulysse, Énée.

Les héros des anciens mythes nous racontent notre histoire.

Quatrième indice : le drame grec — La sagesse par la souffrance

Le quatrième indice artistique nous vient du drame grec. L'indice est bien connu et pourtant souvent oublié : la souffrance ouvre sur la sagesse.

Sous cet aspect, le Livre de Job est une tragédie de type grec, hormis sa forme littéraire. Eschyle exprime de façon poignante ce thème de la sagesse qui vient par la souffrance :

Jour après jour

Goutte à goutte

La douleur tombe sur le cœur

Apparemment contre notre volonté

Et même malgré nous

Arrive une sagesse

De la terrible grâce des dieux.

Le rabbin Abraham Heschel formule ça le plus simplement du monde : « L'homme qui n'a pas souffert – que peut-il bien savoir ? »

Observez le syllogisme suivant :

Si nous ne souffrons pas,
nous ne sommes pas sages.

Si nous ne sommes pas sages,
nous ne sommes pas bénis.

Donc si nous ne souffrons pas,
nous ne sommes pas bénis.

À peu près tout le monde est d'accord avec la première prémisse. Cependant tous ne sont pas d'accord avec la conclusion parce que tous ne sont pas d'accord avec la seconde prémisse. Ceci vient de ce que ce n'est pas tout le monde qui sait distinguer la béatitude du bien-être, la perfection objective de la satisfaction subjective, le véritable bonheur des bonnes sensations, les réels besoins des envies. Si on identifie bien-être et béatitude, la conclusion du syllogisme devient ridicule : si nous n'éprouvons pas de malheur nous ne sommes pas heureux.

Mais la conclusion de l'argument suit ses deux prémisses. Si vous admettez la première et la seconde, vous devez admettre la troisième, la conclusion. Pour y échapper, comme vous ne niez probablement pas la première prémisse, vous devez nier la seconde. C'est dire que vous devez soutenir que la sagesse n'est pas un facteur essentiel de la béatitude. En d'autres mots, pour recevoir la leçon de la tragédie grecque, il faut accepter que la sagesse a une grande valeur — même plus de valeur que le confort, le plaisir ou l'absence de souffrance.

Ceci est facilement évident quand nous ne souffrons pas. Mais c'est beaucoup plus difficile à reconnaître quand notre esprit est aveuglé par la douleur. Un des pires effets de la douleur est de nous retourner vers nous-mêmes. Les gens malades disent souvent que la pire chose qui vient de la maladie, c'est de nous rendre égocentriques. Ce n'est certainement pas de la sagesse. Aussi notre indice semble-t-il pointer vers deux directions opposées.

La solution à notre dilemme est peut-être du côté du long terme par opposition à l'immédiat, de sorte qu'une imbécillité à court terme soit le prix à payer pour acquérir une sagesse à long terme. Le souffrant typique, Job, admet que la douleur rende ses paroles insensées : « Ma souffrance est plus que je ne saurais endurer. Comment être surpris que mes paroles soient irréflechies ? » Pourtant Job a puisé de la sagesse de sa souffrance et de sa folie (je dis bien folie. Nous sommes tous fous, et surtout celui qui croit ne pas l'être). Et nous aussi nous pouvons apprendre. Nous pouvons, nous aussi, finalement admettre, comme Job, que cela en valait la peine. C'est ce que nous avons vu avec les contes de fées.

Mais pourquoi cela en vaut-il la peine ? Pourquoi la sagesse vaut-elle que nous endurions la souffrance ? Pourquoi la sagesse a-t-elle plus de valeur que le plaisir ? Pourquoi la sottise est-elle pire que la douleur ?

En raison de ce que nous sommes. Nous ne sommes pas des animaux. Nous sommes des êtres humains, avec un esprit, une âme, une volonté, un psychisme. La sagesse est la nourriture de notre âme. Sans elle, nous mourrons de faim. De même que les chasseurs font des sacrifices et endurent de la souffrance pour parvenir à attraper leur proie, ainsi en est-il de nous qui sommes philosophes, chasseurs de sagesse, cette proie beaucoup plus insaisissable et beaucoup plus précieuse.

Mais pourquoi est-il nécessaire de faire des sacrifices ? Pourquoi la sagesse ne s'apprend-elle que de façon difficile, par la souffrance ? Pourquoi sommes-nous de si mauvais apprentis, des créatures tellement déchues ?

Voilà où se situe l'histoire du paradis perdu. Les indices commencent à prendre leur place et à nous présenter une image cohérente. A vous de décider si cette image est vraie ou pas. Mais l'image n'est pas encore complète. Il lui manque la clef de voûte.

Cinquième indice : Liberté ou bonheur

La science-fiction est la nouvelle littérature mythique de l'homme moderne. Bien des images et des thèmes se retrouvent tout autant dans cette nouvelle forme mythique que dans l'ancienne. Oubliés par notre conscient, ils ne le sont pas par le grand inconscient collectif où ce genre puise plus que tous les autres.

Un de ces thèmes, particulièrement favori de la science-fiction, est celui de l'anti-utopie où on rencontre une société futuriste qui a aboli la guerre et la pauvreté, contrôlé les accidents, parfois même conquis la mort par une immortalité artificielle. Dans ces histoires, une telle société se révèle toujours comme une colossale imposture : heureuse en surface mais profondément minée par l'échec, apparemment humaine mais en réalité inhumaine. L'abolition de la souffrance a entraîné l'abolition de l'humain.

Le meilleur exemple est probablement *Le meilleur des mondes*, « un paradis terrestre aérodynamique et sans âme » (l'unique capsule publicitaire d'un éditeur que j'aie retenue). On n'y trouve aucun Beethoven, Shakespeare, Léonard de Vinci, et aucune souffrance. « Tout le monde est heureux dans le présent » est la thèse de base du *meilleur des mondes*. Vous vous ennuyez ? Voici le jeu toujours fascinant du chiot-renversé centrifuge. Vous êtes bouleversé ? Voici la drogue miracle soma (« un gramme vaut mieux qu'un drame »). Et on y retrouve, bien entendu, l'amour libre en abondance, ou plutôt le sexe libre. La maternité, l'enfantement et les familles sont considérés comme d'inefficaces obscénités. Les sources de la souffrance se sont desséchées. Dans *Le meilleur des mondes*, les personnages sont heureux vu qu'ils sont en partie marionnette, en partie animal et en partie végétal. L'unique personnage humain est John, un sauvage d'une réserve indienne. Il ne peut conserver son humanité et sa santé que par la souffrance et la mort. Comme le meilleur des mondes ne lui permet ni l'une ni l'autre, il en vient à l'auto-flagellation et finalement au suicide. Le thème de ce livre est tellement étrange que le formuler à nu lui donne un air de paradoxe, mais il est tellement vrai que l'expérimenter dans son histoire en fait quelque chose de contraignant. C'est que nous avons besoin de souffrir pour demeurer humains. Comme tout bon roman, cette oeuvre présente cette vérité plutôt que de l'expliquer ou de la justifier. Mais ça demeure une vérité.

Un autre roman de science-fiction qui porte sur le même thème et qui est presque aussi connu que *Le meilleur des mondes*, a pour titre : *La fin de l'enfance* (Childhood's End), d'Arthur C. Clarke. Dans ce roman, une race d'extra-terrestres en avance sur la nôtre, dans un geste de bienveillance, impose de force la paix à la terre. Au terme, bien des années après, le monde est tellement parfait, ennuyeux et insignifiant que le suicide (encore une fois) devient « l'objet de consommation le plus désiré »

Dans cette anti-utopie il manque non seulement la souffrance mais ce qui rend la souffrance possible, la liberté. La liberté est aussi ce qui apportera une signification à la souffrance. Ainsi la liberté est à la fois à la source de la souffrance et de sa solution.

Dans de telles histoires, il faut choisir entre la liberté et le bonheur. Certes tout le monde veut les deux. Mais les deux sont présentés en tension, souvent en contradiction. Lequel est le plus important ? Nous désirons plus le bonheur et avons plus besoin de la liberté. Nous sommes des sots parce que nous mettons en premier ce qui vient en second. Si notre sottise vient à réussir et à construire le meilleur des mondes,

alors nous détruisons notre humanité.

L'émission pilote de la série télévisée « Star Trek » se terminait par un tel choix. Le capitaine Pike, âgé prématurément et paralysé, doit choisir entre la liberté et un esclavage douillet dans une sorte de zoo de l'espace où il serait étudié par les grands cerveaux qui règnent sur la planète Talus IV. Leur pouvoir physique est faible mais ils possèdent d'immenses pouvoirs hypnotiques et promettent au capitaine des rêves heureux jusqu'à la fin de ses jours. Bien qu'en réalité il sera un vieil homme enfermé dans une cage, il aura l'illusion d'avoir un corps jeune et en santé avec lequel il aurait de merveilleuses aventures sur d'autres planètes où il vaincrait des monstres et aimerait une jolie jeune femme (qui n'est en réalité qu'une vieille chipie toute ridée). Que choisira-t-il ? La liberté ou le bonheur ? Le monde réel dans sa souffrance et la vérité ou le monde illusoire des rêves heureux ?

Le scénario original lui faisait choisir la liberté, mais pour le diffuser à la télévision on le changea de sorte qu'il choisit sans hésitation le bonheur — impliquant que l'auteur supposa que le spectateur ordinaire estimerait ce choix aussi naturel et évident qu'il apparaissait à l'auteur lui-même. En fin de compte, qui pourrait bien croire que ça vaut la peine de souffrir pour avoir la liberté de connaître la vérité et de vivre dans le vrai monde ?

Un ancien épisode de *La Quatrième Dimension* (Twilight Zone) opta pour le contraire. Au tout début, des voleurs de banque sont entourés par la police. Refusant de se rendre, ils sont abattus. Le héros de l'épisode s'écroule dans son sang, perd connaissance, puis se retrouve marchant sur de blancs nuages ouateux, vers la porte dorée de la cité céleste. Un vieillard à la barbe noire et aux robes blanches l'accueille avec un regard sympathique et lui offre tout ce qu'il désire. Il ne tarde pas à être blasé d'un or gratuit, avec lequel il ne peut rien acheter (tout étant gratuit). On lui dit que ses copains sont dans « l'Autre endroit », et même les jolies filles sont ennuyantes car elles se contentent de rire quand il cherche à les blesser (il a un penchant sadique). Il fait venir le semblant saint Pierre. « Il y a dû y avoir erreur. » « Nous ne commettons pas d'erreur ici. » « Ne pouvez-vous pas me renvoyer sur terre ? » « Certainement pas. Vous êtes mort. » « Dans ce cas-là, il faut me joindre à mes copains dans l'Autre endroit. » « Ce n'est pas possible. C'est contre le règlement. » « Mais quel est donc cet endroit-ci ? » « C'est l'endroit où l'on a tout ce qu'on désire. » « Pourtant je croyais qu'on devait *aimer* le paradis. » « Le paradis ? Qui vous a parlé de paradis ? Le paradis est l'Autre endroit. »

Voici de nouveau un monde sans souffrance qui ressemble plus à l'enfer qu'au paradis.

La meilleure et la plus célèbre des histoires de la liberté opposée au bonheur n'est pas techniquement une oeuvre de science-fiction mais plutôt une oeuvre de fantaisie. C'est une histoire contenue dans une autre : « Le Grand Inquisiteur » dans *Les Frères Karamazov* de Dostoïevski. Jésus revient sur terre au milieu de l'inquisition espagnole. Torquemada, le Grand Inquisiteur, l'avise qu'il le fera brûler sur le bûcher le lendemain et que les gens lui en seront reconnaissants de la même façon qu'ils voulurent qu'il soit crucifié à sa première venue sur terre. L'Inquisiteur explique que Jésus, malgré sa réputation de bonté, est en réalité cruel, car il impose à tous ce que seuls les forts peuvent endurer : la liberté de conscience, nue devant Dieu choisissant librement entre le bien et le mal. Pour sa part, le Grand Inquisiteur reconnaît sa propre réputation de cruauté mais dit être en réalité celui qui est bon, parce qu'il enlève aux gens l'intolérable fardeau de la liberté que le Christ avait placé sur leurs épaules. Le Christ et ses disciples souffrent en raison du don de la liberté (le libre choix, la volonté libre). L'Inquisiteur interdit le libre choix et la pensée libre en brûlant les hérétiques sur le bûcher, et soulage ainsi les gens de leur plus grande cause de souffrance, la liberté.

Un tel projet, dit l'Inquisiteur, était la sagesse de ce monde contenue dans les trois tentations du diable au désert, et Jésus était fou d'avoir récusé l'usage de la force pour contraindre à la foi par les miracles, le mystère et l'autorité, cette force qui eût transformé l'humanité en une fourmilière heureuse, harmonieuse et uniforme. L'argumentation de l'Inquisiteur tire sa puissance non seulement de la fantaisie et de l'histoire mais aussi des recoins de notre cœur. Jésus ne lui répond pas, de la même façon que Dieu n'a donné aucune parole d'explication à Job. Il embrasse l'Inquisiteur et l'Inquisiteur frémit au contact de ce baiser.

Le Christ aime nous faire frémir. Ça nous ébranle de tendresse. L'amour est en quelque sorte accompagné par la souffrance. La liberté s'accompagne de souffrance. La vérité, la sagesse, la connaissance de la réalité impliquent la souffrance. On dirait que tout ce qui a une valeur intrinsèque, tout ce qui ne peut être acheté, négocié, être l'objet d'accommodation, relativisé ou réduit, s'accompagne de souffrance.

La création est de cet ordre. Nous allons maintenant voir le lien entre la souffrance et l'acte de créer.

Sixième indice : Les douleurs de la naissance

À peu près tout le monde sait que les artistes doivent souffrir, mais peu de gens savent pourquoi. C'est la même raison pour laquelle les mamans souffrent en donnant naissance à leur enfant. Tous les artistes sont des mamans. Être artiste est être créateur, ou d'une symphonie, ou d'une peinture, ou d'une personne. La maternité est le premier des arts, l'art de créer (de procréer) les gens.

La création comprend aussi la souffrance. C'est évident. Mais il n'est pas aussi évident qu'il doive en être ainsi. S'agit-il d'une nécessité enracinée dans la nature même des choses ? A la façon dont on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs ? Ou s'agit-il d'une situation anormale ? Les animaux ne souffrent pas en donnant naissance. Selon la Genèse, cette douleur est une conséquence de la chute originelle.

Quelle qu'en soit la raison, dans notre état actuel la création comprend la souffrance, et une plus grande créativité implique une plus grande souffrance. La plus grande beauté provient de la plus profonde souffrance. La tragédie est la forme littéraire la plus élevée. La musique triste est la plus belle musique.

Il n'appartient pas à tous de créer une oeuvre d'art extérieure, comme une peinture ou un livre, mais tout le monde crée une oeuvre d'art intérieure, sa vie, l'histoire vraie de sa vie. Tout le monde crée aussi un personnage : soi-même. Dieu se contente de nous donner le matériel de la vie. A nous de nous donner une forme, au moyen de nos choix. La première oeuvre de créativité d'une personne est de devenir soi-même. Nous peignons sans cesse notre auto-portrait éternel. Chaque choix est un coup de pinceau. Nous sculptons notre propre ressemblance. Chaque action est un coup de ciseau. Et comme tout le monde est artiste et que les artistes doivent souffrir, tout le monde doit donc souffrir. Les saints souffrent le plus parce qu'ils sont les plus grands artistes.

Septième indice : Les poètes — La mort comme un amoureux et la mort comme une naissance

L'indice le plus profond nous vient des visionnaires, des voyants. Un véritable poète est un visionnaire et non seulement un parleur, un artisan de mots. Un véritable poète est un mystique. Il fait voir l'invisible. Il exprime l'inexprimable. Il contorsionne les mots pour qu'ils indiquent par-delà eux-mêmes le monde mystique. L'indice que nous rencontrons chez ces poètes et ces mystiques plonge notre regard étonné dans la plus profonde et la plus sombre souffrance — la mort — et nous révèle une lumière au cœur même de la noirceur.

D'une certaine façon, la mort est la souffrance toute pure, le pur affaissement. Ainsi que l'exprimait Teilhard de Chardin : « Nos lents et nos rapides affaissements coulent et se rencontrent dans la mort comme dans un océan. » Mais les visionnaires découvrent vie et naissance au cœur même de la mort. Quand on porte un regard profond et inébranlable sur la mort, celle-ci se révèle comme une porte plutôt que comme un trou ; et de l'autre côté de cette porte d'une totale noirceur on découvre la plus pure lumière. La mort nous apparaît comme une mère, nous enfantant des entrailles obscures qu'est notre monde (notre univers) vers un monde aux immensités incroyables et aux inimaginables splendeurs. La mort devient notre conduit de naissance, notre passage vers la vie. Les visionnaires voient ce dont argumentent les philosophes et ce que croient les théologiens.

Il y a plus de huit millions de personnes aux Etats-Unis qui ont connu une « expérience de quasi-mort » (*near death experience*) et ont fait part d'une partie de cette vision, de cette expérience — non pas un raisonnement ni une croyance mais une expérience — d'une vie par-delà la mort. En insistant sur l'inadéquation de leurs paroles, ils disent avoir été à la frontière et avoir aperçu au loin, comme « au travers d'une vitre, obscurément », par-delà la mort, une vie, une lumière et un amour, ces trois grandes vérités éternelles. Ils rencontrent d'ordinaire un « être lumineux » dont ils se sentent entièrement connus et qui les aime totalement. Cette expérience de quasi-mort est maintenant bien connue grâce aux recherches d'Élisabeth Kubler-Ross (voir *La mort et mourir* — *On Death and Dying*) et de Raymond Moody (*La vie après la vie* — *Life After Life*). Quelle que soit notre interprétation de cette expérience, elle demeure une expérience. Huit millions de mystiques !

La mort, pour ces gens, est quelque chose de plus (et non de moins) que l'ennemi qu'on croit d'ordinaire et que l'étranger qu'on en fait en n'y pensant plus. La mort est même plus que l'ami qu'on en fait par une acceptation psychologique, par simple résignation stoïque face à l'inévitable (de dire Freud : « nous devons nous réconcilier avec la nécessité de mourir »). La mort devient quelque chose d'emballant : une mère, une naissance, et même un amoureux, ou l'instrument d'un amoureux, le chariot en or envoyé par le divin roi pour cueillir sa fiancée Cendrillon, la sortant des cendres de la mort pour l'amener vivre dans son grand château un amour qui ne finit pas.

Si, d'une certaine façon, toutes nos souffrances avaient rapport avec cela, et si nous en avions le moindre soupçon, alors la souffrance prendrait une valeur infinie. La plus horrible vie sur terre ne serait qu'un accouchement difficile.

C'est comme si nous étions arrachés, poussés, tirés par un profond courant sous-marin qui nous amène vers le roi divin, dans les profondeurs de la mer. Nous avons exploré deux des trois sortes de prophètes (les philosophes et les artistes) qui paraissent pointer de loin vers lui. Voyons maintenant la sorte de prophètes qui nous est la plus familière, les moralistes du peuple choisi, dont ils ont fait partie. Nous nous rapprochons dangereusement du but.

Chapitre VI

HUIT INDICES DES PROPHÈTES

Je ferai en Israël une chose telle que les deux oreilles en tinteront à quiconque l'apprendra.

1 Samuel 3, 11

Prophète signifie bouche, ou porte-parole, celui qui parle au nom d'un autre. Les prophètes parlent au nom de Dieu. Si nous voulons connaître les réponses de Dieu à nos questions plutôt que nos seules propres réponses (et seul un fou s'en priverait), nous devons écouter les prophètes.

Quand nous parlons des prophètes, nous songeons d'ordinaire aux prophètes juifs de l'Ancien Testament. Les philosophes et les poètes sont aussi, à leur façon, des prophètes, des porte-parole de Dieu. Mais les plus importants prophètes sont les moralistes, surtout les personnages de l'Ancien Testament auxquels nous sommes habitués. Ils sont les plus importants non parce qu'ils sont les seuls à avoir été spécifiquement choisis par Dieu — qui d'autre que Dieu a choisi Socrate et Shakespeare ? — mais parce qu'ils ont la garantie même de Dieu. Leur vérité fait autorité sans que s'y mêle l'erreur.

Ils sont plus près de Dieu que ne le sont les philosophes et les artistes parce qu'ils ont une relation plus personnelle avec Dieu. Ils ne sont pas nécessairement aussi intelligents que les philosophes et n'ont pas nécessairement une intuition aussi affinée que les artistes, mais ils sont plus près du cœur du feu divin. Par rapport aux trois grands idéaux, aux trois attributs divins (la vérité, la bonté et la beauté), ils sont spécialisés dans l'attribut central, le plus important, la bonté.

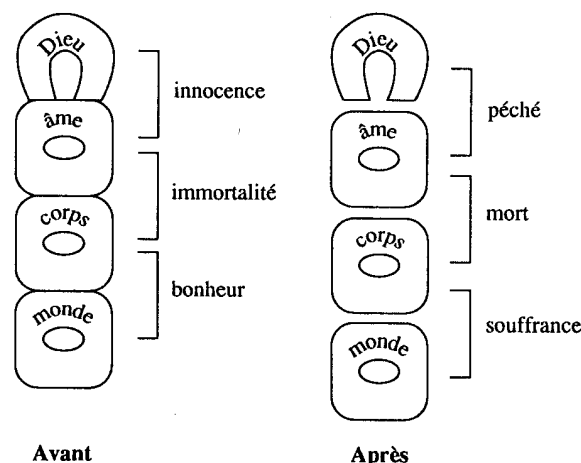
Mais ils n'en sont quand même pas assez près. Ce n'est pas final. Ils aperçoivent la réponse de loin. Leur solution est dans l'avenir. Bien qu'ils cherchent essentiellement à mener vers l'avant, ils disent aussi à l'avance (d'où le sens populaire du mot *prophète*). Ils sont encore à une certaine distance de la réponse ultime au mystère le plus obscur. Mais cette distance est dans la même dimension que celle du problème : la dimension historique. Ils sont sur le même chemin, seulement à une certaine distance du but.

Soit dit en passant, même si je crois en la vérité des paroles des prophètes (de même qu'en la vérité de tout ce que dit la Bible, en tant que parole de Dieu), je ne prendrai pas cela pour acquis ici. Notre exploration se fait sous l'aspect d'une expérience de pensée. Tel est le caractère des indices : ils ne prennent pas pour acquise la vérité d'une conclusion ni ne la prouvent. Ils nous laissent libres de suivre leur piste ou de l'abandonner.

Premier indice : Moïse — Qui est à l'origine de tout cela ?

Moïse, ou celui qui est l'auteur de la Genèse, raconte le début, ou genèse, de l'histoire de l'origine de la souffrance par le péché et la chute d'Adam, lequel est à la fois un individu et toute l'humanité, c'est-à-dire nous aussi. Nous souffrons parce que nous péchons. Et ce lien est nécessaire et naturel. Ce n'est pas Dieu qui s'est fâché quand Adam lui a désobéi et qui lui a crié : « Tiens, prends ça, vilain ! » Ce n'était pas comme une maman donnant une tape sur la main d'un petit enfant qui a chipé un biscuit. C'était plutôt comme devenir malade après avoir absorbé du poison.

C'était comme une chaîne à trois anneaux de fer suspendus à un aimant. L'aimant représente Dieu, source de toute vie. Le magnétisme représente la vie. Les trois anneaux représentent l'âme, le corps et le monde ou la nature. Quand le premier anneau est attaché à l'aimant (c'est-à-dire quand l'âme de l'homme adhère à Dieu), toute la chaîne s'en trouve magnétisée et nous avons l'harmonie. Mais dès qu'Adam s'est déclaré indépendant de Dieu (ce qu'est le péché), toute la chaîne s'est dé faite : la mort, l'aliénation entre l'âme et le corps, de même que la souffrance, l'aliénation entre le corps et le monde, découlent nécessairement du péché, qui est l'aliénation entre l'âme et Dieu.



Les trois maux, le péché, la mort et la souffrance, proviennent de nous et non de Dieu ; de notre mauvais usage de notre volonté libre, de notre désobéissance. C'est nous qui sommes à l'origine de tout ça.

On en a un autre indice dans l'histoire de la Genèse. Dieu ne nous laisse pas dans le sort que nous avons mérité. Il commence aussitôt un long programme de restauration qui est la ligne directrice (bien que cachée) de notre histoire. Genèse 3, 15 est la première annonce de la solution de Dieu, la première prophétie de la Bible. Dieu dit à Satan :

*Je mettrai une inimitié entre toi et la femme,
entre son lignage et le tien ;
il t'écrasera la tête, et tu l'atteindras au talon.*

C'est la promesse d'un Messie qui, au prix de son propre talon, ou de son point faible, détruira la tête, ou le point fort, ou le pouvoir du mal. Le lignage de la femme, Jésus, arrière-arrière-arrière-etc. petit-fils d'Ève, né d'une femme (Marie, la nouvelle Ève), détruira ces trois calamités humaines, le péché, la mort et la souffrance, et redonnera à la nature humaine les trois niveaux de la vie : la vie spirituelle (à l'encontre du péché), la vie éternelle (à l'encontre de la mort) et même une vie libérée de la souffrance.

Pourtant, quand le Messie s'est présenté pour la première fois, il n'a semblé rien faire de cela. Les gens continuèrent à pécher, à mourir et à souffrir. Lui-même a souffert et est mort, bien qu'il n'ait pas péché. Et nous continuons à souffrir, à mourir et à pécher. A-t-il donc échoué ?

Non. Il est un acteur dans la pièce du temps. Il est un héros sur un champ de bataille à qui il faut du temps pour gagner. Le roi est revenu et le combat ne fait que commencer. En un certain sens, « tout est accompli », mais le nettoyage du terrain gagné prend un certain temps. Il est venu en un premier temps pour acheter le terrain et y creuser les fondations, sa propre humanité. Il viendra une seconde fois pour y construire sa maison. Dans cette maison, on ne trouvera pas de pharmacie, ni d'équipement pour les soins d'urgence, car il n'y aura alors plus de souffrance. Dieu « essuiera toute larme de leurs yeux. » (Ap 21, 4)

Deuxième indice : Abraham — La foi souffrante

Abraham, patriarche biblique, fut le premier à guider le peuple juif vers son étrange histoire. Toutes les lois de l'histoire voudraient que les Juifs aient disparu bien des fois. Le Pharaon, Nabuchodonosor, César, les Turcs, les Chrétiens, les Musulmans, Hitler, leur propre entêtement — rien de ceci n'a amené « la solution finale au problème juif ». Ils sont en effet un problème, à la fois pour l'esprit (nous ne parvenons pas à comprendre leur survie et leur succès) et pour la volonté (en tant que conscience collective de la race humaine, ils nous ont donné l'appréciable cadeau de la culpabilité).

L'énigme de leur survie ne peut être résolue qu'en résolvant l'autre énigme, qui lui est rattachée, celle de leur apparition. Ils survivent par la même puissance et dans le même but qui les ont fait apparaître, comme nous le voyons chez Abraham. Enfin de compte, ils sont apparus comme une oeuvre de la divine providence ; la force qui assura leur survie était la divine providence, et leur but était la divine providence. Ils allaient être l'instrument de Dieu pour sauver le monde entier du péché, de la mort et de la souffrance. Ils sont l'autoroute qui traverse la jungle de l'histoire. Observons-les afin de voir le projet de Dieu.

Ça peut sembler bizarre que la solution au péché, à la mort et à la souffrance se trouve chez un peuple dont les propres documents historiques, qu'ils conservent avec soin et amour, les traite de pécheurs obstinés, dont la mort a été souhaitée et complotée par plus de tyrans que pour aucun autre peuple, et qui sont le peuple le plus réputé pour sa souffrance (citons une parole du film *Mon année préférée*, *My Favorite Year* : « Les Juifs sont remarquables par leur souffrance et par leur habileté à dénicher de grands restaurants chinois. »). S'ils sont le peuple choisi de Dieu, comme le proclament leurs écrits historiques, ils ne sont pas choisis pour être comblés mais pour souffrir. Comme Jésus !

Mais leur souffrance a une raison, un but. L'esprit prophétique des Juifs trouve une signification et un but dans l'histoire, transformant par ce fait la compréhension humaine de l'histoire. Leur talent pour trouver un sens en toutes choses — par exemple en science et dans le monde naturel — n'a que deux explications possibles : soit qu'ils sont plus intelligents que le reste du monde, soit que cette oeuvre est de Dieu et non la leur. L'idée de peuple choisi est la plus humble interprétation de leur histoire.

Appliquant ce penchant à découvrir un sens aux choses, au mystère de la souffrance, a permis à Victor Frankl de prononcer ces paroles profondes au cœur même d'un camp de la mort nazi :

Le sens de la vie, c'est de donner un sens à la souffrance. La souffrance est une partie indéracinable de la vie.

Je luttais pour trouver une raison à mes souffrances, à ma mort lente. Dans une dernière protestation violente contre l'inexorable avance d'une mort imminente, je sentis mon esprit traverser la désolation enveloppante. J'eus l'impression qu'il transcendait notre monde désespéré et vide de sens et j'entendis venir de quelque part un « Oui » victorieux en réponse à ma question d'un but ultime.

La préoccupation principale de l'être humain n'est pas de chercher le plaisir et d'éviter la douleur, mais plutôt de saisir le sens de sa vie. C'est pourquoi l'homme est même prêt à souffrir, mais à la condition que sa souffrance ait un sens.

D'où nous vient ce peuple ? De l'appel fait à Abraham voici quelque 4000 ans. « O.K. », dit Dieu à Abraham, comme il le dira plus tard à Job, et bien plus tard encore à son propre Fils. « C'est le temps de partir. C'est le temps de quitter le confort, la sécurité et le bonheur que tu avais à Ur en Chaldée, ville civilisée et cultivée. Pars au désert, va vers le pays que je te montrerai. Va dans la souffrance, dans l'insécurité, dans la noirceur et dans la foi aveugle. Tu vas t'écraser bien des fois face contre terre pour avoir cherché dans la noirceur dans laquelle je t'envoie plutôt que de regarder la lumière de mon visage et d'écouter les paroles que je t'adresse. Mais jamais je ne désespérerai de toi. De toi viendra un peuple et

une personne en qui toutes les nations de la terre seront éternellement bénies. Tu es le père de la mère du Sauveur. Tu es le père des entrailles, du peuple, du sol dans lequel je planterai ma semence de salut. Ce sera un salut de la souffrance et de la mort par la souffrance et par la mort. Allons, maintenant, commence. »

Pauvre Abraham ! Pauvre Sarah, quand Abraham lui dit que Dieu lui avait donné l'ordre de quitter leur maison de banlieue à Ur pour devenir des campeurs dans l'inconnu. Abraham a certes bien mérité le nom de père des croyants.

Vint ensuite l'affaire Isaac, la pire de toutes les souffrances. Dieu a voulu reprendre Isaac, l'enfant d'Abraham, la personne qu'il aimait plus que tout au monde, Dieu excepté. Lisez *Crainte et tremblement* (Fear and Trembling), le petit chef-d'œuvre de Kierkegaard sur cet événement, afin d'approfondir certains aspects de la souffrance d'Abraham. Cette souffrance n'était pas tant physique que spirituelle. C'était la souffrance et la mort du moi, de sa volonté propre et de la raison humaine ; la souffrance d'un homme généreux, à l'esprit puissant et doté d'une volonté ferme, qui a eu la sagesse de « faire confiance au Seigneur de tout son cœur, et de ne pas s'appuyer sur son propre jugement ». (Pr 3, 5) Le chemin proposé par Dieu pour nous tirer du pétrin semble nous plonger plus avant dans le pétrin. La solution offerte par Dieu à la souffrance fut d'inviter un homme et un peuple à l'exil, de les envoyer dans l'inconnu, dans la souffrance. La solution à la souffrance est d'augmenter la souffrance !

Troisième indice : Samuel — La souffrance accélère le cycle de l'histoire

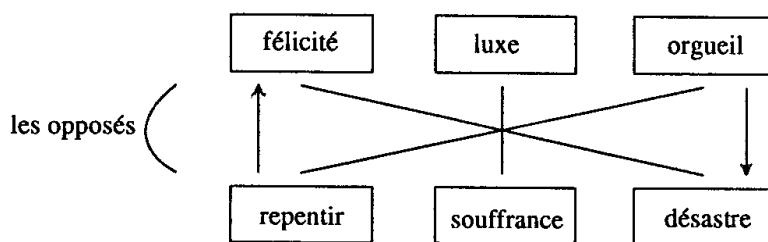
Samuel est le prophète qui a probablement écrit un bon nombre des livres historiques de l'Ancien Testament (Samuel 1 et 2, Rois 1 et 2, et peut-être aussi les Juges). Samuel est l'historien de l'Ancien Testament.

La longue histoire menant d'Abraham à Jésus, qui est rapportée dans la Bible, et la suite de cette histoire pendant 2000 ans depuis Jésus, est celle d'Israël, et elle est comme une immense réalité qui sert de leçon. Certes, les autres peuples, les autres nations ont aussi leur histoire. Mais l'histoire d'Israël est écrite en majuscules aux yeux du monde, car elle nous sert de miroir. Nous pouvons y voir à l'œuvre le principe qui explique l'histoire des autres peuples : la Grèce, Rome, la France, l'Angleterre, l'Allemagne, les États-Unis... et même le Québec.

En fait, les Grecs ont découvert la seconde moitié de ce principe qui veut qu'un peuple passe à travers des étapes ou cycles de six parties. Commençons par la souffrance, l'animal que nous poursuivons. Les étapes sont donc : la souffrance, le repentir, la félicité, le luxe (*koros*), l'orgueil (*hybris*), le désastre (*ate*).

La souffrance, dans l'histoire, a pour sens et pour but de mener au repentir. Ce n'est qu'après avoir souffert et connu le désastre qu'Israël, comme toutes les nations et toutes les personnes, revient vers Dieu (seconde étape, le repentir). La souffrance conduit au repentir. Nous avons de la difficulté à apprendre. Comme le disait C.S. Lewis, « Dieu murmure dans nos plaisirs mais crie dans nos douleurs. La douleur est le mégaphone par lequel il réveille un monde insensibilisé. »

Le repentir mène alors à la félicité, au bien-être, puisque Dieu est la source de toute joie, de toute vie, de tout bien. Ce principe n'est pas arbitraire ni changeable. Dieu n'aurait pas pu le construire autrement. Il n'aurait pas pu nous donner la félicité sans le repentir, car des créatures déchues ne pourraient fonctionner ainsi. Comme le disait C.S. Lewis, « Si nous ne voulons pas apprendre à manger l'unique fruit de l'univers — le seul fruit qui puisse pousser dans n'importe quel univers — nous devons être éternellement affamés. »



Hélas, cependant, la félicité ne dure pas. Nous sommes des créatures déchues ; quand nous ne montons

pas vers Dieu, nous tombons loin de lui. Lorsque nous n'allons pas à lui, nous nous en éloignons. Notre félicité, notre bien-être, devient du luxe, de la complaisance en soi, du confort et une course effrénée vers la sécurité. C'est ici qu'interviennent les Grecs. Leur philosophie de l'histoire observe les trois dernières étapes : le luxe (*koros*) conduit à l'orgueil (*hybris*) qui mène au désastre (*ate*). La parabole de l'homme riche racontée par Jésus nous dit la même chose :

Et il leur raconta une parabole, disant : « La terre d'un homme riche produisait en abondance ; et il songea : 'Que vais-je faire, car je n'ai pas d'endroit où entreposer ma récolte ?' Et il dit : 'Voici ce que je ferai ; je vais démolir mes granges et j'en construirai de plus grandes, et j'y entreposerai mon grain et mes biens. Et je dirai à mon âme : Âme, tu as des biens en abondance pour bien des années ; prends tes aises, mange, bois et sois heureuse.' Mais Dieu lui dit : 'Insensé! Cette nuit même ton âme te sera enlevée ; et à qui iront les choses que tu as préparées ?' Tel est celui qui s'est amassé un trésor pour lui-même et n'est pas riche face à Dieu. » (Lc 12, 16-21)

Nous transformons la félicité reçue de Dieu en effort en vue d'obtenir pour nous-mêmes une félicité divine, ou même en volonté arrogante de se jouer de Dieu en disant : « Je suis le maître de mon destin, je suis le capitaine de mon âme. » Juifs et Grecs savent tous deux que « l'orgueil conduit à la destruction et l'esprit hautain à sa chute ». (Pr 16, 18)

Mais les Grecs ignoraient la moitié encourageante et optimiste du cycle. Ils avaient une philosophie de l'histoire anti-évolutionniste et pessimiste. Leur âge d'or se situait toujours dans le passé. Le peuple juif, quant à lui, avait de l'histoire une philosophie évolutionniste, pleine d'espoir, progressive. L'âge d'or était dans l'avenir, au « jour du Seigneur » que nous verrons ensuite. Si, pour eux, il existait un chemin conduisant au désastre, à savoir l'orgueil, il existait aussi un chemin qui tirait du désastre, à savoir le repentir. Et, ultimement, Dieu et la bonté devaient triompher.

Dans le polythéisme grec, le « dieu de toutes choses » était Pan et son oeuvre était le pandémonium. Et le sombre pouvoir de *moïra*, le destin aveugle, régnait sur tous les dieux. Les Grecs vivaient dans un petit monde de lumière entouré d'une immense et fatale noirceur. Aussi se distinguaient-ils par la tragédie. Par le monothéisme, les Juifs vivaient dans un monde de noirceur entouré de lumière. Et ils se distinguaient par la prophétie. Les croyances grecques débutent avec la vie, la lumière et le loisir, et aboutissent à la mort, la noirceur et la souffrance. Celles des Juifs débutent avec la noirceur et la souffrance et pointent vers une grande lumière pour en sortir. « Le peuple qui a marché dans la noirceur a vu une grande lumière. » (Is 9, 2)

Certes il y a une grande noirceur, non seulement de souffrance mais de péché. L'histoire d'Israël est en grande partie une histoire d'échecs. C'est incroyable : voyez le peuple choisi par Dieu lui-même, si mauvais que régulièrement il ne reste à peu près personne en Israël qui aime et rende un culte à Dieu. Avez-vous l'impression que le monde actuel est mauvais, qu'il n'y a plus beaucoup de véritables grands croyants et que le pouvoir du mal est très puissant ? Eh bien, allez lire l'Ancien Testament et vous en sortirez reconnaissant envers Dieu pour un monde aussi respectueux de Dieu que celui dans lequel nous vivons.

Les données sont lugubres. On ne trouve que quelques bons rois parmi des douzaines de rois profondément mauvais. La bonté est exceptionnelle et le mal fait loi. L'histoire d'Israël ressemble à quelques bougies dans une crypte. Et il en va de même de l'histoire du monde, les histoires les plus réalistes sont des tragédies.

Et pourtant le désastre et la tragédie ne sont pas le mot de la fin. On y découvre le revirement. Le but historique de la souffrance, dans l'histoire d'Israël, dans le monde, et parmi les personnes, est de nous sortir du désastre et non de nous y conduire. La souffrance est la voie de sortie, un chemin de repentir, une porte vers la félicité.

Cependant ce ne sont pas toutes les souffrances qui sont une punition du péché. Ce ne sont pas toutes les souffrances qui sont méritées. Il existe de bonnes gens qui souffrent, des personnes qui n'ont pas besoin de se faire botter le derrière pour se repentir. Pourquoi donc Dieu permet-il que ces personnes souffrent

tant ?

Les prophètes d'Israël répondent de deux façons à cette question, et nous allons explorer ces réponses un peu plus loin. En résumé, elles consistent, premièrement, en ce que même les bonnes gens ont besoin de repentir, et meilleures sont ces personnes, mieux elles le voient et le disent. Ce sont les saints qui disent être les plus grands pécheurs. Deuxièmement, les bons souffrent non seulement pour eux-mêmes mais aussi pour les autres. Nous étudierons aussi cette réalité mystérieuse d'une expiation vicariale.

Quatrième indice : Jérémie — Il n'existe pas de bonnes personnes

Jérémie est appelé le prophète pleureur. Tendre de cœur et compatissant, il versa des larmes sur les péchés de sa ville, comme Jésus le fera plusieurs siècles plus tard. Nous découvrons dans ses écrits une réponse troublante à la question : pourquoi des bonnes personnes sont-elles frappées par des malheurs ? C'est, dit-il, qu'il n'existe pas de « bonnes personnes ». Nous devrions plutôt être intrigués par le fait qu'il arrive de bonnes choses à de mauvaises personnes ! Nous ne sommes de bonnes personnes qu'en comparaison avec de mauvaises personnes.

Jérémie affirme que « les petits comme les grands, tout le monde est avide de profits injustes et, prophètes comme prêtres, tous agissent avec tricherie » (Jr 6, 13). Pire encore, ceci est dissimulé : « Ils pansent la blessure de mon peuple à la légère, en disant 'Paix ! Paix !' alors qu'il n'y a pas de paix. » (Jr 6, 14)

Prophète aussi, Isaïe va jusqu'à dire que « nous sommes tous devenus comme quelqu'un d'impur, et toutes nos oeuvres justes sont comme un vêtement souillé ». (Is 64, 6) Ce sont non pas nos pires mais nos meilleures actions, notre justice même, qui ont allure de vêtements souillés, salis par nos impuretés. Notre générosité est mêlée de souci personnel, notre passion pour la justice est mêlée d'une soif de vengeance, notre amour de Dieu est mêlé de peur de Dieu (comment expliquer autrement qu'il nous soit difficile de commencer à prier ?).

Selon Jérémie, tous les prophètes et toute la Bible, le péché n'est pas seulement quelques petites bévues commises par de gentilles gens, de malheureuses actions commises par des gens fondamentalement bons. C'est pourtant ce que nous raconte presque toute la psychologie moderne. Selon les barèmes bibliques, nous avons là rien de moins qu'une fausse religion. Paul Vitz (voir *La psychologie comme religion*, Psychology as Religion) et Kirk Kilpatrick (*La séduction psychologique*, Psychological Seduction) ont tiré la chose au clair. La psychologie a son propre dieu, le moi. Mais, selon la Bible, le moi est malade, déchu, infecté de péché comme par un cancer. Le péché n'est pas seulement quelques actions. Il est un mal chronique. Nous péchons parce que nous sommes des pécheurs, de la même façon que nous mourons parce que nous sommes mortels.

C.L. Lewis, au quatrième chapitre de son Livre *Le problème de la souffrance* (The Problem of Pain), présente et réfute la plupart des raisons pour lesquelles la pensée moderne ne croit plus au péché. Je ne les reprendrai pas ici mais je renvoie mes lecteurs à ce grand classique. Lewis se sert de raisons convaincantes tirées de l'expérience de la vie pour confirmer ce que les prophètes de Dieu nous disent : à savoir que notre question des bonnes personnes affligées de malheurs ne connaît pas de réponse tout simplement parce qu'elle est une fausse question, ce que les logiciens appellent une question complexe du genre : « Avez-vous cessé de battre votre femme ? » Elle présuppose quelque chose qui est tout simplement faux, à savoir, ici, que nous sommes de bonnes personnes.

Certes, nous sommes ontologiquement bons. Dieu n'a pas produit des ordures, et nous sommes encore à son image, bien que défigurés. C'est pourquoi une seule personne a plus de valeur que tout l'argent et toute l'efficacité du monde entier, et c'est pourquoi il est mal de sacrifier des personnes pour gagner des choses (comme le font si souvent les guerres). C'est pourquoi l'euthanasie est un mal ; on ne doit pas sacrifier la vie des personnes pour soulager des souffrances.

Mais, ontologiquement très bons, nous sommes moralement mauvais. Nous sommes des pécheurs. Notre monde est un champ de bataille semé de traités rompus, de familles déchirées, de promesses trahies et de cœurs brisés. Nous sommes quelque chose de bien qui a mal tourné, un chef-d'œuvre défiguré, un enfant rebelle. « Nous ne sommes pas seulement des créatures imparfaites qui ont besoin de grandir. Nous sommes des rebelles qui doivent mettre bas les armes » (C.S. Lewis).

Les deux principaux points de la doctrine chrétienne sont le péché et le salut, la maladie et son remède. C'est l'invariable ossature de toute théologie chrétienne, de Paul de Tarse écrivant aux Romains à Pascal dans ses *Pensées*. La souffrance peut faire partie du remède — éclairant en partie la raison pour laquelle nous souffrons — uniquement s'il y a une maladie.

Les Musulmans ont aussi leurs prophètes, et l'un d'entre eux raconte cette fable du style de Jérémie. Un homme dit à Allah : « Donne-moi tout ce que mon cœur souhaite. » Allah lui répondit : « Tu ne sais pas ce que tu demandes. Aussi, afin de te révéler ton cœur, je t'accorde ton souhait. » Aussitôt, la maison du voisin de cet homme s'écroula, car le voisin était riche et cet homme avait toujours vu sa maison avec envie et rancune. Se précipitant dehors pour voir ce qui était arrivé, l'homme se heurta contre un petit enfant sur son chemin. Il jeta un regard de colère à l'enfant, qui disparut aussitôt de la face de la terre. L'homme avait maintenant compris et supplia Allah : « Assez, s'il vous plaît, assez ! »

Les prophètes ont-ils raison ? Avons-nous le courage de regarder au fond de notre cœur ? N'y trouvez-vous pas de la haine, de la luxure, de l'envie, et de l'idolâtrie ? Aimez-vous vos ennemis ? N'aimeriez-vous pas être séduit par la femme ou par l'homme de vos rêves ? N'aimeriez-vous pas gagner gros à la loterie ? Ne désirez-vous pas mille et une créatures diverses plus que le créateur ? Soyez honnête. Voyez votre cœur et non les justifications que vous vous construisez, puis portez votre jugement à partir des normes de Dieu plutôt qu'à partir de celles du monde. Lorsque nous entrons en nous-mêmes, nous en émergeons comme des Jérémies ou comme des imbéciles. Les imbéciles considèrent des chiffons comme des diamants parce qu'ils jugent les chiffons selon des normes de chiffonniers.

Mais comment notre péché donne-t-il un sens à la souffrance ? Comment la noirceur du péché éclaire-t-elle la noirceur de la souffrance ?

Dans un univers créé et conservé par un Dieu assez puissant pour abolir instantanément toute souffrance, nous aimant au point de ne désirer que notre bonheur, et ayant la sagesse de toujours savoir ce qui ferait notre bonheur, la seule raison suffisamment sérieuse pour justifier que Dieu tolère la souffrance est notre besoin de souffrir. « L'amour peut causer de la souffrance à l'être aimé mais uniquement dans la mesure où celui-ci a besoin d'être changé pour devenir totalement aimable » (C.S. Lewis). La souffrance a comme rôle de nous rappeler constamment la plus criante des évidences que nous oublions constamment en pratique : à savoir que nous ne sommes pas Dieu.

Cela implique que nous sommes des imbéciles monumentaux et que, laissés à nous-mêmes, nous jouerions à Dieu. La félicité nous mène bien au luxe, à l'orgueil et au désastre. Bref, nous sommes tous moralement et spirituellement fous, brisés jusqu'au cœur. Ce cœur, notre cœur, est notre relation avec Dieu de la même façon que la personnalité intime d'un personnage vient de sa relation avec son auteur, le seul à connaître le secret de son identité.

Ainsi notre souffrance est-elle compatible avec l'amour de Dieu en tant que médicinal, de l'ordre du remède, et nécessaire ; c'est-à-dire si nous sommes très malades. Comme le disait un sage enseignant des temps passés : « Ceux qui sont bien portants n'ont pas besoin du médecin, mais ceux qui sont malades... Je ne suis pas venu pour les justes mais pour les pécheurs » (Mt 9, 12). Jésus nous offre, en tant que médecin, un remède pour nous guérir, et c'est là une bonne nouvelle. Mais, comme les prophètes, il nous fait d'abord part de la mauvaise nouvelle, de la vieille nouvelle : que nous sommes malades.

Nous avons oublié la vieille nouvelle. C'est pourquoi nous ne comprenons pas la nouvelle nouvelle. Nous avons besoin aujourd'hui d'entendre le prophète pleureur. Nous avons besoin d'être insultés et de nous faire dire que nous ne sommes pas bons et que « toute notre justice est comme un vêtement souillé ». Car aujourd'hui nous ne pensons plus être désespérément malades, ce qui est la pire de toutes les maladies. C'est d'ailleurs pourquoi la souffrance nous est un scandale. « L'Évangile sembla être une bonne nouvelle. Elle faisait la révélation d'un remède à des hommes qui se savaient mortellement malades. Mais tout ceci a changé. Le christianisme doit maintenant enseigner le diagnostic — qui est une très mauvaise nouvelle — avant de pouvoir attirer l'attention sur le remède » (C.S. Lewis).

Cinquième indice : Osée — La souffrance est une note d'un chant d'amour

Osée aussi a cherché à comprendre la souffrance, et Dieu lui donna une réponse à la fois troublante et merveilleuse. Dieu lui ordonna d'épouser une prostituée (ce qu'il fit) qui lui était continuellement infidèle, afin de montrer à Israël que ce peuple était pour Dieu comme cette femme infidèle, que Dieu aimait comme un époux :

*Suppliez votre mère, suppliez ! Car elle n'est plus ma femme et je ne suis plus son mari.
Qu'elle bannisse de sa face ses prostitutions, d'entre ses seins ses adultères ;
sinon, je la déshabillerai toute nue et la mettrai comme au jour de sa naissance;
je la rendrai semblable au désert, je la réduirai en terre aride et la ferai périr de soif.
Je n'aimerai pas ses enfants car ce sont des enfants de prostitution.
Oui, leur mère s'est prostituée, celle qui les conçut s'est déshonorée ;
elle a dit : « Je veux courir après mes amants, eux qui me donnent mon pain et mon eau,
ma laine et mon lin, mon huile et ma boisson. » (Os 2, 2-5)*

On n'a pas là l'impression d'un grand amour. Mais ce l'est. Et c'est éclairant aussi. L'indice sur la souffrance qui nous est ici offert est que Dieu se sert d'elle pour ramener son épouse infidèle à son amour :

C'est pourquoi je vais fermer son chemin avec des épines, j'obstruerai sa route, pour qu'elle ne trouve plus ses sentiers ; elle poursuivra ses amants et ne les atteindra pas, elle les cherchera et ne les trouvera pas. Alors elle dira : « Je veux revenir à mon premier mari ; car j'étais plus heureuse autrefois qu'aujourd'hui. » Et elle n'a pas reconnu que c'est moi qui lui donnais le blé, le vin, l'huile fraîche, qui lui prodiguais cet argent et cet or dont ils ont fait des Baals ! (Os 2, 6-8)

Ce qui paraît d'abord être l'expression de la colère de Dieu se révèle comme l'expression de l'amour de Dieu :

C'est pourquoi je reprendrai mon blé en son temps, mon vin en sa saison, je retirerai ma laine et mon lin dont elle couvrait sa nudité ; puis j'étalerai sa honte aux yeux de et nul ne la délivrera de ma main... C'est pourquoi je vais la séduire, la conduire au désert et parler à son cœur. Je lui rendrai ses vignobles, et je ferai du val d'Akor une porte d'espérance.

Là elle répondra comme aux jours de sa jeunesse, comme au temps où elle monta du pays d'Égypte.

En ce jour-là, dit le Seigneur, elle m'appellera : « Mon mari », elle ne m'appellera plus : « Mon baal [maître] ».

J'ôterai de sa bouche les noms de Baals, on n'en prononcera plus les noms. En ce jour-là, je ferai pour elle un pacte avec les bêtes des champs, avec les oiseaux du ciel et les reptiles de la terre ; l'arc, l'épée, la guerre, je les briserai dans le pays, et je l'y ferai dormir en sécurité.

Je te fiancerai à moi pour toujours ; je te fiancerai dans la justice et dans le droit, dans la tendresse et dans l'amour. (Os 2, 9-10.14-19)

Une sainte femme voici longtemps, Dame Julienne de Norwich, était profondément troublée par les références bibliques à la colère d'un Dieu qu'elle savait n'être que pur amour. Elle demanda à Dieu ce qu'était réellement sa colère. Et, après l'avoir vue, elle dit : « Je n'ai point vu de colère sinon du côté de l'homme. »

L'amour de Dieu n'est pas une projection humaine, mais la colère de Dieu l'est. De fait, ce que nous appelons la colère de Dieu est en réalité l'amour de Dieu éprouvé par un imbécile. La colère de Dieu est la forme que prend l'amour de Dieu lorsque nous le combattons, de la même façon que la noirceur est la forme de la lumière quand nous lui tournons le dos pour courir dans notre ombre. Nous produisons une ombre de colère alors que Dieu brille constamment d'amour, comme le soleil répand sa lumière. Dieu ne change pas. C'est nous qui changeons.

Toute analogie demeure boiteuse. La lumière est une analogie trop impersonnelle pour représenter Dieu. C'est vrai que « Dieu est lumière et qu'en lui il n'y a pas d'obscurité » (1 Jn 1, 5), mais il est aussi vrai que Dieu existe. La meilleure analogie, celle préférée par Jésus, est « Père ». L'amour d'un père pour son enfant prend souvent la forme d'une punition. L'amour punit. La punition d'un père ne provient pas de

la haine et n'a pas pour but de faire du mal. Elle provient de l'amour et vise un bien. Comme le disait l'auteur de l'épître aux Hébreux :

Avez-vous oublié l'exhortation qui s'adresse à vous comme à des fils ? — « Mon fils, ne prends pas à la légère la correction du Seigneur et ne perds pas courage quand tu es puni par lui. Car le Seigneur corrige celui qu'il aime et châtie chaque fils qu'il accueille. » C'est pour votre correction que vous souffrez. C'est en fils que Dieu vous traite. Et quel est le fils que son père ne corrige pas ? Si vous êtes exempts de cette correction, dont tous ont leur part, c'est que vous êtes des bâtards et non des fils. D'ailleurs nous avons eu nos pères selon la chair pour nous corriger, et nous les respectons. Ne serons-nous pas soumis bien davantage au Père des esprits pour avoir la vie ? Ceux-là, en effet, nous corrigeaient pendant peu de temps et au jugé ; mais lui, c'est pour notre bien, afin de nous faire participer à sa sainteté. (He 12, 5-10)

Le plus grand poème d'amour jamais écrit voit la souffrance de la même façon qu'Osée. La fiancée (symbolisant Israël et l'Eglise) dans *Le cantique des cantiques* aspire à l'union avec son époux (Dieu). Mais la fiancée n'atteindra cette consommation qu'après avoir traversé le désert (symbole de la souffrance). Auparavant, elle soupire après le toucher de son amoureux : « Ô que sa main gauche soit sous ma tête et que sa main droite m'enlace ! » (Ct 2, 6). Il doit d'abord la convaincre de sortir de sa cachette : « Viens donc, ma bien-aimée, ma belle, viens. Ma colombe, cachée au creux des rochers, en des retraites escarpées, montre-moi ton visage, fais-moi entendre ta voix ; car ta voix est douce et charmant ton visage » (Ct 2, 13-14). Avant cela, elle avait présenté des excuses pour ne pas répondre aussitôt à son appel : « Je dormais, mais mon cœur était éveillé. J'entends mon Bien-aimé qui frappe. 'Ouvre-moi, ma sœur, mon amie, ma colombe, ma parfaite ! Car ma tête est couverte de rosée, mes boucles, des gouttes de la nuit.' J'ai ôté ma tunique, comment la remettrais-je ? J'ai lavé mes pieds, comment les salirais-je ? » C'est uniquement quand elle sera rentrée du désert qu'elle pourra 1) faire suffisamment confiance en son bien-aimé pour s'appuyer contre lui, 2) le toucher physiquement en s'appuyant contre lui et 3) consommer leur amour : « Qui est celle-ci qui monte du désert, appuyée sur son Bien-aimé ? Sous le pommier je t'ai réveillée. » (Ct 8, 5)

L'amour est renforcé et rendu parfait par la souffrance. Les couples qui n'ont eu que de la facilité manquent de profondeur. Un véritable amour doit connaître la souffrance. « Le chemin du véritable amour n'a jamais été sans secousse. »

La gentillesse seule ne peut pas endurer la souffrance. L'amour le peut.

Par « bonté de Dieu », nous entendons aujourd'hui presque exclusivement son amour, et c'est peut-être juste. Mais, la plupart d'entre nous comprennent son amour comme une gentillesse, un désir que tout le monde soit heureux ; non pas heureux de telle ou telle façon, mais simplement heureux. Nous serions satisfaits d'avoir un Dieu qui dirait de tout ce que nous sommes en train de faire : « C'est bien, aussi longtemps que ça vous plaît. » En fait, nous ne voulons pas tant dans les cieux d'un Père que d'un grand-père — une gentillesse sénile qui, selon l'expression des personnes âgées, « aime voir les jeunes s'amuser » et dont le projet pour l'univers est qu'à la fin de chaque jour on puisse dire que « tout le monde a eu bien du plaisir ». (C.S. Lewis)

Mais la sagesse de Dieu est plus profonde que « ayez bien du plaisir ».

L'amour est quelque chose de plus sévère que la gentillesse... quand la gentillesse [...] est séparée des autres éléments de l'amour, elle comporte une certaine indifférence fondamentale envers son objet, et même une part de mépris. ... nous avons tous connu des gens dont la gentillesse envers les animaux les conduisait constamment à tuer les animaux afin qu'ils n'aient pas à souffrir. (C.S. Lewis)

Sixième indice : Joël — Le jour du Seigneur

Joël et quelques autres prophètes parlent d'un merveilleux événement à venir qu'ils appellent tout simplement « le jour du Seigneur ». Ce jour-là, le mystère de la souffrance et les mystères plus profonds et originaux que sont le péché et la mort, trouveront leur solution, non seulement théorique mais aussi pratique, étant non seulement expliqués mais enlevés. Dieu nouera les bouts pendants de la tapisserie

déchirée de l'histoire et cette histoire qui nous semble présentement être un enchevêtrement tortueux se révélera comme un chef-d'œuvre de sagesse et de beauté. Voici les quatre points les plus importants que les prophètes nous disent à propos du jour du Seigneur :

1. Comme la solution vient de Dieu, elle n'est pas la nôtre. Toutes nos tentatives pour solutionner les problèmes humains élémentaires ont échoué en théorie et en pratique. Après des milliers d'années, nous avons domestiqué la lune mais nous n'avons pas domestiqué les humains. Nous avons atteint les cieux mais nous n'avons pas rencontré le ciel. Nous avons contrôlé la nature mais non notre nature. Nous avons gagné le monde entier mais avons perdu notre âme. Et où cela nous a-t-il menés ?

2. Comme la solution est dans l'avenir, elle n'est pas présente. Nous sommes dans une histoire dont la fin seule expliquera le reste de l'histoire, comme la conclusion d'une argumentation explique le choix de ses prémisses. La fin d'une histoire est son sens comme la conclusion d'une argumentation est sa signification. Les casse-têtes des chapitres antérieurs ne tomberont en place qu'au dernier chapitre.

3. Comme le problème est réel — de vraies personnes souffrent, pèchent et meurent réellement — sa solution devra être réelle. Dieu devra faire quelque chose, et ne pas demeurer à rien faire, parce que nous aurons fait quelque chose. Il devra faire quelque chose, et non se contenter de paroles en l'air, parce que les actes sont plus puissants que les paroles. Son Verbe devra entrer dans l'histoire. Les solutions philosophiques et mêmes mystiques au problème du mal ne peuvent pas aller aussi loin que « le jour du Seigneur », l'œuvre divine finale que Jésus accomplit. Bouddha *voit*. Jésus *agit*.

4. Comme « le jour du Seigneur » appartient à Dieu, qu'il se trouve dans l'avenir et qu'il n'a pas encore eu lieu (contrairement à une idée humaine qui peut être conçue à tout moment), il nous apparaît nécessairement mystérieux à nous qui ne sommes pas Dieu et qui ne sommes pas encore à la fin du temps.

« Le jour du Seigneur » est, bien entendu, la venue de Jésus. Ses trois venues, passée, présente et future, sont la solution du problème du mal. Il est venu au Calvaire, il vient par la foi dans nos cœurs et dans nos vies, et il viendra à nouveau dans notre monde à la fin des temps pour y établir son royaume, le ciel sur la terre, ce que nous avons toujours désiré obscurément, ce pour quoi nous avons combattu et ce que nous n'avons pas atteint. Telle est la promesse prophétique, l'espérance céleste.

Septième indice : Isaïe — Le Messie, l'expiation et la résurrection

Isaïe est certainement le plus grand écrivain parmi les prophètes. Ses écrits nous font penser à Jean l'évangéliste, que l'art chrétien traditionnel représente sous la forme d'un aigle. Les deux écrivains s'envolent, et notre esprit avec eux. Il est donc approprié que les trois indices qui pointent le plus directement vers Jésus soient donnés par Isaïe.

Premièrement, l'idée d'un Messie, de la personne promise. L'intervention de Dieu dans l'histoire, le jour du Seigneur, sera l'œuvre d'un homme. « Les espoirs et les craintes de tous les siècles » sont sur ses épaules. Il est le lanceur de réserve qui peut retirer tous les frappeurs adverses alors qu'aucun autre ne le peut. Il est la carte maîtresse de Dieu. Qui il sera et ce qu'il sera demeure mystérieux chez Isaïe, mais Dieu a fait la promesse solennelle qu'il viendra.

Deuxièmement, le Messie fera acte d'expiation, de réconciliation, de restitution entre l'homme et Dieu en vainquant le péché ; entre l'homme et l'homme en vainquant la guerre (il sera le Prince de la Paix) ; et même entre l'homme et la nature en vainquant la souffrance. Dans le royaume de la paix, le lion et l'agneau se tiendront compagnie, le petit enfant pourra sans crainte introduire sa main dans l'antre de la vipère et nul ne fera de mal à personne ni ne détruira quoi que ce soit dans tout le royaume.

Comment fera-t-il cela ? Curieusement, en souffrant lui-même. « C'est grâce à ses plaies que nous serons guéris. » (Is 53, 5) Relisez à un moment donné tout le cinquante-troisième chapitre d'Isaïe. Et pourquoi pas maintenant ?

Les chrétiens comprennent mieux ce chapitre que ne le comprirent Isaïe et ses contemporains. Nous savons qui est le rédempteur. Mais personne, à ce jour, ne comprend comment fonctionne sa rédemption, pas plus que nous ne savons comment fonctionne la gravité.

L'expiation vicariale, l'innocent souffrant pour le coupable, n'était pas une idée propre au christianisme. Elle faisait partie du judaïsme de l'Ancien Testament, et se retrouvait surtout chez Isaïe. Les Juifs interprètent habituellement Isaïe 53 comme une référence à l'ensemble du peuple juif plutôt qu'à une seule personne. En effet, si cet écrit se réfère à une seule personne, Jésus est tout à fait le candidat pour le poste. Bien que l'idée d'une expiation vicariale paraisse terriblement injuste, elle rejoint en nous un besoin et une perception plus profonde que la justice rationnelle. Ceci tient en partie du besoin que nous avons de trouver un sens, un but, une utilité à ce qui paraît être la chose la plus inutile dans notre monde, la souffrance des innocents. Quel avantage peut-on tirer de la mort précoce, ou de la paralysie, ou de la folie d'un grand homme ? Quel est le but de ce gaspillage ? Ça ne le sert pas. Il n'en tire aucun bien. La notion d'expiation vicariale nous révèle que ça fait du bien à quelqu'un, que Dieu utilise ce qui nous paraît être le déchet d'une vie humaine pour en fertiliser une autre. Préférerions-nous gaspiller les déchets ? Aimerions-nous plutôt dire au paralysé sans issue que sa souffrance n'a pas de sens, qu'il est maintenant tout à fait inutile ? Combien une idée qui semble tellement injuste se révèle douce et miséricordieuse !

Certes, c'est le Messie qui expiera nos péchés. Mais il n'est pas une exception. Il est l'illustration d'un principe universel. Ainsi pouvons-nous participer d'une certaine façon à l'expiation vicariale. Nos propres souffrances peuvent être expiatoires si elles se rattachent d'une certaine façon aux siennes.

La troisième idée étonnante d'Isaïe est que dans un certain avenir, probablement au temps du Messie, au « jour du Seigneur », Dieu ressuscitera les morts. La réponse la plus directe et la plus simple au problème de la mort est la résurrection — une réponse si simple qu'elle est suprêmement comique. La résurrection est la meilleure blague de l'histoire, une blague dont sont victimes tous les philosophes qui cherchent à expliquer la mort et tous les mystiques qui cherchent à s'élever au-dessus d'elle par l'esprit. Jésus s'éleva au-dessus de la mort dans son corps ! Que c'est matérialiste, vulgaire et direct ! Le style divin est aussi subtil qu'un Gros Bang (un Big Bang). Exactement ce qu'un enfant eut imaginé. Dieu ne grandit jamais.

La mort sera avalée par la résurrection et le péché par l'expiation. Alors la souffrance cessera. Quand le Messie aura conquis le péché et la mort, la souffrance ne sera plus qu'une bagatelle. Mais il faudra peut-être bien du temps encore. En fin de compte, nous sommes embarqués dans une longue histoire.

* * *

Les indices nous ont conduits de plus en plus près d'une personne dont l'identité n'est pas une surprise pour nous. Cette histoire a maintenant pris de l'âge. Et pourtant elle demeure une nouvelle histoire, un évangile, une bonne nouvelle. Elle est cette « beauté ancienne mais toujours neuve » à la découverte de laquelle nous sommes partis, avec tout le monde, que nous cherchons, que nous désirons, que nous le sachions ou pas. Le lecteur de ce livre ne saurait être surpris de l'identité de la personne désignée par les indices. C'est comme lire un bon livre une deuxième fois : l'ivresse du suspense est disparue. Mais ça n'a pas d'importance. Nous pouvons mieux nous imprégner de toute l'histoire. C'est en quelque sorte comme l'homme assoiffé qui a goulûment vidé un premier verre de vin pour étancher sa soif, et qui est maintenant en mesure de savourer et d'apprécier le second.

Huitième indice : Jean le Baptiste — L'Agneau de Dieu

Jésus dit clairement que le plus grand des prophètes fut Jean le Baptiste (Lc 7, 28). Jean était le dernier de l'ancien royaume, et il avait pour mission d'identifier Jésus comme le premier du nouveau ; et Jésus vint pour dire que le plus petit dans le nouveau royaume était plus grand que Jean, le plus grand dans l'ancien.

Le plus grand des prophètes a pour tâche de décroître de plus en plus afin que celui qu'il aura identifié puisse croître de plus en plus (Jn 3, 30). Le plus grand est le plus petit, celui qui s'efface le plus. La meilleure fenêtre est celle qui est la plus transparente à la lumière. Aussi n'avons-nous pas de grands écrits

de Jean le Baptiste, contrairement aux autres prophètes. Ni poésie, ni grande rhétorique, ni prose émouvante. Un seul mot, en fait : « Repentez-vous. » Jean résume par ce mot le message de tous les prophètes et toute la préparation qui mène au Messie. Se repentir, c'est-à-dire se retourner. Se retourner face à Dieu plutôt que de s'en sauver. Faire face à la lumière de sorte que nous puissions, quand la lumière prendra la forme d'un visage, celui de Jésus, le rencontrer face à face.

Jean est le plus grand des prophètes parce qu'il est le plus près de celui que tous les prophètes ont annoncé, qui est la raison d'être de tous les prophètes et qui est la réponse non seulement au problème de la souffrance, mais à tous les problèmes de l'existence humaine. Le doigt de Jean pointe vers la réponse définitive de Dieu au problème de la souffrance, vers l'Agneau de Dieu, celui qui allait résoudre le problème de la souffrance en souffrant, qui allait résoudre le problème de la mort en mourant, et ce faisant transformerait le sens même de la souffrance et de la mort. Nous sommes maintenant prêts à la voir. Les prophètes ont fait leur travail. Leurs index pointés, surtout celui de Jean qui était immédiat, nous ont, tels des indices, menés au-delà d'eux-mêmes en nous disant, « Regardez, regardez ! Pas ici. Là-bas. Au-delà. En avant. »

Et il est maintenant ici.

Chapitre VII

LES INDICES CONVERGENT : JESUS, LARMES DE DIEU

Non seulement connaissons-nous Dieu à travers Jésus Christ, nous nous connaissons aussi à travers Jésus Christ ; nous ne connaissons la vie et la mort qu'à travers Jésus Christ. Séparés de Jésus Christ, nous ne pouvons connaître le sens de la vie ou de la mort, de Dieu ou de nous-même.

Pascal

Nous voici enfin à la maison.

Voici le chapitre le plus important de ce livre, car il apporte la réponse, la seule réponse adéquate, au problème de la souffrance de l'homme et du silence de Dieu. Nous sommes finalement amenés non pas à la réponse mais au Répondeur. Comme dans Job, Dieu met fin à son silence et livre sa parole. Le Christ est la Parole (le Verbe) de Dieu, la réponse de Dieu. Toutes les paroles des prophètes, des philosophes et des poètes sont des échos de cette Parole, du Verbe. Tous les indices convergent vers lui, comme autant d'index pointés, venant de directions et de distances différentes, tournés vers le même point.

La réponse doit être quelqu'un et non quelque chose. Car le problème (la souffrance) concerne quelqu'un (Dieu — pourquoi fait-il... ou ne fait-il pas... ?) plutôt que quelque chose. Interroger la bonté de Dieu n'est pas seulement un exercice intellectuel. C'est une rébellion ou des larmes. C'est un petit enfant, les larmes aux yeux, qui regarde son papa et demande en pleurant, « Pourquoi ? » Ce n'est pas que le « pourquoi ? » des philosophes. Non seulement y met-on l'émotion des larmes mais la question est posée dans le contexte d'une relation. La question est posée au Père et non au vide.

L'enfant blessé n'a pas tant besoin d'explication que de réconfort. Et c'est ce qui nous est donné : le réconfort du Père dans la personne de Jésus, « celui qui m'a vu a vu le Père ». (Jn 14, 9)

La réponse n'est pas simplement une parole mais bien la Parole. Elle n'est pas une idée mais une personne. Les indices sont abstraits. Les personnes sont concrètes. Les indices sont des signes ; ils signifient quelque chose qui les dépasse, quelque chose de réel. Notre solution ne saurait être une idée,

aussi vraie, profonde ou utile fut-elle, car elle ne serait alors qu'un autre signe, un autre index, un autre indice — comme des index pointant vers d'autres index, ou avoir foi en la foi, de l'espérance en l'espérance, ou être en amour avec l'amour. Une salle de miroirs.

En plus d'être ici, il l'est maintenant. En plus d'être concrètement réel dans notre monde, lui, notre réponse, fait aussi partie de notre histoire, de l'histoire. Cette histoire est aussi la sienne. La réponse n'est pas une vérité intemporelle mais un événement catastrophique qui a eu lieu une fois pour toutes, aussi réel que les histoires de nos journaux quotidiens. Dieu n'a pas recouvert notre péché et notre souffrance d'une couche de peinture. Il est entré dedans, comme un dentiste ou un chirurgien, pour l'extraire en entier. En fait, il est devenu notre éboueur. Il a touché et enlevé nos déchets. Dieu est devenu un homme ; nous le touchons, nous le bousculons. Jean l'Évangéliste commence sa première lettre par des paroles encore tremblantes d'émoi au souvenir de l'événement :

Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé, ce que nos mains ont touché... (Jn 1, 1).

La réponse de Dieu est l'événement le plus incroyable de toute l'histoire. L'éternité est entrée dans le temps. La pensée de Dieu, la parole de vie — une vie sans temps, éternelle — est devenue vivante dans le temps, aussi bondissante de vie qu'un lion.

Nous ne pouvons pas résister à l'électrisante concrétion de ce Dieu :

Les hommes répugnent à quitter l'idée d'une divinité abstraite et négative en faveur du Dieu vivant. Je n'en suis pas surpris. Voici le plus profond puisard du panthéisme et du refus de la représentation traditionnelle. Elle ne fut pas détestée pour l'avoir représenté comme un homme mais pour l'avoir représenté comme un roi, ou même comme un guerrier. Le dieu panthéiste ne fait rien et n'exige rien. Il est là quand vous le désirez, comme un livre sur une tablette. Il ne sera jamais à vos trousses. Il n'y a aucun risque pour que le ciel et la terre viennent à fuir devant son regard. S'il s'avérait tel, alors nous pourrions réellement dire que toutes les images chrétiennes de royauté sont un accident historique dont notre religion devrait être purgée. Aussi est-on saisi par la découverte qu'elles sont indispensables. Vous avez eu pareil saisissement par le passé, en rapport avec de petites choses — quand la ligne à pêche vibre, quand vous entendez respirer près de vous dans le noir. Le saisissement vient donc au moment même où l'excitation de la vie nous est communiquée dans la direction de notre indice. On est saisi de rencontrer la vie là où on a l'impression d'être seul. « Attention ! » crions-nous. « Ça bouge ! C'est vivant ! » Et c'est à ce moment-là qu'un grand nombre de gens reculent — ce que j'aurais fait moi-même, si je l'avais pu — et ne vont pas plus loin dans le christianisme. Un « dieu impersonnel », passe encore. Un dieu subjectif du beau, du vrai et du bon, bien casé dans notre tête, c'est encore mieux. Une énergie vitale informe qui nous traverse, une immense puissance à laquelle nous raccorder, voilà le meilleur. Mais Dieu lui-même, en vie, tirant à l'autre bout de la ligne, s'approchant même à toute vitesse, un chasseur, un roi, un époux — alors là, c'est une autre histoire. Des enfants jouant aux voleurs sursautent parfois en se demandant : étaient-ce de vrais pas dans le corridor ? Des gens s'amusant à explorer la religion (« la recherche humaine de Dieu ») sursautent parfois et ont un mouvement de recul. Et si nous l'avions trouvé ? Nous n'avions jamais voulu ça ! Pire encore : et s'il nous avait trouvés ?

Qu'on me pardonne la longueur de cette citation. J'estime que ce paragraphe, tiré du livre *Miracles*, est le meilleur de C.S. Lewis, apologiste chrétien de notre temps. Seul le dernier paragraphe de son sermon, *Le poids de la gloire* (The Weight of Glory), peut rivaliser avec celui-là.

L'incarnation est le plus grand choc de l'histoire. Son propre peuple, qu'il avait pourtant préparé à l'événement pendant deux mille ans, n'a pu le digérer : « Il est venu chez lui et les siens ne l'ont pas reçu » (Jn 1, 11). Ses propres disciples n'ont pas pu le comprendre. C'était impensable, « le paradoxe absolu » (selon l'expression de Kierkegaard) du Dieu éternel commençant dans le temps, le fabriquant du ventre de Marie fabriqué dans le ventre de Marie ; le premier devint le second, l'indépendant devint dépendant comme un petit bébé, dépendant dans sa propre existence terrestre — non pas envers « la volonté de la chair » mais envers la nouvelle Ève disant oui à l'ange là où l'ancienne Ève avait dit oui au démon.

Le démon lui-même ne s'attendait pas à cette folie, que Dieu entre dans le piège préparé par Satan, dans le monde de Satan, dans le jeu de Satan, et pénètre dans la gueule de la mort sur la croix ; que Dieu donne

à Satan l'occasion rêvée et choyée de tout temps par la noire satisfaction satanique d'entendre ces terribles paroles : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » — c'était là quelque chose qu'« aucun oeil n'a vu, aucune oreille n'a entendu et aucun cœur humain n'a conçu. » (1 Co 2, 9) Que Dieu enlève l'aliénation de l'homme en mettant l'aliénation au cœur même de Dieu ; qu'il conquière le mal en lui accordant son triomphe suprême et impensable, le décide, l'introduction de la mort dans la vie de Dieu, le Dieu de la vie, l'Immortel ; qu'il détruise la puissance du mal en lui permettant de le détruire — c'est bien « la folie de Dieu [qui] est plus sage que les hommes, et la faiblesse de Dieu [qui] est plus forte que les hommes. » (1 Co 1, 25)

Le calvaire fait du judo. La puissance même de l'ennemi sert à le vaincre. Le complot merveilleusement orchestré par Satan fut exécuté comme prévu par ses agents, Judas, Pilate, Hérode et Caïphe, et aboutit à la mort de Dieu. Et l'événement qui était la conclusion de Satan se révélait être la prémisse de Dieu. Le but de Satan était le moyen de Dieu. Il sauva le monde. Les Chrétiens célèbrent le plus grand mal et la plus grande tragédie de tous les temps le Vendredi Saint. Dans le langage symbolique de la Révélation, le doux petit agneau (*arnion*) défit la grande et terrible bête (*therion*) dans la dernière bataille, le combat du championnat poids lourd de l'univers, en versant son propre sang. Dieu reconquit pour lui-même les prisonniers de Satan (à savoir nous-mêmes), en mourant à notre place.

Certes, c'est l'histoire la plus familière et la plus racontée du monde. Pourtant, elle demeure aussi l'histoire la plus étrange, et elle n'a jamais perdu de son étrangeté, de sa puissance, et ne la perdra pas même dans l'éternité où les anges tremblent à contempler des réalités devant lesquelles nous sommes portés à bâiller. Et, quelle que soit son étrangeté, elle demeure l'unique clef qui entre dans la serrure de nos vies et de nos besoins angoissés. Nous avons besoin d'un chirurgien. Il est venu et de ses mains sanglantes a opéré nos blessures. Il ne nous a pas livré un placebo, une pilule ou un bon conseil. Il nous a livré sa propre personne.

Il est venu. Il est entré dans le temps, dans l'espace et dans la souffrance. Il est venu comme un amoureux. L'amour recherche d'abord et avant tout l'intimité, la présence, la fusion. Non pas le bonheur. « J'aime mieux être malheureux en sa compagnie qu'heureux sans elle », dit l'amoureux. Il est venu. Voilà le fait qui ressort, l'imposante vérité qui seule saurait nous retenir de nous faire sauter la cervelle. Il est venu. Job est satisfait même si le Dieu qui est venu n'a absolument pas répondu à ses mille et une questions angoissées. Il a fait la chose la plus importante et nous a donné le cadeau le plus important : lui-même. C'est un cadeau d'amoureux. Suite à nos larmes, à notre attente, à notre noirceur, à notre solitude agonisante, à nos pleurs, à nos doutes, à notre cri : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? », il est venu, a fait tout le chemin, jusqu'à ce cri.

En entrant dans notre monde, il entra aussi dans notre souffrance. Il est assis derrière nous dans notre voiture prise dans un banc de neige. Il fait parfois redémarrer la voiture ; mais même lorsqu'il ne le fait pas, il est là. Voilà ce qui compte. Pourquoi s'en faire de voitures, de succès, de miracles, de longue vie, quand on a Dieu assis à côté de soi ? Il est assis à côté de nous aux endroits les plus creux de notre vie, comme le fait l'eau. Nous sommes brisés ? Il est brisé avec nous. Nous sommes rejetés ? Des gens nous méprisent non pour le mal que nous faisons mais pour le bien que nous faisons ou tentons de faire ? Il a été « méprisé et rejeté par les hommes ». Nous pleurons ? Le chagrin nous est-il devenu familier, nous hante-t-il ? Nous arrive-t-il de dire : « Oh non, pas encore ! Je n'en peux plus ! » ? Il fut « un homme de tristesses et familier avec le chagrin. » Des gens ne vous comprennent pas, se détournent de vous ? Ils le rejetèrent comme un proscrit, un lépreux. Votre amour est trahi ? Vos liens les plus affectueux ont été bafoués ? Lui aussi a aimé et fut trahi par ceux qu'il aima. « Il vint parmi les siens et les siens ne l'ont pas reçu. » Avons-nous parfois l'impression que la vie nous a laissés pour compte ou nous a rejetés alors que nous glissons dans le néant ? Il coule avec nous. Le monde le laisse pour compte. Sa façon d'aimer dans la souffrance est rejetée, et ses propres disciples sont souvent parmi les plus coupables. Ils ont fait un scandale de son nom, surtout auprès de son peuple choisi. Quel Juif voit le chemin vers lui débarrassé de préjugés sanglants ? Nous avons rendu son amour et son visage presque inaccessibles à son propre peuple en le couvrant avec la fumée de la bataille et de l'holocauste.

Comment nous regarde-t-il présentement ? Avec une persistante tristesse mais sans mépris. Nous

ajoutons à ses blessures. Nous plantons mille autres clous dans sa croix. Nous, ses bien-aimés, qu'il recherche et désire passionnément, sommes régulièrement froids et corrects, nous tenant à bonne distance de lui. Et pourtant il persiste à couvrir le monde comme une poule couve ses oeufs, comme une mère contre laquelle ses enfants bien-aimés se sont révoltés. « Une mère pourrait-elle abandonner son enfant ? De même, je ne saurais vous abandonner. » Il s'assoit à nos côtés non seulement dans nos souffrances mais aussi dans nos péchés. Il ne se détourne pas de nous, peu importe combien nous nous détournons de lui. Afin d'être en notre compagnie, il endure nos gales et nos cicatrices spirituelles, nos moqueries et nos cris, nos haines et nos dédains. Être ensemble, voilà l'amour.

Entre-t-il dans chacun de nos enfers ? Oui. Selon les inoubliables paroles de Corne Ten Boom, du fond d'un camp de la mort nazi : « Quelle que soit la profondeur de notre noirceur, il est encore plus profond. » Entre-t-il dans la violence ? Oui, en l'endurant et en nous laissant la solution que peu de cœurs généreux ont, à ce jour, osé essayer, dont le plus remarquable en ce siècle n'était même pas chrétien mais hindou. Entre-t-il dans la folie ? Oui, même dans cette noirceur. Même dans la folie du suicide ? Peut-il s'y trouver aussi ? Il le peut. « Même la noirceur ne lui est pas noire. » Il trouve ou donne de la lumière même dans la noirceur de l'esprit — bien que ce puisse n'être que dans l'autre monde, après le passage de la mort.

En effet, depuis qu'il a changé le sens de la mort, la plus noire des portes a été ouverte et une lumière de l'au-delà s'est diffusée dans notre monde pour éclairer notre chemin. Le point n'est pas tant qu'il est ressuscité de la mort, mais qu'il a changé le sens de la mort, et par suite de chacune de nos petites morts, de toutes les souffrances qui anticipent la mort et qui en sont des parties. La mort, tel un cancer, se répand dans la vie. Nous perdons des bouts de vie chaque jour — notre santé, notre force, notre jeunesse, nos espoirs, nos rêves, nos amis, nos enfants, nos vies — tous coulent comme l'eau à travers nos doigts tremblants et désespérés. Seules les vies déjà sous l'eau n'ont pas de fuite. Seuls les cœurs qui construisent activement de petits enfers de maîtrise de soi sans amour, des cocons de sécurité, un égoïsme respectable pour se mettre à l'abri des inévitables raz de marée de larmes, seuls ces cœurs ne se brisent pas.

Mais il est entré dans la vie et la mort, et il vient encore. Il est encore ici. « Ce que vous avez fait au plus petit de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. » (Mt 25, 40) Il est ici. Il est en nous et nous sommes en lui : nous sommes son corps. Il est gazé dans les fours d'Auschwitz. Il est méprisé à Soweto. Il est dépecé dans des milliers de camps de la mort aseptiques et légaux pour enfants à naître répandus à travers le monde, où il est trop petit pour que nous le voyions et nous nous intéressions à lui. Il est l'âme la plus oubliée du monde. Il est celui que nous aimons détester. Il fait ce qu'il enseigne : il tend l'autre joue à nos gifles. Tel est l'amour, telle est l'œuvre de l'amour, telle est la récompense de l'amour.

Il est venu pour l'amour. Tout y est amour. Les mouches bourdonnantes autour de la croix, les coups des marteaux romains frappant les clous qui déchiraient sa chair tendre à hurler, les coups infiniment plus douloureux de la haine de son propre peuple qui le martelaient, qui martelaient son cœur — pourquoi ? L'amour. Dieu est amour, comme le soleil est feu et lumière, et il ne peut pas plus cesser d'aimer que le soleil ne peut cesser de briller.

Depuis, quand nous éprouvons les coups des marteaux de la vie nous frappant à la tête ou au cœur, nous pouvons savoir — nous devons savoir — qu'il est présent avec nous, endurant ces coups. Chaque larme que nous versons devient sa larme. Il peut ne pas l'essuyer tout de suite, mais il la fait sienne. Préférerions-nous avoir les yeux secs ou voir les siens pleins de larmes ? Il est venu. Il est ici. Voilà le fait saillant. S'il ne guérit pas maintenant tous nos os rompus, nos amours et nos vies déchirées, il pénètre en eux et est lui-même rompu, déchiré, comme le pain, et nous voici nourris. Et il nous montre comment nous pouvons, à l'avenir, utiliser notre propre déchirement comme nourriture pour ceux que nous aimons. Comme nous sommes son corps, nous sommes, nous aussi, le pain déchiré pour les autres. Nos propres échecs aident à guérir les autres vies ; nos propres larmes aident à sécher des larmes ; la haine qu'on nous porte aide ceux que nous aimons. Quand ceux que nous aimons nous coupent la ligne, il la rétablit. Son union avec nous nous permet d'être avec ceux qui refusent d'être avec nous.

Peut-être se trouve-t-il aussi dans la souffrance des animaux si, comme semblent le dire les Écritures Saintes, nous sommes en quelque sorte responsables d'eux et ils souffrent avec nous. Il ne fait pas que voir

mais souffre aussi de la chute de chaque moineau.

Toutes nos souffrances peuvent être transformées en son travail, notre passion en son action. C'est pourquoi il a institué la prière, nous dit Pascal, afin d'accorder à des créatures la dignité de causalité. Nous sommes réellement son corps ; l'Église du Christ comme corps est moi-même. C'est pourquoi Paul disait que les souffrances dans son corps complétaient celles que le Christ devra encore endurer dans le sien. (Col 1, 24)

Par conséquent, la réponse de Dieu au problème de la souffrance n'a pas seulement été livrée il y a 2000 ans. Elle se produit encore dans nos vies. La solution à notre souffrance est notre souffrance ! Toutes nos souffrances peuvent devenir une part de son travail, le plus grand travail jamais entrepris, l'œuvre du salut, celle d'aider ceux que nous aimons à acquérir la joie éternelle.

Comment est-ce possible ? Il n'y a qu'une condition : que nous ayons foi. Car la foi n'est pas uniquement un choix mental en nous ; elle est une transaction avec lui. « Voici que je me tiens à la porte et je frappe ; si quelqu'un... ouvre la porte, j'entrerai chez lui pour prendre le repas, moi près de lui et lui près de moi. » (Ap 3, 20) Croire, nous dit l'Évangile selon saint Jean, est recevoir (Jn 1, 12), recevoir ce que Dieu a déjà donné. Sa part est terminée (« Tout est accompli », dit-il sur la croix). Notre part est de recevoir cette œuvre et de la laisser travailler et se développer dans nos vies, même dans nos larmes. Nous lui offrons notre part et il l'utilise de façon si puissante que, puissions-nous la voir présentement, nous en aurions le souffle coupé.

Il faut comprendre que le Chrétien envisage la souffrance, comme toute autre chose, dans une perspective entièrement différente de l'incroyant. Il la voit, comme toute autre chose, comme un *entre-deux* entre Dieu et lui, tel un cadeau de Dieu, une invitation venant de Dieu, un défi lancé par Dieu, quelque chose entre Dieu et lui. Tout est relativisé. Je ne saurais établir de lien avec quoi que ce soit en gardant Dieu en dehors ; Dieu est l'être avec lequel j'établis mon lien. Tout est entre Dieu et nous. La nature n'est plus seulement une nature, mais une création, la création de Dieu. Avoir des enfants est une procréation. Mon propre moi est une image de lui et non de moi, une image qui m'est prêtée.

Qu'est-ce alors que la souffrance pour un chrétien ? Elle est l'invitation du Christ pour aller à sa suite. Le Christ va à la croix, et nous sommes invités à le suivre vers la même croix. Non pas parce qu'elle est une croix, mais parce qu'elle est la sienne. La souffrance est bénie, non parce qu'elle est une souffrance, mais parce qu'elle est la sienne. La souffrance n'est pas l'environnement qui explique la croix ; la croix est l'environnement qui explique la souffrance. La croix donne une nouvelle signification à la souffrance ; il n'est plus question d'une relation qui soit uniquement entre Dieu et moi mais aussi entre le Père et le Fils. Le premier *entre-deux* est introduit dans les échanges trinitaires du second. Le Christ nous permet de participer à sa croix parce que c'est son moyen de nous permettre de participer aux échanges de la Trinité, de partager la vie intime même de Dieu.

Freud dit que nos deux besoins absolus sont l'amour et le travail. Voici que les deux sont maintenant accomplis par ce qui fait notre plus grande peur, la souffrance. Le travail, parce que la souffrance devient maintenant une *opus dei*, une œuvre de Dieu, un travail d'édification de son royaume. L'amour, parce que notre souffrance devient maintenant un travail d'amour, l'œuvre de la rédemption, sauvant ceux que nous aimons.

Contrairement à ses substituts populaires, le véritable amour est prêt à souffrir. L'amour n'est pas une amourette. L'amour est la croix. Notre difficulté initiale, le problème pur et simple de la souffrance, était celui d'une croix sans Christ. Mais nous ne devons pas non plus tomber dans le piège opposé d'un Christ sans croix.

Voyez le crucifix. Saint Bernard de Clairvaux dit que chaque fois qu'il le regarde, les cinq plaies du Christ lui apparaissent comme autant de lèvres prononçant : « Je t'aime ».

Bref, Jésus a fait trois choses pour résoudre le problème de la souffrance. Premièrement, il est venu. Il a

souffert avec nous. Il a pleuré. Deuxièmement, en devenant un homme, il a transformé le sens de notre souffrance : elle fait maintenant partie de son travail de rédemption. Les douleurs que nous éprouvons dans la mort deviennent des douleurs de naissance au paradis, non seulement pour nous-mêmes mais aussi pour ceux que nous aimons. Troisièmement, il est mort et ressuscité. En mourant, il a payé le prix du péché et nous a ouvert les portes du paradis ; en ressuscitant, il a transformé le trou de la mort en une porte, faisant d'une fin un début.

Cette troisième action, la résurrection, est le plus grand changement du monde. Nombreuses condoléances commencent en disant : « Je sais que rien ne peut ramener votre être cher, mais... » Peu importent les mots qui suivent, ou la psychologie du réconfort qu'on utilise suite à ce « mais », ce que le christianisme dit à l'affligé rend toute autre chose triviale, offrant à l'affligé ce qu'il désire le plus entendre : Dieu peut ramener votre être cher à la vie et, en réalité, il le fera. La résurrection existe.

Quelle différence cela fait-il ? Tout simplement la différence entre la présence et l'absence d'une joie infinie et éternelle. Les disciples du Christ estimaient la résurrection tellement importante qu'en prêchant la bonne nouvelle à Athènes, Paul donna l'impression aux habitants de cette ville de prêcher deux nouveaux dieux, Jésus et la Résurrection (*anastasis*) (Ac 17). Saint Paul disait aussi : « Si le Christ n'est pas ressuscité, alors notre enseignement est vain et notre foi est vaine... Si notre espoir dans le Christ n'est que pour cette vie, nous sommes les plus pitoyables des hommes. » (1 Co 15, 14; 19)

Quand nous aurons fini de verser nos larmes, l'incroyable c'est que nous pourrions en rire, non avec dérision mais avec joie, en repensant à la résurrection. Nous connaissons dès maintenant quelque chose de semblable. Après avoir été libéré d'une grande inquiétude, après avoir résolu une grande difficulté, après la guérison d'une maladie grave, après être débarrassé d'une profonde douleur, nous considérons un événement du passé tout autrement qu'il ne nous apparaissait en tant qu'événement à venir ou qu'expérience présente. Souvenez-vous de l'audacieuse parole de sainte Thérèse affirmant que du ciel la plus misérable vie sur terre ne ressemblera qu'à une mauvaise nuit dans un hôtel minable !

Si vous avez du mal à croire cela, si cela vous paraît trop beau pour être vrai, sachez que même l'athée Ivan Karamazov comprenait un tel espoir. Il dit :

Je crois, comme un enfant, que la souffrance sera guérie et restituée, que l'humiliante absurdité des contradictions humaines disparaîtra comme une image pitoyable, comme une fabrication méprisante de l'esprit euclidien impuissant et infiniment petit de l'homme ; je crois qu'à la fin du monde, au moment de l'harmonie éternelle, quelque chose de tellement précieux se produira qu'il sera suffisant pour tous les cœurs, pour le réconfort de tous les ressentiments, pour l'expiation de tous les crimes de l'humanité, pour tout le sang versé par les hommes ; je crois que cela rendra possible non seulement de pardonner mais de justifier tout ce qui est arrivé.

Pourquoi Ivan demeure-t-il alors athée ? Parce qu'il a beau croire, il ne peut pas accepter. Il n'a pas de doute. Il est un rebelle. Comme son personnage du Grand Inquisiteur, Ivan est en colère contre Dieu pour ne pas vouloir être plus gentil. Telle est la source la plus profonde de l'incroyance : non pas l'intelligence mais la volonté.

L'histoire que j'ai racontée dans ce chapitre est l'histoire la plus vieille et la plus connue du monde. Car elle est la prime histoire d'amour, l'histoire que nous préférons raconter. Tolkien disait : « Des histoires racontées, il n'y en a aucune autre que les hommes préféreraient découvrir qu'elle soit vraie. » Les contes de fées en portent le goût, et c'est pourquoi les contes de fées sont si attrayants. Kierkegaard raconte à nouveau cette histoire, avec beauté et profondeur, au chapitre deux de ses *Fragments philosophiques*, sous la forme de l'histoire d'un roi qui aima et courtoisa une humble paysanne. Cette histoire est racontée symboliquement dans le meilleur des poèmes d'amour, *Le cantique des Cantiques*, le livre favori des mystiques. Et la beauté même de cette histoire milite en faveur de sa vérité. Autrement, comment une idée aussi folle, un désir aussi fou, aurait-il pu naître dans l'esprit et le cœur de l'homme ? Comment une créature sans système digestif pourrait-elle désirer de la nourriture ? Comment une créature qui n'est pas homme pourrait-elle désirer une femme ? Comment une créature sans esprit pourrait-elle désirer la connaissance ? Et comment une créature incapable d'accueillir Dieu pourrait-elle désirer Dieu ?

Revenons un peu en arrière. Nous avons commencé par le mystère non seulement de la souffrance mais

de la souffrance dans un monde présumément créé par un Dieu d'amour. Comment pouvions-nous tirer Dieu d'affaire ? La réponse de Dieu est Jésus. Jésus n'est pas Dieu tiré d'affaire mais Dieu aux prises avec l'affaire. D'où l'importance cruciale de la doctrine de la divinité du Christ : s'il n'y a pas de Dieu sur la croix, mais uniquement un homme bon, alors Dieu n'est pas aux prises avec l'affaire, accroché à la souffrance, crucifié. Si Dieu n'est pas accroché, il est un décrocheur. Comment pourrait-il être assis confortablement dans le ciel, indifférent à nos larmes ?

Nous avons vu qu'il y a une excellente raison de ne pas croire en Dieu : c'est le mal. Et Dieu a lui-même répondu à cette objection en acte et en larmes, et non en paroles. Jésus est les larmes de Dieu.

Chapitre VIII

QUELLE DIFFÉRENCE CELA FAIT-IL ? SEPT LEÇONS DES SAINTS, LES DOIGTS INDICATEURS DE JESUS

La vie ne comporte qu'une seule tragédie : celle de n'avoir pas été un saint.

Charles Péguy

J'aime William James, bien que je ne sois pas d'accord avec sa philosophie du pragmatisme. Il regorge de sages conseils. Un de mes préférés, c'est celui où il nous dit que, devant toute idée, nous devrions nous demander : « Quelle différence cela fait-il ? » Vraie ou fausse, si elle n'apporte aucune différence dans notre expérience, alors nous ne devrions pas nous en occuper. Le I.I.I. (l'Index d'Importance d'une Idée) est la différence qu'elle entraîne.

Si tout ce que nous avons vu jusqu'ici est vrai, quelle différence cela nous apporte-t-il ici et maintenant ? Bref, qu'allons-nous en faire ? Si nous y croyons, alors quoi ?

Pour en avoir une idée, il faut nous informer auprès de ceux qui ont fait l'expérience de la différence, à savoir les doigts indicateurs de Jésus, les saints. Les saints sont tout simplement des gens qui l'ont chèrement aimé, qui l'ont le mieux connu et qui l'ont suivi de plus près. En termes d'Écritures Saintes, tous les chrétiens sont des saints, en plus ou en moins. En termes populaires, les saints sont les « plus ». Jésus étant encore à l'œuvre en eux, dans son Corps, dans son peuple, nous y voyons la différence qu'il apporte. Que disent-ils de l'application de la solution de Jésus au problème de la souffrance ?

1. « Je ne t'ai jamais promis un jardin de roses »

D'abord, ils s'attendent à souffrir car Jésus nous a justement dit de nous y attendre : lui, le modèle du chrétien, était l'homme des tristesses, et ses meilleurs amis à travers les âges ont toujours souffert davantage. « La croix est le cadeau que Dieu donne à ses amis », disait saint Philippe de Néri.

Comme nous sommes le Corps du Christ et que nous ne saurions dépasser notre chef, les épreuves font partie de notre jeu. « Dans le monde, vous aurez à souffrir. Mais ayez courage ! J'ai vaincu le monde » (Jn 16, 33). Ce monde est « une vallée de larmes », et tout notre génie théologique n'est pas parvenu à sécher nos larmes. S'il y a quelque chose, le monde moderne a le cœur plus mouillé de larmes, même s'il affiche l'œil sec. (Et l'a-t-il seulement ? Quelque cinquante millions de gens sont morts lors de la deuxième guerre mondiale et maintenant, dans la paix, c'est environ le même nombre d'enfants qui, chaque année, sont liquidés dans le ventre maternel.)

Le but de notre vie dans ce monde n'est pas le confort, la sécurité, ni même le bonheur, mais l'entraînement ; pas l'épanouissement mais la préparation. Comme foyer, ce serait pitoyable. Mais comme gymnase, c'est excellent. C'est un jeu de quilles en pente élevée. L'idée n'est pas de faire tous les abats. Ceux qui réussissent cela trichent généralement. L'idée est de développer nos muscles. La balle n'a pas à atteindre les quilles, son but. « Un pas en avant, un pas en arrière », est la loi dans ce monde. Le progrès est un mythe. Plus nous devenons forts, plus nous faiblissons, devenant de plus en plus dépendants de nos béquilles, les machines. En effet, nous n'avons rien compris si nous croyons en des utopies terrestres. L'univers est une machine qui travaille l'âme, un utérus, un oeuf. Lors de sa venue, Jésus n'en a pas fait un jardin de roses bien qu'il l'eut pu. Au contraire, il a porté les épines des jardins de ce monde.

Si nous croyons cela, nous nous attendrons à des souffrances plutôt que de les prendre en mal et de nous en scandaliser. « Nous n'avons aucun droit au bonheur », écrivait C.S. Lewis dans le dernier article de sa vie. Malcolm Muggeridge, pour sa part, dit que l'affirmation du droit à « la recherche du bonheur », dans la Déclaration de l'Indépendance américaine, est une des choses les plus ridicules jamais dites.

L'idée dans cette vie n'est pas d'être heureux mais de devenir réel, comme le Lapin de Velours ; d'être apprivoisé par Dieu, comme le renard dans *Le Petit Prince*, de devenir la personne que Dieu pourra aimer parfaitement, de satisfaire sa soif d'aimer. Dieu ne cherche pas des exécutions parfaites, il veut des personnes qui aiment. Il n'est pas un directeur de théâtre ; il est un amoureux. Être est plus important qu'agir, le chanteur est plus important que la chanson. Nous apprenons par les erreurs que nous commettons et par les souffrances qu'elles entraînent. Si nous n'avons pas fait au moins une demi-douzaine d'erreurs aujourd'hui, c'est que nous ne faisons pas assez d'efforts. Jésus lui-même, nous révèlent les Écritures Saintes, « apprit l'obéissance dans la souffrance ». Sommes-nous meilleurs que lui ?

Et le meilleur fruit, la plus belle fleur de la souffrance, c'est le pardon, « cette plante qui ne fleurit qu'arrosée de pleurs ». Ou bien le pardon, ou bien l'enfer, nous racontent les paraboles de Jésus. Et le chemin pour apprendre à pardonner est la souffrance. Ou bien la souffrance ici, ou bien la souffrance là-bas.

Il est préférable de cesser de chercher des portes de sorties. C'est ici que nous devons éclore.

2. « Tout est grâce »

Sainte Thérèse dit simplement que tout est grâce. La souffrance est quelque chose. Donc la souffrance aussi est grâce.

Nous savons ce dont Dieu a l'air : Jésus. Dieu est l'amour infini, éternel, pur, absolu et sans réserve. Tout ce qu'il fait est conséquemment amour. Tout ce qui nous arrive est conséquemment son baiser. Parfois un baiser plein de larmes.

« Toutes les choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu. » (Rm 8, 28) Ce verset paraît être le plus étonnant de toutes les Saintes Écritures. Et pourtant l'autre possibilité est horriblement impensable. Romains 8, 28 est l'une des deux réponses possibles à la question ultime : qu'est-ce qui est ultime ? Est-ce que tout est lumière, entourant quelques poches de noirceur ? Ou est-ce que tout est noirceur, entourant quelques poches de lumière ?

Jésus nous montre autant qu'il nous dit la réponse. Tout est amour de Dieu, grâce de Dieu. Le Rabbin Kushner a tort : les malheurs ne frappent pas les bonnes gens uniquement parce que Dieu est faible, ou à l'état de bébé encore en croissance ; la nature n'entoure, ne limite ni ne détermine l'intention et les actions de Dieu. Nos vies ne sont pas les jouets des lois aveugles de la nécessité naturelle, du destin ni du hasard. Au contraire, la nature est façonnée par un créateur amoureux, l'auteur d'un drame. La nature est la scène où se joue la vie. La vie humaine n'est pas un ajout insignifiant à la nature. La nature est un aspect insignifiant de nos vies, comme les décors d'une pièce. Et cette différence est radicale. Tout devient significatif. En fait, tout est grâce. Autrement tout ne serait que « vanité des vanités », selon l'expression de l'Ecclésiaste.

Nous ne pouvons pas savoir le sens de chaque événement, mais nous pouvons savoir que chaque événement a un sens. Comment ? Ni la science ni la philosophie ne peuvent le prouver ni l'infirmier. Mais cela nous a été dit par la Parole de Dieu (la Sainte Écriture) et par la Parole de Dieu (Jésus), et nous le savons aussi par expérience, par l'expérience de l'amour. Seul l'amour comprend l'amour. C'est seulement si notre volonté est en lien avec la volonté du Père, nous dit Jésus (Jn 7, 17), que nous le comprendrons et que nous comprendrons son enseignement. Si nous aimons Dieu, nous comprendrons que tout est grâce, que les plaies de Job sont grâce, que l'abandon de Job est grâce, que l'abandon de Jésus lui-même (« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? ») est grâce. Même l'enfer est fait d'amour de Dieu et de grâce, ressenti comme une douleur par ceux qui le haïssent. Il n'y a que l'amour de Dieu. « Tout est grâce. »

Alors que fait-on ?

Nous n'entrons pas dans une résignation passive. Car notre activité aussi est grâce. Notre combat contre la souffrance et contre toutes les formes du mal, physique et spirituel, fait partie de la volonté de Dieu sur nous et de notre croissance. Mais en même temps que nous disons non à la souffrance, à la maladie, à la mort, aux amoindrissements, nous disons aussi oui à l'ensemble du plan de Dieu, qui comprend à la fois nos efforts et leurs insuccès à vaincre complètement ces maux. Nous sommes comme dans une pièce de théâtre. En incarnant la volonté du personnage nous incarnons la volonté de l'auteur. Même si le personnage peut tomber, l'auteur passe. Mais si le personnage n'accepte pas de combattre et de tomber, l'auteur ne passera pas. Car un personnage qui refuserait de combattre parce qu'il connaît la pièce et sait qu'il ne gagnera pas serait en rébellion contre la volonté de l'auteur. Nous devons donc nous résigner à la volonté de Dieu mais non pas nous résigner face au monde, combattant non pas Dieu mais les maux dans le monde — telle est notre destinée.

3. « Fiat »

« Fiat » est l'unique parole de Marie que nous avons besoin de connaître. Elle contient tout le secret de la sainteté : « Qu'il soit fait selon ta parole. » Car « ta parole » s'est révélée être Jésus.

Quelle différence Jésus apporte-t-il à ce *fiat*?

Nous ne pouvons tourner la clef dans la serrure de la sainteté qu'en ayant une entière confiance en Dieu, envers qui nous prononçons le *fiat* ; nous ne pouvons avoir une entière confiance en lui qu'en sachant qu'il nous aime ; et nous ne pouvons savoir qu'il nous aime qu'en raison de Jésus. Pascal écrivait : « Non seulement nous connaissons Dieu par Jésus Christ, mais nous ne nous connaissons nous-mêmes que par Jésus Christ ; nous ne connaissons la vie et la mort que par Jésus Christ. Sans Jésus Christ, nous ne pouvons pas connaître le sens de notre vie ou de notre mort, de Dieu ou de nous-mêmes. » L'apôtre Paul disait : « Tout a été créé par lui et pour lui. Il existe antérieurement à tout et tout subsiste en lui. » (Col 1, 16-17)

Enlevons Jésus et notre connaissance de Dieu devient incertaine. Si la connaissance de Dieu devient incertaine, notre confiance en ce Dieu devient incertaine. Et alors notre *fiat* devient incertain. Seul Jésus rend psychologiquement possible le secret de la sainteté. La souffrance est l'obstacle. La souffrance est la preuve présentée contre Dieu, la raison de ne pas lui faire confiance. Jésus est la preuve en faveur de Dieu, la raison de lui faire confiance.

Et la paix est le fruit de cette confiance, le fruit de demeurer en sa volonté. « Dans sa volonté, notre paix » — T.S. Eliot estime que cette phrase de Dante est la parole la plus profonde de toute la littérature humaine. Aucun bonheur en ce monde ne peut être plus profond que le bonheur qui provient de la soumission volontaire et active à la volonté de Dieu, même quand il veut notre souffrance.

D'ailleurs nous le savons par expérience.

Parmi les points que j'ai fait valoir, certains me sont connus par la foi et non par l'expérience. Mais ce

que j'avance maintenant m'est connu par la foi et par l'expérience. En fait, je le sais par des expériences répétées, sans cesse, des milliers de fois sans exception aucune.

Et voici le résultat de ces expériences. Je connais le chemin de la joie parfaite, d'une force sereine, d'un éveil paisible, d'un sens et d'un but continu sans ennui, d'une inspiration créatrice, de la paix de l'esprit et de la satisfaction. C'est trop en mettre ? Au contraire, je n'arrive pas à en mettre assez. C'est ainsi que je dois décrire l'état d'esprit qu'il m'arrive d'éprouver exceptionnellement mais réellement. Je sais très bien ce qu'est cet état d'esprit, bien que je ne l'aie éprouvé que par moments, en contraste avec mon habituel état d'esprit opposé ; l'hébétude, la lassitude, le vide, ou encore la frustration et le malheur, exprimés ou réprimés.

Le chemin vers la joie parfaite est incroyablement simple. Il suffit de mourir — de mourir à sa propre volonté et à son propre souci — disant à Dieu, avec franchise : « Que ta volonté soit faite. » Mettre Dieu en premier et tout lui consacrer, mais alors *tout*.

Ce n'est pas là une découverte nouvelle ou originale. C'est le fondement de tout ce que les saints disent. Je le sais sans le moindre doute, non pour avoir réussi cette entreprise mais pour y avoir échoué lamentablement. Mais je le sais sans le moindre doute à partir de ma propre expérience. Si, par ailleurs, vous ne le savez pas à partir de votre propre expérience, il ne vous reste qu'à me faire confiance ou à l'accepter par la foi, ou encore — ce qui serait bien mieux — à en faire vous-mêmes l'expérience. Je puis vous garantir les mêmes résultats. Et comment pourriez-vous ne pas l'essayer ? Il en va de quelque chose de plus grand que le monde.

Nous allons poursuivre maintenant avec de la théorie. Mais elle est fondée sur ce fait.

Voici comment le fiat, « que ta volonté soit faite », transforme la souffrance. Mourir à soi et à ses désirs est l'essence même de la souffrance. Si je veux X et que je reçois Y, je souffre, à la fois parce que je suis privé de X que je veux, et que j'ai Y que je ne veux pas. Cependant, si je veux uniquement la volonté de Dieu, je ne souffre pas, parce que je reçois toujours ce que Dieu veut. Nous souffrons dans la mesure où nous ne sommes pas ordonnés à la réalité, l'ultime réalité, la volonté de Dieu. Ainsi, paradoxalement, l'essence même de la souffrance (mourir à soi) peut devenir son contraire (la joie parfaite) quand elle est vécue librement par amour pour Dieu. Non seulement Dieu compense-t-il nos souffrances, mais encore il transforme la souffrance elle-même en joie parfaite quand nous obéissons de tout cœur à son premier commandement, aimant, voulant et adorant Dieu seul par-dessus tout.

Certes, aucun de nous ne réussit cela parfaitement et de tout cœur. Nous sommes des créatures déchues, brisées. Et la plupart d'entre nous, comme moi-même, n'approchent en rien le degré auquel cela est vécu par les saints. Mais même de piètres spécimens d'humanité peuvent en faire un bout de chemin. Il y a une parcelle de bonté chez les pires d'entre nous et une parcelle de malice chez les meilleurs.

Revoyons tout cela encore. C'est la plus importante leçon pratique de la vie que je connaisse.

Bouddha vit que la souffrance est le produit du désir égoïste (*tanha*). Sans écart entre ce que nous désirons et ce que nous recevons, il n'y aurait pas de souffrance. La souffrance est cet écart. La plupart des gens cherchent à combler cet écart en accumulant toujours plus de ce qu'ils veulent. Ce qui ne fonctionne jamais. Bouddha nous enseigne que cet écart sera comblé en désirant moins — en fait en ne désirant rien — ce qui nous conduira au Nirvana, à la cessation ou à l'extinction de la souffrance par la disparition de sa cause, le désir.

Les saints nous offrent une troisième piste. Elle n'est pas cette piste populaire d'essayer de combler nos désirs en laissant nos désirs comme ils sont, ni celle de Bouddha qui cherche à éteindre nos désirs et à laisser le monde comme il est. Elle propose de transformer nos désirs et, de ce fait, transformer le monde en voulant d'une autre façon. D'abord en voulant la volonté d'un autre (de Dieu) plutôt que la nôtre, puis en mettant tous nos efforts à ne vouloir qu'une seule chose. (« La pureté du cœur consiste à ne vouloir qu'une seule chose », disait Kierkegaard.) Contrairement au projet involontaire et passif de Bouddha, ceci est plein de volonté et de passion. La différence cependant d'avec la piste populaire, c'est qu'on a affaire

non à une volonté égoïste, mais généreuse. Il s'agit d'une forme de volonté, de désir, complètement ignorée par Bouddha.

Et voici sa valeur pratique : cette piste conduit à la joie parfaite. Ce qui conduit à la joie parfaite est, paradoxalement, ce qui est l'essence même de la souffrance : « non pas ma volonté ». Le centre même de la souffrance, la mort à soi, peut mener à la joie parfaite, lorsqu'elle est offerte à Dieu.

L'offrande à Dieu : de quoi s'agit-il ? De la foi, de l'espérance et de l'amour. Tels sont les trois catalyseurs qui transforment la souffrance en joie.

Jésus l'a fait.

4. L'humilité et la gratitude

Si nous croyons que la souffrance est une grâce de Dieu qui nous touche, nous éviterons le ressentiment, l'arrogance et surtout l'orgueil, ce péché fondamental et satanique. Quand nous souffrons, notre mouvement naturel est d'éprouver du ressentiment et de résister. Ceci présume un droit au bonheur parfait : comment cette souffrance ose-t-elle s'immiscer dans ma suffisance personnelle et ma domination sur ma vie ? Comment les malheurs osent-ils frapper de bonnes gens ? Je suis une bonne personne et je mérite de bonnes choses. Telle est précisément l'attitude enseignée explicitement par presque toute la psychologie moderne et répandue implicitement par les moyens de communication populaires et par la publicité. Pour la plupart des gens, l'attitude opposée est considérée comme une faiblesse plutôt que comme une douceur, bref un manque de caractère et quelque chose d'inhumain.

Pourtant, c'est un mensonge. Les saints ne manquent pas de caractère et ne sont pas inhumains. Ils sont humbles. L'humilité ne manque donc pas de caractère et n'est pas inhumaine.

Les saints voient leur vie à moitié pleine de joies et à moitié pleine de tristesses, et la considèrent comme à demi *pleine* là où d'autres n'y voient qu'une vie à demi *vide*. Ils savent que leur existence même est pur don, par voie de création, et, par conséquence, apprécie plus les joies ordinaires qu'ils ont en ce monde que les blasés de ce monde n'apprécient leurs millions. Ils pratiquent la grande et joyeuse vertu de gratitude, tellement négligée. Personne ne peut comprendre la vie s'il est ingrat à son sujet. Personne ne peut totalement méconnaître la vie s'il éprouve de la gratitude envers elle.

De quoi serions-nous reconnaissants ? De Dieu, qui nous est donné de toute éternité ; c'est tout. La joie infinie, le paradis, gagné par Jésus à un prix infini ; seulement cela. Non, ce n'est pas tout. Le monde est ajouté comme bénéfice marginal. Et nous-mêmes. A qui le don du soi fut-il donné à notre conception ? À personne, à rien : nous sommes un pur don. Parce que c'est propre de Dieu de donner. Dieu est don. La Trinité est un éternel don de soi et une reconnaissance éternelle en retour. La gratitude est enracinée dans la réalité ultime. Le don de soi et la gratitude en retour : telle est la trame du drame de la vie qui commence dans l'éternité de Dieu, qui est incarnée en Jésus Christ et sa mort sacrificielle, et qui s'offre maintenant à nous comme une aubaine. La souffrance ajoute à cette aubaine plutôt que de la diminuer.

Nous pouvons aisément vérifier, au regard de la vie des autres et dans l'expérience de notre propre vie, qu'une attitude d'humilité et de reconnaissance apporte une joie profonde même dans la souffrance, tandis qu'une attitude d'orgueil et d'ingratitude produit une morosité même en l'absence de souffrance. Les gens orgueilleux ne sont pas des gens heureux.

Ici, Jésus fait toute la différence. Comment pouvez-vous prendre en considération la raisonnable philosophie humaine d'Aristote, qui érige une « saine fierté » au rang des vertus, quand vous avez devant vous un Dieu éternel humilié à vos pieds, lavant vos pieds de ses larmes ?

5. La foi

Jésus est venu parmi nous, mais n'a pas été reconnu par tous parce qu'il exigeait la foi. Plutôt que de se présenter dans un triomphe visible et spectaculaire, comme les gens l'attendaient, il ne s'est montré qu'à

ceux dont le cœur (et non seulement l'esprit et les yeux) était à sa recherche.

Il en va ainsi aujourd'hui. La solution de Jésus au problème de la souffrance n'est disponible qu'à travers la foi. Tournez cette clef et vous entrez dans un incroyable nouveau monde de joie et de signification. Contentez-vous de votre raison ou de vos sentiments ou de vos yeux et vous n'y entrerez pas.

La foi ne porte pas sur du sentiment mais sur une réalité. Mais la foi apporte un nouveau sentiment de joie. Nous pouvons dès maintenant ressentir la joie du ciel même dans notre souffrance, comme l'ont fait les saints, si notre foi s'attache non aux sentiments mais à Lui seul. « Si vous croyez, vous verrez », promet-il à Marthe près de la tombe de Lazare. La joie vient après la foi. Car, à son centre, la joie n'est pas du tout un sentiment. Elle est une réalité. Le Christ est notre joie. Il ne se contente pas de nous rendre joyeux. La joie n'est pas un sentiment en nous. La joie n'entre pas en nous. C'est nous qui entrons dans la joie : « Entre dans la joie de ton seigneur. » (Mt 25, 21)

D'une façon très réelle, nous sommes déjà au paradis. En effet, le paradis n'est pas d'abord un endroit mais une personne. Le paradis est là où se trouve le Christ. C'est lui qui fait que le paradis est le paradis ; ce n'est pas le paradis qui fait qu'il est lui-même. Et nous sommes présentement dans le Christ (à moins d'être en chemin vers l'enfer ; il n'y a pas d'autre possibilité, ou alors tout le message du Christ est un mensonge). Nous voyons présentement peu de chose du paradis et en avons peu d'expérience ; il reste beaucoup, énormément à venir. (Ce serait certainement cruel de dire à quelqu'un qu'il est présentement un ressuscité au paradis. Le paradis se limiterait-il à ce que nous percevons ?) Nous sommes comme des enfants dans le sein de leur mère, déjà entrés dans le monde, mais ayant encore à naître pour voir et connaître ce monde.

Quand nous mourons, nous naissons hors de ces modestes entrailles que nous appelons l'univers. Cependant nous sommes déjà dans ce monde plus vaste, comme l'indique l'adresse qu'Emily donnait dans *Notre ville* (Our Town):

Grovers Corners
New Hampshire
États-Unis d'Amérique
Hémisphère Ouest
Planète Terre
Système Solaire
Univers
Pensée de Dieu

Pensée de Dieu = paradis = joie. Si nous croyons que nous sommes là, la souffrance elle-même fera partie de la joie. Elle n'est manifestement pas ressentie comme une joie. Et c'est là qu'entre la foi.

Est-ce trop demander ? Qu'en serait-il autrement ? Sans la foi, où sommes-nous ? « Perdue dans une forêt hantée », rampant sur la surface d'un lamentable tas de scories célestes. Sans la foi, nous ne sommes pas dans la pensée de Dieu, c'est dire que nous ne sommes pas au paradis. Et tout le monde sait ce qu'est le contraire du paradis. Ce n'est pas la terre. La terre est uniquement une station de transition.

6. La faiblesse fait la force

L'enseignement de Jésus qui revient le plus souvent est le paradoxe que les pauvres sont riches, que les faibles sont forts, que les petits sont exaltés. C'est l'idée centrale des béatitudes dans le Sermon sur la Montagne et de la plupart des paraboles. Elle est illustrée par toute la vie de Jésus, par l'incarnation, le *kenosis*, le dépouillement. Il « s'est dépouillé, prenant la condition du serviteur, devenant semblable aux hommes ; et, reconnu à son aspect comme un homme, il s'est abaissé devenant obéissant jusqu'à la mort, à la mort sur une croix. » (Ph 2, 7-8)

Voici l'opposé radical à la sagesse de notre temps et de tous les temps. Le principe fondamental de presque toute la psychologie moderne est de s'aimer soi-même, de s'accepter comme on est, de se sentir bien par rapport à soi-même. Lorsque nous obéissons à cette sagesse de notre monde, Dieu n'a que deux

options. Il peut nous laisser dans cet état, où nous courons le risque de devenir des pharisiens satisfaits, respectables et orgueilleux. Ou alors il peut nous gifler avec miséricorde par une bonne dose de souffrance, de frustration et d'insatisfaction envers nous-mêmes, afin de nous tirer de là et de nous conduire dans un meilleur état. Appelons cela le second état. Comme une mère, la souffrance nous fait naître dans le second état. Soyons reconnaissants envers nos mères.

Dans le second état, nous nous détestons nous-mêmes, c'est-à-dire que nous rejetons notre suffisance et notre propre volonté, notre propre moi. Presque tous les psychologues modernes situent là le début de tous nos problèmes. Jésus y voit le début de notre salut : « Si quelqu'un vient à moi sans me préférer à son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et même à sa propre vie, il ne peut être mon disciple. » (Lc 14, 26)

Il n'est pas question de mépriser les gens qui font partie de notre vie, mais de les mettre en second.

Dieu ne peut entrer chez nous qu'aux moments de nos insatisfactions, de nos faiblesses, de nos échecs par rapport à nos ambitions. Notre échec est notre succès. La mort est l'échec suprême, la faiblesse suprême. Elle est donc l'occasion suprême pour Dieu d'entrer au plus profond de nous et notre occasion suprême d'entrer au paradis. C'est ce que voit Teilhard de Chardin dans *Le milieu divin* :

Nous ne pouvons mettre aucune limite au déracinement impliqué dans notre cheminement en Dieu... Il faut faire un pas de plus : celui qui nous fera perdre pied à tout nous-même... Quel va être l'agent de cette définitive transformation ? La mort, précisément... Dieu doit, en quelque manière, afin de pénétrer définitivement en nous, nous creuser, nous évider, se faire une place. Il lui faut, pour nous assimiler en lui, nous remanier, nous refondre, briser les molécules de notre être. La mort est chargée de pratiquer, jusqu'au fond de nous-mêmes, l'ouverture désirée.

7. L'ultime théologie de la souffrance : dans la Trinité

Avez-vous déjà remarqué combien la joie est près des larmes ? Et comment, lorsque la joie est tellement débordante que toute autre manifestation semble inadéquate, nous avons recours aux larmes ? Vous êtes-vous déjà demandé pourquoi il en est ainsi ?

Avez-vous aussi remarqué qu'il existe une espèce de souffrance et de mort que nous souhaitons sans trop nous l'avouer, et qui est, dans un sens mystique, indescriptiblement délicieuse ? Il ne s'agit pas de la souffrance ordinaire (à moins d'être masochistes). Mais, lorsque nous avons une expérience mystique, nous ne voudrions pas mourir. J'en ai fait l'expérience à deux reprises : une fois pendant que je nageais dans l'océan durant un terrible orage, et une fois en écoutant la Neuvième Symphonie de Beethoven. Les Français appellent la relation sexuelle *le petit mal*, la petite mort. C'est la fin, la consommation, comme la mort, mais une consommation intensément convoitée. Les mystiques expriment leur profond désir de mourir en Dieu, de devenir un néant en Dieu, tout et rien, *todo y nada* selon l'expression de saint Jean de la Croix.

Quel est le sens d'aspirer à la mort, à la perte totale de soi ? Que signifie une joie près des larmes, et des bonheurs qui vont au-delà de la douceur dans une curieuse amertume ? Et qu'est-ce que Jésus a à voir là-dedans ?

Eh bien, voici une réponse qu'offrent les saints. Elle est d'une profondeur bien au-delà de mes capacités. Mais je crois qu'elle est vraie, et je l'ai retrouvée chez certains grands penseurs et grands auteurs, comme C.S. Lewis, et chez certains grands saints et de grands amoureux de Dieu, comme saint Jean de la Croix. Permettez-moi de vous en donner un échantillon. Si elle est vraie, nous aurons la raison ultime pour laquelle nous souffrons. Elle situe la source de la souffrance, ou du moins son modèle, son premier analogue, le plus loin que nous puissions aller : dans la nature nécessaire et éternelle de la Sainte Trinité.

Les saints parlent de notre ultime destinée et joie en termes de « mariage spirituel ». Dans un mariage, les deux conjoints deviennent un. Dans un mariage spirituel, nous participons à la vie même de Dieu.

Quelle est cette vie ? Le Dieu que nous épousons est une Trinité de personnes, chacune se dépouillant totalement, mourant à soi. Le Père aime le Fils, et non lui-même. Le Fils aime le Père, et non lui-même. L'Esprit est cet amour entre les deux. L'Esprit révèle le Fils, et non lui-même. Le Fils révèle le Père, et non lui-même. Le Père engendre le Fils, et non lui-même. Du Père et du Fils procède l'Esprit Saint, et non eux-mêmes. Chacun meurt à soi éternellement. Ceci ressemble certainement à la souffrance. Ou plutôt la souffrance y ressemble.

C'est ainsi qu'il peut y avoir au paradis quelque chose qui ne soit pas totalement étranger aux souffrances (Que Dieu nous donne bientôt d'y goûter !.) En effet, dans le don de soi, nous touchons comme nulle part ailleurs un rythme qui appartient non seulement à la création mais à tout l'être. Car le Verbe Éternel lui-même s'offre en sacrifice ; et pas seulement au Calvaire.

Du plus haut au plus bas de l'existence, le moi existe pour sa propre abdication et, par cette abdication, devient encore plus lui-même, devant par conséquent abdiquer encore plus de lui-même, et ainsi à l'infini. Il ne s'agit pas d'une loi céleste à laquelle nous pourrions échapper en demeurant sur terre, ni d'une loi de la terre à laquelle nous pourrions échapper en étant sauvés. Ce qui est en dehors du système du don de soi n'est ni la terre, ni la nature, ni « la vie ordinaire », mais simplement et seulement l'Enfer. (C.S. Lewis)

Chapitre IX

DE RETOUR À NOTRE PROBLÈME

Les doutes sont des fourmis dans nos pantalons qui maintiennent la foi en mouvement.

Frédéric Beuchner

Lecteur: Hem !

Auteur: Ah, bonjour. Nous n'avons pas eu de vos nouvelles depuis belle lurette. Vous êtes encore éveillé ?

Lecteur: Soyez certain que je ne me suis pas endormi. J'attendais seulement que vous ayez terminé de peindre votre vision de l'univers avant de vous répondre.

Auteur: C'est gentil d'avoir écouté. Et de répondre aussi. Comme vous le savez, ce sont là deux grands arts.

Lecteur: Je le sais. Et le temps est venu pour vous d'écouter et pour moi de parler. J'ai encore quelques questions...

Auteur: Magnifique ! Elles sont les bienvenues. J'aurais préféré les avoir plus tôt.

Lecteur: J'ai attendu parce que je préférerais réagir à l'ensemble de votre oeuvre plutôt que de m'en prendre à des détails à mesure que vous la peigniez. Maintenant qu'elle paraît terminée, je peux tirer sur toute la toile. J'ai plusieurs coups à tirer, mais chacun fait un trou dans l'ensemble et en détruit la totalité, de la même façon qu'une balle à quelque endroit de la Mona Lisa détruirait toute l'œuvre. En effet, il s'agit d'un tout qui se tient, comme une peinture.

Auteur: C'est juste. Et elle est suspendue. Comme un homme, à la croix. Il est le tout, ou le cœur de tout. C'est lui qu'il faut frapper. Et c'est difficile. Car il s'est déjà laissé frapper par le véritable problème, qui est la souffrance elle-même, et pas seulement par des objections intellectuelles. Alors qu'avez-vous contre lui ?

Lecteur: Je n'ai rien contre lui. Mais...

Auteur: Alors ma toile est intacte. Il est ma réponse. Regardez-le.

Lecteur: Voulez-vous dire que vous ne répondrez pas à mes objections ?

Auteur: Du tout. Veuillez me les présenter et j'essayerai de répondre. Dieu ne nous demande pas de cesser de penser. Et, de toute façon, nous en sommes incapables. Je tenterai de répondre à vos difficultés en leurs propres termes. Mais si votre objection se formule de la façon suivante : « Tout cela est bien beau

sur papier, mais... », alors je dois vous donner une réponse plus fondamentale.

Lecteur: J'allais justement dire cela. C'était ma première objection. Quelle est votre réponse plus fondamentale ?

Auteur: Que ma réponse n'est pas sur papier mais sur bois.

Lecteur: Vous parlez de lui, encore ? De la croix ?

Auteur: Oui. Voyez, le point n'est pas qu'il formule une réponse à la souffrance : il est la réponse. Je n'ai pas essayé de vous conduire du problème à sa solution par voie de raisonnement philosophique, répondant avec habileté à vos objections et construisant une structure mentale consistante et attrayante. Je ne vends pas une structure mentale. Je témoigne de sa présence. J'ai tenté de vous conduire du problème vers lui au moyen d'indices. Il ne nous conduit pas à des indices. Ce sont les indices qui nous mènent à lui. Il est la réponse de Dieu au péché, à la mort et à la souffrance.

Lecteur: Voilà un autre point. Je vous ai demandé de résoudre un seul problème et vous en solutionnez trois.

Auteur: Il ne faut pas se plaindre d'en avoir plus pour son argent. J'ai dû le faire parce que la souffrance est une petite mort et que la mort est la conséquence du péché, de sorte que nous devons voir la souffrance dans le cadre de la mort et la mort dans le cadre du péché. La mort est un plus grand problème que la souffrance et le péché est un plus grand problème que la mort.

Lecteur: Pourquoi dites-vous qu'il faut voir la souffrance dans le cadre de la mort plutôt que la mort dans le cadre de la souffrance ?

Auteur: La plupart des gens voient la mort seulement comme une souffrance, comme une souffrance particulière et non comme une perte objective, comme le scandale de la disparition de ce qui ne doit pas disparaître, le scandale de se dispenser de l'indispensable : la personne, avec sa valeur intrinsèque.

Lecteur: Et quel est le lien entre la mort et le péché ?

Auteur: La plupart des gens voient le péché comme une mort, comme si le meurtre était l'unique péché et la guerre était le pire péché, plutôt que de voir la mort en fonction du péché, comme une conséquence du péché.

Lecteur: Alors, vous devriez écrire un livre traitant des problèmes plus importants.

Auteur: C'est fait. J'ai écrit un livre traitant de la mort, *L'amour est plus puissant que la mort* (Love Is Stronger Than Death). Et j'en ai écrit un traitant du péché et de la vertu, *Pour l'amour du ciel* (For Heaven's Sake). [Demandez seulement à mon traducteur de vous les mettre en français.] Mais revenons à Celui qui est notre réponse. Ne répond-il pas à votre première objection, que « Tout ceci est bien beau sur papier, ou en théorie, mais... » ? Il répond, non par des paroles, mais par son être et par son action.

Lecteur: C'est juste. Mais j'ai d'autres objections à votre histoire.

Auteur: Bien. Allez-y.

Lecteur: En voici une qui vient d'un de vos propres amis. Quand Thérèse d'Avila tomba dans la boue, Dieu lui dit : « Voici comment je traite mes amis. » Et Thérèse de répondre : « Ce n'est pas surprenant que vous en ayez si peu. » Moi, j'aime ça. J'aime un saint qui a du cran.

Auteur: Mais tous les saints ont du cran. Pas seulement Thérèse d'Avila. Sans épine dorsale, elle ne pourrait pas être une femme, et sans être une femme, elle ne pourrait pas être une sainte. Alors, quelle est votre objection ?

Lecteur: Que ce Dieu-là n'est pas bon. Si nous trahissons nos amis de la façon dont Dieu nous traite, nous ne serions pas bons. Diriez-vous qu'un père qui laisse écraser son enfant par un camion plutôt que de courir dans la rue et le sauver, est un bon père ? Évidemment pas. Pourtant, c'est exactement ce que Dieu nous fait. Il n'aurait qu'à intervenir pour empêcher bien des malheurs et il ne le fait pas. Ce n'est pas ce que j'appellerais être bon. Je ne lui demande pas de nous enlever notre liberté, mais d'enlever un peu plus de nos embêtements, et plus vite que ça.

Auteur: Ce problème est très vieux et sa réponse est aussi très vieille. Elle s'appelle l'analogie. La bonté de Dieu est différente de la nôtre parce que Dieu n'est pas un d'entre nous. Dieu fait des choses qu'un père de ce monde ne fait pas parce que Dieu n'est pas un père de ce monde. La bonté n'est pas ce que les logiciens appellent un terme univoque lorsqu'elle se rapporte à Dieu et à nous. Ce n'est pas du pareil au même. Mais...

Lecteur: J'avais donc raison. Si un homme faisait ce que Dieu fait, nous ne dirions pas qu'il est bon.

Auteur: Très juste. Mais si un Dieu le faisait, nous le dirions bon. Dieu sait tout et il sait parfaitement ce qui sera le mieux pour nous à long terme. Il a le droit de nous dire : Tu as besoin de souffrir maintenant. La

plupart du temps, nous n'avons pas un tel savoir ni un tel droit. Nous serions arrogants de le prétendre parce qu'alors nous prétendrions à l'omniscience.

Lecteur: Donc la bonté n'est pas univoque.

Auteur: Non, mais elle n'est pas équivoque non plus. Elle est analogue. Les termes équivoques ont deux significations incompatibles. Les termes univoques n'ont qu'une seule et même signification. Les termes analogues ont deux significations qui sont partiellement semblables et partiellement différentes. Voyez par exemple la bonté d'un chien et la bonté d'un homme : elles sont différentes, mais pas entièrement. « Mon bon chien » implique que notre chien a des qualités que nous dirions bonnes chez lui et dans un homme : par exemple, la loyauté et l'affection. Mais l'homme a aussi des qualités que le chien ne peut avoir. Dieu se retrouve par rapport à nous en quelque sorte de la même façon que nous nous retrouvons par rapport au chien.

Lecteur: Qu'est-ce que ceci a à voir avec la souffrance ?

Auteur: Il arrive qu'un chasseur fasse souffrir son chien — par exemple quand le chien est pris dans un piège, le chasseur doit pousser le chien plus avant dans le piège pour diminuer la tension afin de pouvoir le dégager du piège. Ceci fait mal et, si le chien était un théologien, il pourrait être tenté de remettre en question le dogme de la bonté de l'homme, parce qu'il ne comprendrait pas ce que nous comprenons : à savoir que le mécanisme du piège nous oblige à le pousser plus avant dans le piège, ce qui fait mal, parce que c'est la seule façon d'en sortir. Dieu agit parfois de la même façon envers nous, et nous ne pouvons pas plus comprendre la raison pour laquelle il le fait que le chien ne pourrait comprendre la nôtre.

Lecteur: Alors nous sommes pris.

Auteur: Non. Nous pouvons lui faire confiance, de la même façon que le chien fait confiance à son maître.

Lecteur: Quelle différence cela fait-il ?

Auteur: Si nous avons confiance, nous ne hurlerons pas, nous ne nous débattons pas, nous ne nous rebellerons pas et nous ne rendrons pas la tâche d'en sortir plus difficile.

Lecteur: Ouais. C'est une belle analogie, mais...

Auteur: Mais ?

Lecteur: Je ne le sais pas. Sa consistance n'assure pas sa vérité.

Auteur: C'est juste. Mais elle répond à votre objection, n'est-ce pas ?

Lecteur: J'imagine que oui. Mais en voici une autre. Pourquoi la stratégie de Dieu de nous laisser souffrir ne marche-t-elle pas ? Si Dieu permet la souffrance pour notre bien, comme vous le dites, pourquoi fait-elle parfois notre malheur ? Prenons, par exemple, les camps de concentration. Certes, certains prisonniers sont devenus des saints. Mais un plus grand nombre ont sombré jusqu'à l'état d'animal et de cadavre. Certains sont devenus des cadavres ambulants, usés et vidés, même après leur libération. Pourquoi Dieu permettrait-il une opération douloureuse s'il sait qu'elle échouera ?

Auteur: Comment savez-vous qu'elle a échoué ? Pouvez-vous connaître l'aboutissement final des choses ? Lisez-vous au fond des cœurs ?

Lecteur: Voulez-vous dire que la souffrance a toujours du succès ?

Auteur: Voulez-vous dire que vous savez que tel n'est pas le cas ?

Lecteur: Je ne le sais pas. C'est vous qui avez les réponses. Comment savez-vous qu'elle réussit ?

Auteur: Je le crois parce qu'un Dieu bon ne ferait pas quelque chose pour rien. Je crois que toute souffrance est au moins essentiellement bonne, une occasion de bonté. Et il appartient à notre libre choix d'actualiser ce potentiel. Nous ne tirons pas tous bénéfice de la souffrance, ni n'apprenons tous grâce à elle, parce qu'il en dépend de nous, de notre volonté libre. Deux prisonniers dans un même camp de concentration, éprouvant les mêmes souffrances, peuvent aboutir à des résultats tout à fait différents, de la même façon que deux jumeaux identiques peuvent suivre des pistes différentes, en raison de leur liberté.

Lecteur: Oui, mais Dieu prévoit-il les choix libres qu'ils feront ?

Auteur: Certainement. Il sait tout.

Lecteur: Alors voici une autre objection : le vieil ogre du fatalisme, « la volonté d'Allah ». Dieu veut la souffrance, alors acceptez-la — ça me paraît fataliste. L'attaque du Rabbín Kushner contre l'attitude religieuse fataliste traditionnelle qui accepte le mal comme une volonté de Dieu, me paraît convaincante.

Auteur: A moi aussi. Je crois que c'est là son meilleur chapitre. Je ne suis pas fataliste.

Lecteur: Mais vous croyez que la souffrance est voulue par Dieu.

Auteur: Je le crois, mais nous avons un choix de trois attitudes face à cela. Il y a trois philosophies de la

vie. L'une est le fatalisme : ce qui sera, sera, alors acceptons tout ce qui vient de la volonté de Dieu sans nous défendre. Ceci est tout simplement ridicule. Nous devons manifestement combattre le mal, sous toutes ses formes, même le mal physique de la souffrance. La seconde philosophie de la vie soutient qu'il n'y a pas de destin et que nous forgeons nous-mêmes notre avenir. Dans ce cas-là, nous devons vaincre la souffrance ou échouer. Si nous croyons cela, nous serons en fait des épaves. La mort aura toujours le dernier mot.

Lecteur: Quelle est alors la troisième philosophie ? La première soutient que le destin existe et la seconde le nie. Comment peut-il y avoir une troisième position ?

Auteur: La première croit en la prédestination ou providence et non en la volonté libre. La seconde croit en une volonté libre mais refuse toute prédestination ou providence. La dernière croit aux deux. La troisième position est celle des Écritures Saintes et des grands philosophes chrétiens comme Augustin et Thomas d'Aquin. C'est pourquoi nous devons simultanément faire confiance et combattre. Il s'agit d'une coopération, comme l'amour, le mariage ou la danse.

Lecteur: Comment nos vies peuvent-elles être simultanément libres et prévues par Dieu ?

Auteur: Dieu prévoit nos libres choix. Dieu, comme auteur, produit réellement des personnages libres. Il écrit cette sorte d'histoire. Il ne s'agit pas d'une histoire de marionnettes, de machines ou d'animaux. Que nous soyons libres est son projet même, son oeuvre d'auteur, sa prédestination. (En fait, je n'aime pas le mot prédestination en raison de son « pré » : on a l'impression que Dieu est dans le temps, voyant d'avance l'avenir, plutôt que d'être contemporain de l'avenir. Il voit toutes choses d'un seul coup plutôt que de les prévoir.)

Lecteur: Je ne comprends pas très bien cela. Mais laissons faire. Voici une autre objection qui s'y rattache. Si Dieu voit ou prévoit toutes choses, pourquoi n'a-t-il pas créé le bonheur céleste dès le début, au lieu de nous y conduire par la voie difficile ?

Auteur: Ne vous souvenez-vous pas des deux contes de fées ? Vous étiez d'accord avec le choix de Dieu de produire un monde farfelu, une histoire intéressante, comprenant ses drames, ses mystères et ses monstres.

Lecteur: Alors pourquoi n'aurait-il pas pu créer uniquement les gens qu'il prévoyait devoir être heureux et allant au paradis ? S'il y a un enfer, il y a une souffrance éternelle, et celle-ci est le plus grand scandale de tous.

Auteur: Nous devrions jaser plus longuement du ciel et de l'enfer à une autre occasion. Pour l'instant il suffit de reconnaître qu'une fois créés libres, le choix entre le ciel et l'enfer nous appartient. L'unique façon de garantir un paradis pour tout le monde aurait été que Dieu choisisse à notre place, en nous enlevant la possibilité de choisir l'enfer, donc en nous enlevant notre volonté libre.

Lecteur: Alors restons-en à notre monde. Dieu n'aurait-il pas pu y diminuer la souffrance un tout petit peu ? Notre monde ne ressemble certainement pas au meilleur des mondes.

Auteur: Il ne l'est pas. Ceci s'explique du fait que Dieu nous a confié une part de responsabilité dans ce monde et que nous l'avons mis à l'envers. Il a rempli sa part à la perfection ; mais pas nous. Il y a toutes sortes de meilleurs mondes possibles, et nous n'avons manifestement pas le meilleur. Mais ce n'est pas sa faute. L'unique moyen de nous assurer d'avoir un monde sans mal est de nous créer sans liberté. Selon vous, aurions-nous alors un monde meilleur ?

Lecteur: Non.

Auteur: Tentez un jour l'expérience que je vous ai suggérée. Imaginez-vous à la place de Dieu. Puis, construisez un monde meilleur. Faites mieux. Mais il faudra tirer les conséquences de chacune de vos améliorations. Chaque fois que vous empêcherez un mal au moyen de votre puissance, vous aurez enlevé une partie de liberté. Pour empêcher tout mal, vous devrez enlever toute liberté. A ce moment-là, il n'y aura pas non plus de bien libre.

Lecteur: Il m'arrive de penser que ce serait peut-être finalement mieux.

Auteur: Peut-être pour un ingénieur. Mais pas pour un père.

Lecteur: Votre Dieu a des goûts dangereux.

Auteur: En effet. L'amour est ce qu'il y a de plus dangereux au monde. C'est le risque ultime.

Lecteur: Je vois votre image et j'avoue qu'elle me fascine plus que le plan du Dieu ingénieur. Mais il me reste encore des objections.

Auteur: C'est bien. Mais, pardonnez-moi si je me trompe, il me semble que vous avez changé de ton. On dirait maintenant que vous préféreriez perdre le débat plutôt que de le gagner, afin que mon Dieu soit

« le Dieu qui est là ».

Lecteur: Si c'était le cas, croyez-vous que je l'avouerais ?

Auteur: Oui, si vous cherchez la victoire de la vérité plutôt que la victoire du débat. Alors, quelle est votre prochaine objection ?

Lecteur: Eh bien, j'allais dire que votre Dieu est trop perfectionniste, et que je préfère un Dieu qui a de la compassion à un Dieu qui permet la torture des petits enfants, même dans le but de sauvegarder la volonté libre. J'allais de nouveau citer Ivan Karamazov, disant que ça ne vaut pas la peine...

Auteur: Vous alliez le faire. Qu'est-ce qui vous a fait changer d'idée ?

Lecteur: Je crois que je connais votre réponse.

Auteur: Et que serait-elle ?

Lecteur: D'abord qu'on n'a pas le choix d'un Dieu comme on peut avoir le choix d'une pastèque, d'une automobile ou d'un chapeau — à partir de nos préférences. La question est plutôt qu'est-ce qui est réel ? Qui est là ? Ensuite, que la raison pour laquelle Dieu est aussi perfectionniste et exigeant, c'est qu'il est amour, et que l'amour est plus fort que la gentillesse, plus fort que la compassion.

Auteur: Je n'aurais pas pu faire mieux. Souhaiteriez-vous aussi répondre par vous-même à vos dernières objections ?

Lecteur: Je n'en ai plus, mais vous vous trompez si vous pensez que je suis sur le point d'être d'accord avec vous. En effet, je ne peux pas être d'accord avec vous, même si vous répondez à toutes mes objections et même si une partie de moi-même veut grandement être d'accord avec vous.

Auteur: Et pourquoi donc ? Je crois que nous arrivons enfin à votre véritable raison. Aucune des dernières objections n'était votre vraie raison, votre véritable mobile, votre réel obstacle, n'est-ce pas ? Elles n'étaient que des faux-fuyants, n'est-ce pas ?

Lecteur: Elles étaient des vrais-fuyants, des questions honnêtes. Mais comme vous le dites, elles n'étaient pas le fond de ma pensée. Et comme vous appréciez l'honnêteté, je serai honnête envers vous. Je vais vous donner ma raison.

Auteur: Merci. Allez-y.

Lecteur: Mille regrets, mais votre affaire ne va tout simplement pas avec moi. Ça ne suffit pas. Elle est peut-être étanche et vous avez peut-être répondu à toutes mes objections, mais votre histoire ne me suffit pas. Je ne peux tout simplement pas y croire, ni l'accepter. Je ne peux pas dire oui à un Dieu qui laisse mourir mon fils ou ma fille, ou qui laisse un époux ou une épouse abandonner son conjoint, ou qui laisse un ami se suicider. Vous êtes comme les trois amis de Job. Vos paroles se tiennent, mais elles n'ont pas d'effet sur moi.

Auteur: Croyez-vous qu'il existe des paroles qui pourraient faire un tel effet sur vous ?

Lecteur: Non.

Auteur: Je suis d'accord avec ce que vous semblez être en train de dire. Que signifie votre « non » ? Quel est l'effet que les mots ne peuvent avoir sur vous ?

Lecteur: Me réconcilier avec Dieu. Il me faut haïr et éprouver du ressentiment envers Dieu, ou envers quelqu'un, à cause de cette horrible chose que vous appelez le drame de Dieu, l'histoire de Dieu. Si c'est cela le projet de Dieu, je ne peux m'empêcher de le haïr. Ou alors me haïr moi-même ou d'autres gens — en fin de compte quelqu'un doit être coupable. Je dois haïr quelqu'un.

Auteur: Cela vous est nécessaire ?

Lecteur: Oui !

Auteur: Non !

Lecteur: Oui, je vous dis ! Comment puis-je sourire quand je sens que quelqu'un hurle ?

Auteur: C'est impossible. Mais vous n'êtes pas obligé de haïr quelqu'un.

Lecteur: Comment puis-je prier quand j'ai envie de hurler ?

Auteur: Pouvez-vous pleurer ?

Lecteur: Oui.

Auteur: Alors commencez par pleurer plutôt que par hurler.

Lecteur: Oui, je peux faire ça.

Auteur: Je ne vous dis pas de faire semblant, de fausser les choses, d'être malhonnête. La souffrance nous rend parfois malhonnêtes. La peur de souffrir nous amène parfois à dire, à faire et à croire des choses par lesquelles nous espérons échapper à la souffrance, quand nous craignons que l'honnêteté et l'acceptation des faits nous fassent mal. C'est une bonne leçon que les psychologues nous enseignent à

l'égard de nous-mêmes. Lisez, par exemple, *Le chemin le moins fréquenté* (The Road Less Travelled), de Scott Peck.

Lecteur: Alors qu'estimez-vous que je doive faire ? Seulement pleurer ?

Auteur: Non. Mais commencez pas ça. Parce que c'est honnête, c'est dans cet état que vous vous trouvez.

Lecteur: Et ensuite ?

Auteur: Ensuite attendez.

Lecteur: Pleurer et attendre ? C'est tout ? Attendre quoi ?

Auteur: Attendre que Dieu vienne essuyer vos larmes et faire fondre votre cœur. Moi, je ne peux pas le faire. Même vous, vous en êtes incapable. Dieu seul peut le faire.

Lecteur: Le fera-t-il ?

Auteur: Je sais qu'il le fera.

Lecteur: Comment le fera-t-il ? Et comment le savez-vous ?

Auteur: Parce que vous le cherchez.

Lecteur: Je ne sais même pas si je crois en lui.

Auteur: Vous cherchez la vérité. Autrement vous ne seriez pas ici à écouter et à répliquer.

Lecteur: C'est vrai.

Auteur: Dieu est la vérité. En cherchant la vérité, vous cherchez Dieu, que vous le sachiez ou pas. Et Jésus a promis que tous ceux qui le cherchent le trouveront. S'il est Dieu, il ne peut nous mentir. Aussi le trouverez-vous. Il apparaîtra, même à travers la brume ou le brouillard, comme la lumière d'un phare. Vous le verrez au travers de vos larmes. C'est promis.

Lecteur: Peut-être. Mais cette promesse ressemble à une expérience scientifique : si vous avez raison, je le trouverai, et si vous avez tort, je ne le trouverai pas.

Auteur: En effet. Il n'y a que deux choses à faire : chercher et attendre.

Lecteur: Vous avez dit : pleurer et attendre.

Auteur: Pleurer est votre façon de le chercher. Même quand vous le haïssez.

Lecteur: Je ne comprends pas. Comment haïr Dieu est-il une façon de chercher Dieu ?

Auteur: La haine est infiniment plus près de l'amour que ne l'est l'indifférence. Dieu transforme des rebelles en saints, des haineux en amoureux : Paul, Augustin, Ignace. Mais il ne peut rien faire avec les indifférents. C'est une des raisons pour lesquelles il vous permet de souffrir : pour vous amener à lui, par quelque chemin que ce soit. Les larmes ne sont pas de l'indifférence, et l'indifférence est l'unique chemin qui ne conduit pas à Dieu.

Lecteur: Il m'apparaît particulièrement égoïste : il me laisse souffrir uniquement pour m'attraper.

Auteur: Pas du tout. C'est le contraire : pour que vous l'attrapiez. Il fait cela pour vous et non pour lui-même. Il est la joie dont vous avez toujours rêvé à travers tout ce que vous avez poursuivi. Vos larmes d'aujourd'hui sont votre chemin pour l'atteindre alors même que vous les voyez comme votre raison de le fuir. Vous ne pouvez pas vous échapper. Même pas dans les larmes, il est là aussi.

Lecteur: Vous me mettez mal à l'aise.

Auteur: Ce n'est pas mon but. Je pense cependant que votre cœur et votre esprit sont divisés : une moitié voudrait accepter Dieu et son projet pour vous, incluant la souffrance, et lui faire confiance qu'il vous la laisse par amour pour vous et votre bien, tandis que l'autre moitié ne le veut pas. N'est-ce pas ?

Lecteur: Peut-être.

Auteur: Dieu seul peut conquérir votre cœur. Mais je peux possiblement aider la conquête de votre esprit. Il est autant divisé, n'est-ce pas ?

Lecteur: Oui. Bien que vous ayez répondu à mes objections, il manque encore quelque chose. Du côté rationnel, votre défense me paraît juste, mais il y a quelque chose d'autre... Je ne parle pas d'un sentiment ou même d'une volonté. Il y a quelque chose d'autre dans l'esprit. Je crois qu'on appellerait cela voir. Je ne vois tout simplement pas les choses comme vous le faites.

Auteur: Je crois que vous avez raison. Et je crois savoir pourquoi.

Lecteur: Pourquoi ?

Auteur: Parce que votre esprit est typiquement moderne. Vous êtes un enfant de votre temps. Et l'esprit moderne éprouve des difficultés majeures à comprendre, à voir la vision chrétienne des choses, surtout quand il s'agit de la souffrance.

Lecteur: Quelles sont ces difficultés ?

Auteur: C'est la prochaine question que nous devons explorer. Vous avez là votre dernier obstacle intellectuel. Quant à votre libre choix, c'est autre chose.

Chapitre X

POURQUOI LE MONDE MODERNE EST INCAPABLE DE COMPRENDRE LA SOUFFRANCE

Le paganisme fut le plus grand événement de ce monde, et le christianisme en fut un plus grand encore, et tout le restant, en comparaison, a été petit.

G.K. Chesterton

Comme nous l'avons vu dans le dialogue du dernier chapitre, il y a deux sortes d'obstacles qui empêchent de croire en la réponse chrétienne au problème de la souffrance : les obstacles intellectuels et les obstacles de la volonté. Les mots peuvent aider à surmonter les obstacles intellectuels. Mais la grâce et le choix libre sont les deux moyens nécessaires pour surmonter les obstacles de la volonté.

Les obstacles intellectuels sont de deux sortes. Le chapitre précédent a traité des obstacles rationnels, des objections logiques. Le présent chapitre traitera d'un obstacle intellectuel plus profond, des choses invisibles pour l'esprit moderne, des immenses réalités qui échappent à sa vision étroite.

Nous faisons tous partie du monde moderne. Même lorsque nous critiquons la modernité, nous sommes influencés par elle. C'est comme la famille dans laquelle nous avons été élevés ; même si nous la quittons, elle demeure une partie de nous-mêmes. Il y a au moins sept choses que l'esprit moderne oublie et pour lesquelles les chrétiens de ce jour doivent combattre pour les conserver. Ces sept choses font partie de la toile de fond de la réponse chrétienne au problème de la souffrance. Elles sont cruciales pour d'autres raisons aussi, dont la survie de la civilisation et de la santé mentale. Mais nous en traiterons ici uniquement en rapport avec notre problème, la souffrance.

1. Le nouveau bien suprême de la modernité

Aux environs de la Renaissance, l'esprit occidental commença à formuler une nouvelle conception ou réponse à la question : Qu'est-ce qu'il y a de meilleur dans la vie ? Quel est le but, le sens, l'intérêt, le bien de la vie ? Quel est le *summum bonum*, le plus grand des biens ?

Différentes sociétés ont offert différentes réponses à cette question importante. Mais toutes les réponses anciennes avaient en commun un point, par ailleurs nié par la réponse donnée par la modernité, la société post-renaissance, occidentale, pluraliste, humaniste, séculière, démocratique et technologique. Nul mieux que C.S. Lewis, dans *L'abolition de l'homme*, n'a réussi à cerner cette différence :

Les sages d'autrefois formulaient ainsi le problème majeur de la vie humaine : comment conformer l'âme à la réalité objective ? Et la solution qu'ils apportaient était la sagesse, l'autodiscipline et la vertu. L'esprit moderne, lui, formule autrement ce même problème : comment soumettre la réalité aux désirs de l'homme ? Sa solution : une technique.

Pour l'esprit pré-moderne, la « réalité objective » voulait dire Dieu, ou des dieux d'une sorte ou d'une autre ; la même expression, dans l'esprit moderne, se rapporte d'abord et avant tout au monde physique. C'est ridicule d'essayer de soumettre la réalité si cette réalité est Dieu ; mais il est ridicule de vouloir se conformer à elle s'il s'agit seulement de cailloux et d'arcs-en-ciel.

Francis Bacon proclama une ère nouvelle au moyen de son slogan « la connaissance pour la puissance ». L'idée ancienne que la connaissance devait servir la vérité ou la vertu, l'idéal contemplatif et moral, allait être remplacée par une attitude plus pratique, efficace, contrôlante. La vérité devenait un moyen et non un but. Le nouveau but devenait le pouvoir, ou la conquête de la nature par l'homme.

Dans *L'abolition de l'homme*, un des livres les plus importants de notre siècle, Lewis fait ressortir l'accroc de ce nouvel idéal. Il montre que la conquête de la nature par l'homme signifie toujours la

conquête de certains hommes par d'autres hommes au moyen de la nature ; et si les conquérants, ou contrôleurs, ou conditionneurs — l'intelligentsia de notre époque — quitte le *tao*, la loi morale objective, comme la grande majorité l'a fait, ils ne seront pas alors menés par des idéaux surnaturels mais par les forces naturelles de leur propre hérédité et de leur propre environnement qui auront façonné leurs préjugés. Ainsi la conquête de la nature par l'homme deviendra tout simplement la conquête de l'homme par la nature.

L'argumentation de Lewis à propos de notre démarche porte sur ce point : ce nouvel idéal du pouvoir humain sur la nature implique que la souffrance est un scandale, une difficulté qu'il faut conquérir plutôt qu'un mystère qu'il faut comprendre et un défi moral qu'il faut vivre. La conquête de la souffrance est ce qu'on veut dire par conquête de la nature. La souffrance devient ainsi à la modernité ce qu'elle ne fut jamais pour aucune civilisation pré-moderne : le plus grand problème qui soit, l'obstacle à vaincre. Le mal plus profond du péché n'est considéré qu'en fonction du moindre mal qu'est la souffrance. La cruauté est l'unique péché qui effraie sérieusement l'esprit moderne. La modernité a du mal à comprendre le mythe biblique (et universel) du paradis perdu, où la souffrance et la mort sont vues en fonction du péché plutôt que le contraire. Par conséquent, l'histoire chrétienne lui paraît incomplète et même un échec, car le Christ a vaincu le péché mais n'a pas encore éliminé la nécessité pour nous de souffrir et de mourir. Un Dieu qui n'a pas aboli la souffrance, pire encore — un Dieu qui a aboli le péché au moyen même de la souffrance — est un scandale pour l'esprit moderne pour lequel une telle solution semble ignorer le problème fondamental. De son côté, L'esprit chrétien estime que c'est la modernité qui ignore le problème fondamental.

Bref, si se réconcilier avec Dieu, s'unir à Dieu, se conformer à Dieu est ce qu'il y a de plus important dans la vie, alors l'atteinte de ce but peut être payée à n'importe quel prix. (Nous verrons plus loin pourquoi il faut payer un prix si terrible, quand nous parlerons de la justice.) Mais si vaincre la souffrance et avoir du plaisir, du confort et de la puissance par la conquête de la nature est ce qu'il y a de plus important dans la vie, alors Jésus est un idiot et un raté.

Quand une civilisation ou une personne met en première place une préoccupation secondaire, comme le plaisir ou la puissance, et en fait une obsession, un besoin, elle aveugle son esprit et le rend incapable de comprendre cette préoccupation. L'alcoolique ne comprend pas le bien véritable et le but du vin, qui est « de réjouir le cœur de l'homme ». Le libertin ne comprend pas le but de la sexualité qui unit glorieusement et mystiquement le plaisir, la procréation et l'amour personnel. Et la société qui fait du soulagement de la souffrance son bien suprême ne comprend pas le sens de la souffrance ni le sens du plaisir.

2. La perte de foi de la modernité en un sens ultime

« Si la vie dans son ensemble a un sens, alors la souffrance a un sens, car la souffrance est inhérente à la vie. » Cette pensée a été écrite par un sage moderne dans un camp de concentration nazi. Et, en corollaire : si la vie dans son ensemble n'a pas de sens, alors la souffrance non plus n'a pas de sens, car la souffrance est inhérente à la vie. Pour l'esprit typiquement moderne, l'esprit séculier, la vie dans son ensemble n'a pas de sens, bien que les parties de la vie puissent en avoir un. En effet, l'esprit séculier n'accorde aucun crédit aux significations surnaturelles, aux sens transcendants, aux significations de construction divine. Il ne lui reste que les significations de fabrication humaine, qu'il croit suffisantes. Mais c'est penser de travers. En effet, les significations élaborées par les hommes sont des significations que nous donnons aux choses que nous faisons ou inventons — des choses comme les sociétés, les lois, les cultures, les arts, les civilisations, qui sont des produits de l'artifice humain. Mais la vie n'est pas un artifice. La vie n'est pas une fabrication humaine. Nous n'avons ni créé, ni inventé la vie, nos vies, nous-mêmes. Si nos propres vies et nos propres « moi » doivent avoir un sens, ce sens doit venir de la nature et non de l'art. Une autre façon de le dire : ce sens doit être objectif et non subjectif. Ou encore : il doit provenir de l'art divin et non de l'art humain, made-in-Dieu et non made-in-l'homme. Le sens de la vie requiert donc un Dieu.

Le séculariste, ou profane, peut toujours soutenir que bien des choses de la vie ont des sens, des sens

prochains, des sens relatifs, des sens confectionnés par l'homme et conséquemment révisables par l'homme. Mais il ne peut pas soutenir que la vie elle-même ait un sens sans faire appel au secteur interdit de la réalité (le surnaturel) dans lequel sa petite philosophie aplatie ne lui permet pas de pénétrer. Et parce que le séculariste n'a que des significations prochaines et non ultimes, relatives et non absolues, de fabrication humaine et humainement révisables et non éternelles, ses principes éthiques sont sujets aux changements de circonstances, d'envie et de société. Ils sont subjectifs et dépendants de l'homme et non objectifs et dépendants de Dieu et de la nature même des choses.

Quel rapport avec la souffrance ? Certaines souffrances sont produites par l'homme telle la guerre. Mais bien des souffrances ne viennent pas de l'homme, du moins de façon directe et évidente. Nous sommes nés dans la souffrance et nous mourrons dans la souffrance, que nous soyons bellicistes ou pacifistes. Les souffrances produites par l'homme peuvent avoir un sens pour l'esprit séculier moderne, mais non pas les souffrances qui ne sont pas produites par les hommes, celles qui sont inhérentes à la vie elle-même, les *lacrimae rerum* (les larmes des choses) de Virgile ou la *doukkha* (l'aliénation, la souffrance de l'écart entre le désir et la réalité) de Bouddha. Quand donc on proclame la mort de l'auteur divin, les personnages de l'histoire humaine, leurs souffrances ou tout autre trait commun et naturel de la vie comme la sexualité, que la modernité subjectivise et banalise aussi, ont perdu tout sens objectif et ultime.

3. L'oubli moderne du paradis et de l'enfer

« Un monde à la fois », disait Thoreau sur son lit de mort à un prédicateur qui l'invitait à répondre à la question la plus réaliste du monde : « Quo vadis ? », où vas-tu ? L'attitude de Thoreau est typique de l'attitude moderne se laissant glisser aveuglément dans l'abîme, érigeant des panneaux-réclame aux abords pour se distraire, plaçant des chaises sur le pont du Titanic.

Il n'en fut pas toujours ainsi. Chaque société traditionnelle, chaque société pré-moderne de l'histoire offrait à ses gens la perspective d'un autre monde, considérait ce monde-ci comme des entrailles, un lieu de passage, un cheminement en route vers l'autre monde. Et de la même façon que notre monde offre de petits paradis et de petits enfers, il y en avait là-bas aussi. La hauteur des montagnes s'accompagne de la profondeur des vallées. L'existence d'une sorte de paradis et d'une sorte d'enfer colorait la perspective de nos ancêtres, contrairement à nos contemporains.

Quelle différence cela fait-il au mystère de la souffrance ? S'il y a une vie après la mort, et un paradis, nous pouvons alors dire avec l'apôtre Paul : « J'estime qu'il n'y a pas de proportion entre les souffrances du temps présent et la gloire future qui doit se révéler en nous. » (Rm 8, 18) Sinon, on ne le peut pas. S'il n'y a pas de vie après la mort, alors la souffrance est une perte sèche, un scandale.

Et c'est un scandale qui n'a pas de raison d'être. Car avec une vie après la mort, la souffrance peut avoir la signification profonde des douleurs de la naissance.

Lorsqu'une femme est sur le point d'enfanter, elle est dans la souffrance, parce que son heure est venue ; mais à peine a-t-elle donné le jour à l'enfant qu'elle oublie son angoisse, dans la joie de ce qu'un homme est venu au monde. Eh bien ! vous aussi, vous voilà dans l'affliction ; mais je vous reverrai, et votre cœur se réjouira, et personne ne pourra vous ôter votre joie. (Jn 16, 21-22)

Mais sans vie après la mort, la souffrance n'est pas les douleurs de l'accouchement. Elle est uniquement les douleurs de la mort, l'écho du dernier et ultime néant se répercutant à travers le passé de notre vie, le drainant de tout cœur, de toute signification et de tout espoir. Sans paradis, la mort est un avortement spontané.

L'enfer, comme le paradis, aide à expliquer la souffrance. Toute souffrance n'est pas le chemin de Dieu. Certaines souffrances ont un avant-goût d'enfer. La souffrance est le reflet de la mort, un rappel de notre mortalité. La mort, de son côté, est une punition en conséquence du péché. Le péché, à son tour, est l'écho distant de nos vies en enfer. La séparation éternelle et objective de Dieu, en enfer, a ses ambassadeurs dans notre vie : les séparations de Dieu, volontaires et donc capables de repentir, que sont

les péchés. Ainsi, dans un lien mortel, la souffrance est-elle l'écho lointain de l'enfer. La modernité ne peut pas comprendre la souffrance en profondeur, parce qu'elle ne croit pas en la source ultime de la souffrance. L'enfer, le péché et même la mort ne font pas partie de la vision ordinaire des choses de la modernité.

4. L'oubli moderne de la solidarité

Les mystères jumeaux du péché originel et de l'expiation vicariale sont tous deux enracinés dans le mystère de la solidarité humaine. Le péché originel est une solidarité dans le péché, et l'expiation vicariale est une solidarité dans la rédemption. Si la modernité ne comprend pas la solidarité, elle ne peut pas comprendre le péché originel ni l'expiation vicariale. Et ce sont là les deux clefs qui déverrouillent le mystère de la souffrance.

Le *mystère de la solidarité* — Quels sont les sentiments qu'éveillent en vous ces deux mots ? Combien de préjugés ne devons-nous pas surmonter pour les voir dans leur fraîcheur ? Quel tour nous joue le petit projecteur dans notre tête qui présente une image pour chaque mot que nous entendons ?

Pour le mode moderne, le mot *mystère* rappelle une mystification, l'opération de cacher quelque chose. Ou alors une noirceur, une négativité associée à des films d'horreur ou à l'occultisme. Ou encore un problème, un défi intellectuel, un casse-tête qu'un détective devra solutionner. « Un merveilleux mystère » nous fait l'effet d'un cercle carré. Pourtant la solidarité est un mystère merveilleux.

La *solidarité* a une connotation politique pour la modernité : quelque chose de délibéré fabriqué par l'homme, qui est externe et visible. Mais le mystère de la solidarité nous reporte à une réalité naturelle, qui n'est pas de fabrication humaine et qui n'est visible que pour l'œil intérieur de la sagesse. Il signifie que la race humaine est comme un arbre, ou une vigne, ou un corps : une réalité organique. Nous voyons les différentes feuilles et les différentes branches ; nous ne voyons pas la sève commune ni le tronc commun.

Le mystère de la solidarité est compris dans le mot « dans ». Seul Dieu a pénétré la profondeur de ce mot. Sa profondeur est enracinée dans l'ultime réalité, dans Trinité, dans la spiration des personnes divines, le Père étant *dans* le Fils, le Fils *dans* le Père, les deux *dans* l'Esprit et l'Esprit *dans* les deux.

La plus profonde histoire humaine de solidarité qui fut écrite est *Les frères Karamazov*, de Dostoïevski. Le contraste-clef se situe entre Alyosha, le solidaire, et son frère Ivan, qui refuse ce mystère fondamental. Alyosha apprend du Père Zossima deux étranges et merveilleux principes de solidarité : chacun de nous est réellement responsable envers nous tous, puisque nous sommes les gardiens de nos frères et que tous les hommes sont nos frères ; et nous sommes au paradis dès que nous avons pris conscience de ce fait et l'avons accepté. La solidarité est la colonie terrestre du paradis.

L'eucharistie est le rituel de la solidarité, le Christ est dans le Chrétien et le Chrétien est dans le Christ. Le pratiquant est incorporé au Christ, dans le sacrifice ; il fait un avec lui comme il fait un avec la nourriture, vu que l'eucharistie du Christ est assimilée comme une nourriture. Et vous êtes ce que vous mangez. « Comme il est étrange que ce que mademoiselle T mange devienne mademoiselle T. » Dans l'eucharistie, le Christ et le Chrétien deviennent un, le ciel et la terre deviennent un. Le mystère déborde les mots : seul « dans » (« *in* ») est bon mot. Le Christ par son *in*-carnation (dans la chair) a *in*-corporé (dans son corps) sa divinité afin que lorsque nous sommes *in*-corporés dans son corps, sa divinité soit *in*-corporée dans notre humanité. Vous devrez lire cette phrase trois ou quatre fois. Je n'y peux rien. C'est ainsi.

L'eucharistie est la solution au problème de la souffrance. Car elle introduit la souffrance dans le sacrifice. La souffrance punitive humaine, signe de la mortalité et du péché, fait une avec la souffrance rédemptrice divine, signe de la vie éternelle et de la grâce. (Une autre phrase à relire quelques fois.)

Vous ne comprenez pas ? Moi non plus. Qui pourrait comprendre ? Nous ne comprenons même pas l'amour, la loyauté et la vie. Ce n'est pourtant pas une raison de refuser ces cadeaux.

5. L'oubli moderne du péché originel

« Nous souffrons et nous mourons parce qu'Adam a mangé la pomme ? Ça n'a pas de sens. »

Alors que dites-vous de ceci ? Vos enfants sont nés avec le sida que vous avez attrapé lors d'une transfusion de sang pendant que vous étiez enceinte. Cela a-t-il du bon sens ?

Les deux paraissent injustes. Les deux n'ont pas de sens moral. Mais le second fait a lieu. Pourquoi pas le premier ?

Le fruit défendu n'avait évidemment rien de magique. C'est la désobéissance envers Dieu qui a aliéné Adam et Ève, et non le fruit. Le divorce radical fut produit par leur âme et non par leur corps, par leur choix d'écouter le serpent plutôt que Dieu. Et nous rampons sur le ventre depuis lors.

Comment Dieu peut-il cependant nous punir pour le péché d'Adam ? Il ne le fait pas. Il nous punit en raison de notre péché. Mais notre péché est conditionné par celui d'Adam. Nous ne sommes pas inconditionnés, totalement libres, comme Dieu créant un monde à partir de rien. Certes nous créons de véritables choix libres, mais pas à partir de rien. Nous créons et choisissons à partir de quelque chose, à partir d'éléments conditionnés de notre monde et en nous. Nous recevons des blocs de marbre que nous sculptons ; Dieu seul crée les siens. Notre environnement est notre monde et notre hérédité est notre être. L'hérédité et l'environnement conditionnent ainsi tous nos choix.

Mais comme nous sommes des créatures en âme autant qu'en corps, et comme nous héritons de notre nature humaine de nos parents, nous recevons une hérédité à la fois spirituelle et physique. Nous héritons de nos ancêtres autant leurs penchants, leurs instincts et leurs tendances émotives que la couleur de leur peau et leur taille. Le péché originel est le penchant à dire : « que ma volonté soit faite » plutôt que « que ta volonté soit faite ». Dès qu'Adam et Ève eurent goûté à l'indépendance, à l'aliénation et à la désobéissance, ils furent intoxiqués de désobéissance. Le péché est une intoxication spirituelle. Comme le drogué peut transmettre sa dépendance à ses enfants, ainsi en va-t-il des intoxiqués du péché.

Cela peut donc se produire, comme le prétend la théologie chrétienne. Mais est-ce juste ? Si ce n'est pas juste, alors le monde n'est pas juste, comme le conclut Ivan Karamazov. De même, il est injuste que nous puissions avoir une bonne influence les uns sur les autres ; injuste aussi que nous puissions les uns les autres porter nos fardeaux tant physiques que spirituels ; injuste que nous puissions nous toucher et nous influencer de quelque façon que ce soit. Si nous pouvons avoir un effet bénéfique les uns sur les autres (en corps ou en âme), nous pouvons aussi avoir un effet maléfique. Si nous pouvons toucher quelqu'un par l'amour, nous pouvons aussi le toucher par la mort. Le prix que Dieu a dû payer pour créer un monde dans lequel nous soyons libres de nous aimer réellement les uns les autres, est un monde où nous sommes libres aussi de nous faire réellement du tort mutuellement. Le péché originel *est* injuste, comme il est injuste qu'un enfant hérite d'une dépendance envers l'héroïne.

L'équité, ou la justice, est importante — bien plus importante que la modernité ne veut l'admettre, comme nous le verrons bientôt — mais l'amour est encore plus important, et si Dieu devait courir le risque de l'injustice afin d'assurer l'amour, alors il en ferait le choix. (En réalité, c'est mal dit, car il a assuré les deux en les réconciliant.) Mieux vaut l'amour et l'injustice, que pas d'amour. Faire de nous des robots aurait garanti la justice mais au prix de l'amour. Dieu est justice, mais il n'est pas la justice même. Il est l'amour même. La justice ne constitue pas l'essence même de Dieu. L'amour est l'essence même de Dieu. La justice est un des attributs de l'amour. Comme Dieu est amour, il ne saura ni ne pourra jamais compromettre l'amour. Afin de créer une race capable d'aimer librement, il courra plutôt le risque de l'injustice et de la souffrance qui en résulte, c'est-à-dire la sorte de monde que nous faisons par le mauvais usage de notre liberté.

6. L'oubli moderne de l'expiation vicariale

« Là où le péché avait abondé, la grâce a surabondé. » (Rm 5, 20) La solidarité dans le péché a été plus que compensée par la solidarité dans le salut. « Tous meurent en Adam, ainsi tous revivront dans le Christ. » (1 Co 15, 22)

L'esprit moderne ne comprend pas plus comment un homme mourant hier sur la croix me vaut aujourd'hui la vie éternelle et demain le paradis, qu'il ne comprend comment la cueillette d'une pomme par Adam et Ève a condamné tous leurs enfants à mort. La clef dans les deux cas est l'hérédité. Nous ne sommes pas nés comme de simples individus en ce monde, mais en faisant partie d'une famille, d'une famille humaine à l'échelle de l'univers. Nous l'oublions facilement. Nous sommes tellement préoccupés à chercher à éviter le racisme que nous en oublions notre race. Nous voulons tellement éviter de diviser la race humaine selon la race que nous oublions qu'elle est unie par sa race. Nous sommes tous des enfants d'Adam par notre naissance physique ; nous pouvons tous devenir des enfants de Dieu par notre renaissance spirituelle, en étant « né d'en haut » par l'eau et l'Esprit, c'est-à-dire par le baptême et la foi. (Les deux vont toujours de pair dans le Nouveau Testament ; le baptême n'est pas une magie extérieure et la foi n'est pas un jeu intérieur ; les deux sont une action.)

L'expiation vicariale signifie que le Christ a réellement expié nos péchés : « Nous sommes guéris par les marques de sa souffrance. » Nul ne sait comment cela fonctionne. Nul ne connaît la technologie spirituelle de Dieu. Mais elle est fondée sur un principe véritable, une loi de la nature humaine que tout le monde connaît finalement, même si le monde moderne l'a oublié. Il s'agit de la solidarité. Nous sommes « dans » notre nouvel ancêtre spirituel, le Christ, comme nous étions « dans » notre ancien ancêtre physique, Adam, dans ses testicules et dans ses gènes. Il y eut un temps où l'humanité n'était constituée que de deux brindilles ; nous sommes tous sortis de ce premier « deux devenus un ». De la même façon, il y eut un temps où le nouvel arbre de l'humanité rachetée n'était fait que d'une brindille, le Christ ; nous avons tous poussé à partir de cette unique brindille, après avoir été greffés à elle par la foi et le baptême. « Je suis la vigne, vous êtes les sarments », dit-il. Les sarments d'une même vigne. C'est la même vie qui coule, comme le sang, à travers la vigne et ses sarments. La reproduction sexuelle et la naissance physique est la voie par laquelle la vie d'Adam se répand. La foi et le baptême est la voie par laquelle la vie du Christ se répand. Les deux chemins sont des surprises. Les petits enfants refusent parfois de croire en la vraie réponse à la question : « D'où est-ce que je viens ? » La cigogne leur paraît plus raisonnable. La nouvelle vie est semblablement une surprise merveilleuse et mystérieuse. Nous ne devrions pas nous surprendre qu'elle soit surprenante.

Quand E.T. (le jeune extra-terrestre) atterrit près de Détroit, Henri Ford II lui fit faire le tour de son usine d'automobile. « Que fabriquez-vous ici ? » demanda E.T. « Des automobiles. » « Que c'est curieux ! » dit E.T. « Pourquoi ? », demanda Henri Ford, « n'avez-vous pas vous-mêmes des usines sur votre planète ? » « Bien sûr. Mais nous fabriquons des bébés dans nos usines. Comment faites-vous les bébés sur terre ? » Henri le lui dit, et E.T. de s'exclamer : « Comme c'est curieux ! C'est ainsi que nous faisons des automobiles. »

L'expiation vicariale est la solution surprenante offerte par le Christ au problème de la souffrance. Il détruit la souffrance par la souffrance ! Il draine notre monde du péché, de la mort et éventuellement de la souffrance, comme un buvard ou un bol de toilette. Il s'abaisse au plus bas, là où s'accumule le sédiment.

Mais nous souffrons encore, objectez-vous. Oui, mais seulement pour un court laps de temps. L'œuvre du Christ nous a gagné un monde débarrassé de la souffrance parce que débarrassé du péché, un monde qui s'appelle le paradis, ou la maison de Dieu, l'habitation familiale de Dieu. Présentement nous commençons notre préparation, ou purification, ou purgatoire, ou, si vous préférez, notre entraînement. Notre entraînement à la propreté. Nous sommes des bébés spirituels et nous faisons l'apprentissage des façons de vivre élémentaires de cette maison, et nous sommes lents à apprendre. Nous devons endurer la contrariété de bien des bains (ce qui est douloureux) afin de laver la poussière qui nous colle. Mais la salle de bain (ou purgatoire, si vous préférez) fait déjà partie de l'habitation de Dieu (le paradis). Si nous sommes dans le Christ, nous sommes déjà dans le paradis.

Le Christ promet au bandit qui mourait sur la croix : « Aujourd'hui même tu seras avec moi au paradis. » Pourtant le Christ n'est pas remonté au paradis avant quarante jours ! L'explication de cette énigme me paraît tenir dans le fait que là où est le Christ, là est le paradis. Le ciel ne fait pas que le Christ est Christ ; c'est le Christ qui fait que le ciel est le ciel. Le paradis ne rend pas ses habitants paradisiaques ;

c'est eux qui le rendent tel. Il en va de même des endroits sur terre : les gens donnent le caractère à un lieu plus que le lieu ne le donne aux gens. « Il faut bien de la vie pour qu'une maison devienne un foyer. » Le psaume dit des gens du Christ : « avançant dans la vallée de Baca, ils en font un lieu de source ». (Ps 84, 6) Même dans le désert de nos souffrances, notre esprit sourit d'espérance avec assurance, même quand notre visage est contorsionné par la douleur. Car nous savons où nous sommes et à qui nous appartenons : « J'éprouve aussi ces souffrances. Mais je n'ai honte de rien ; car je sais en qui j'ai mis ma confiance, et je suis persuadé qu'il est assez puissant pour conserver mon dépôt jusqu'à ce jour-là. » (2 Tm 1, 12)

Les larmes de Job sont devenues les larmes de Jésus par l'expiation vicariale.

7. L'oubli moderne de la justice

Voici une excellente question : Si la souffrance est une punition du péché, pourquoi Dieu ne pourrait-il pas simplement ne pas nous punir, puisqu'il est censé nous aimer ? Un chef d'état peut pardonner à un criminel justement condamné ; pourquoi Dieu ne pourrait-il tout simplement s'amener avec un pardon ? Pourquoi le Christ doit-il mourir ? Pourquoi quelqu'un doit-il mourir ? Pourquoi quelqu'un doit-il souffrir ?

Pour répondre à cette question, nous devons revenir à un point fondamental, celui de la justice. La modernité pose cette question parce qu'elle ne comprend pas la justice. Pour l'esprit moderne, la justice représente ce qui devrait être, un idéal. Mais la justice est aussi quelque chose qui existe en réalité. Pour l'esprit moderne, la justice existe dans l'esprit, ou dans la volonté, qui a des idéaux et qui émet des lois. Mais la justice existe aussi avant, au-dessus et en dehors de tous les esprits et toutes les volontés humaines. La justice est objective, cosmique, nécessaire et absolue. C'est pourquoi nous pouvons dire de certaines lois humaines qu'elles ne sont pas justes : parce qu'il existe une plus haute mesure, une mesure objective, la mesure de Dieu. « Si Dieu n'existait pas, tout serait permis », dit Dostoïevski. L'esprit moderne croit que seules les lois humaines rendent les choses permises. « Si ça te fait du bien, fais-le. » « Si ça ne fait de mal à personne, pourquoi pas ? Si la société est d'accord, alors ça marche. »

Ceci est évidemment absurde. Cela voudrait dire que nous n'aurions absolument aucune justification de nous opposer à la tyrannie, au génocide, au racisme, au suicide, à l'avortement, ou à n'importe quel autre acte barbare si cette barbarie était insérée dans une loi. Cela signifierait que la guerre et la force seraient l'unique façon de régler les différends entre deux sociétés différentes ayant deux codes de loi différents (conclusion à laquelle Hegel arrive avec plaisir). Cela signifierait qu'un parent disant à son enfant : « Tu ne devrais pas faire cela », voudrait uniquement dire : « Je n'aime pas cela quand je te vois faire ça. » Cela signifierait qu'un acte mauvais serait uniquement une question de mauvais goût.

L'autre philosophie de justice, la philosophie d'une justice objective, cosmique et divine, voudrait dire une justice interchangeable et incontournable. Elle signifierait que notre précédente explication qui séparait Dieu de la justice en vue du meilleur, comme l'amour, serait incorrecte. L'amour est meilleur que la justice, comme la géométrie est plus riche que l'arithmétique, mais « le plus élevé ne saurait être séparé du plus bas » (C.S. Lewis). La justice cosmique n'est pas comme la justice de fabrication humaine, un ensemble de règlements que nous pouvons mettre de côté, comme les règlements d'un jeu ou les lois d'un pays. La justice est plutôt comme les mathématiques : éternelle, interchangeable et nécessaire. Deux et deux ne feront jamais cinq.

Il existe en fait trois niveaux de lois, et la justice est au sommet, dans la sorte la plus nécessaire ne souffrant aucune exception. Au plus bas, il y a les lois de fabrication humaine, qui sont changeables à volonté. Viennent ensuite les lois physiques de fabrication divine, comme la gravité. Elles ne changent pas, mais peuvent changer. Les miracles peuvent les mettre de côté. Et elles auraient pu être différentes au début ; Dieu aurait pu créer une autre sorte d'univers physique, par exemple avec trois sortes de charges électriques plutôt que deux. Les lois les plus élevées sont des lois que Dieu lui-même ne peut changer, parce qu'elles sont fondées sur la nature de Dieu. Elles incluent les lois métaphysiques, les lois de l'être, par exemple que l'être n'est pas non-être, que chaque chose qui apparaît à l'existence doit avoir une cause

ou raison suffisante, que tout être est intelligible, ou vrai, ou connaissable par l'omniscience. Elles incluent aussi les lois logiques, par exemple que $x = x$ et que $x \neq \text{non-}x$, qu'une chose est elle-même et non pas ce qu'elle n'est pas, et que si tout A est dans B et que tout B est dans C, alors tout A est dans C. Les miracles eux-mêmes ne contredisent pas la logique. Jésus peut traverser les murs, mais il ne lui est pas possible de traverser et de ne pas traverser les murs en même temps et sous le même rapport. Il peut changer l'eau en vin, mais si cette eau est du vin et si le vin est rouge, alors l'eau-changée-en-vin est rouge. Troisièmement, il y a les lois mathématiques. Les miracles ne les enfreignent pas. Si cinq pains ont nourri cinq mille personnes, cela implique qu'ils ont nourri mille fois cinq personnes. Enfin, quatrièmement, les lois éthiques ou morales sont aussi dans cette catégorie de lois inchangeables. La justice est la justice même si tous les hommes agissent ou pensent injustement. La modernité situe la justice au plus bas niveau, parmi les lois de fabrication humaine. La théologie chrétienne traditionnelle la situe au plus haut niveau, car elle est un attribut de Dieu.

À ce point de vue, le Christ n'est pas un chapelain de prison prenant la place du prisonnier sur la chaise électrique afin de lui donner la liberté. En effet, il n'est pas nécessaire que ce prisonnier meure. La loi pourrait être changée. Le chef d'état pourrait miséricordieusement pardonner au prisonnier. Mais la justice requiert son paiement. Le salut du Christ est plutôt de l'ordre d'une personne qui s'interpose entre une balle de fusil et sa victime. Le Christ interpose son corps entre le nôtre et l'éclair divin de justice. L'éclair le frappe plutôt que nous. Nous nous sommes rendus incapables d'endurer l'éclair divin, la vérité. Quelqu'un doit endurer la vérité. Ou bien nous, ou bien lui. La bonne nouvelle est que c'est lui. Mais la bonne nouvelle, l'évangile, n'a pas de sens sans justice, sans quelqu'un qui doive l'endurer.

Dès que la foudre divine de vérité et de justice est lancée du haut du ciel, elle ne peut plus être retenue. Nous décidons de construire notre maison sur le sable et de la construire de foin et de branchages. L'éclair détruirait une telle maison. La seule façon d'être sauvés est que le Christ s'attache à notre maison comme un paratonnerre et subisse lui-même la foudre. L'incarnation est son rattachement à notre humanité ; sa mort est le coup de foudre de la justice qui le frappe. Le coup ne peut être bloqué. Il doit être assumé, transformé. La modernité ne voit pas cela et ne peut donc pas comprendre pourquoi il doit souffrir ni pourquoi nous souffrons.

En résumé, il y a une bonne nouvelle et une mauvaise nouvelle. Voici la mauvaise : « le solde du péché est la mort ». C'est la justice. Et voici la bonne : « le don de Dieu est la vie éternelle en Jésus Christ notre Seigneur ». C'est la grâce.

Un dernier mot

Lecteur: Je vois...

Auteur: Vrai de vrai ?

Lecteur: Eh bien, je ne suis pas certain de voir les réalités que vous voyez, mais j'en saisis l'idée, l'image que vous peignez.

Auteur: Ça ne suffit pas.

Lecteur: C'est plus que je n'attendais. Sachez que vous m'avez apporté bien plus que vous ne m'aviez promis. Vous m'aviez seulement promis une réponse au problème de la souffrance, et vous m'avez donné une fresque comprenant la totalité de l'entreprise chrétienne.

Auteur: Si vous n'en êtes pas convaincu, c'est moins, et non plus que ce que j'avais espéré. Et je n'ai pas promis une réponse au problème de la souffrance, mais seulement une exploration du mystère de la souffrance. Et ma fresque ne comprenait pas tout le christianisme. Il en reste encore beaucoup plus. Mais en un sens c'est vrai qu'il s'agit d'un tout, parce que c'est une image et qu'il faut en saisir le tout pour en saisir les parties. Elles sont reliées organiquement, comme dans un corps. Une réponse au mystère de la souffrance qui serait coupée de l'ensemble de l'image serait comme un oeil ou une oreille arraché d'un corps et servi sur une assiette. Une certaine présence de « la totalité de l'entreprise chrétienne » doit accompagner la réponse à la souffrance, comme le reste du corps doit accompagner l'oreille. Mais ce n'est même pas une image ; cette analogie n'est pas assez puissante. C'est une personne. Il s'agit de lui.

Lecteur: Mais vous ne pouvez pas le donner, lui.

Auteur: Je sais cela. Mais l'image est son image. Elle renvoie à lui par-delà elle-même, en l'indiquant, comme le fit Jean Baptiste.

Lecteur: Pourtant, ce n'est qu'une image.

Auteur: La croyez-vous authentique?

Lecteur: Je ne sais pas.

Auteur: Vous pouvez simultanément dire « je ne sais pas » et « je crois ».

Lecteur: Je vois que je puis maintenant y croire, si je le veux. Vous me l'avez rendue crédible.

Auteur: Vous rendez-vous donc compte de ce qu'il reste ?

Lecteur: Oui. La volonté. Accepterai-je ce Dieu qui laisse souffrir ceux que j'aime et qui me laisse moi-même souffrir ? Aurai-je confiance en lui, acceptant qu'il agit par amour et non par rancune ou par indifférence ?

Auteur: Voilà bien la question. Je vous laisse maintenant entre vous et lui. Mon travail est fait. Au revoir.

Lecteur: Au revoir. Merci d'avoir enlevé quelques obstacles du chemin de mon intelligence.

Auteur: C'est le rôle des apologistes. Nous sommes des balayeurs de rue.

* * *

Notre voyage à travers la longue et sinueuse rivière de larmes a commencé par des questions rudes. En essayant d'y répondre, nous ne les avons pas éliminées : les questions et les réponses restent. Nous ne devrions avoir peur ni des unes ni des autres. Les conservateurs semblent souvent avoir peur des questions, et les progressistes des réponses — ce qui est encore plus ridicule, parce que c'est un peu comme si on avait peur de la nourriture. Avoir peur des questions serait, pour ainsi dire, avoir peur de la faim. Ce qui n'est qu'une lâcheté.

Comme réponse, nous avons d'abord trouvé des indices. La Bible est de même remplie d'indices. Les paroles de Jésus en sont par-dessus tout. Elles sont vraies et profondes, mais elles sont des indicateurs que nous devons suivre ; elles ne sont, pas la fin de notre recherche, pas plus que le mariage ne met fin à l'amour. En second lieu, nos réponses sont plus comme les parties d'une image, d'une vision, que comme les parties d'un casse-tête ou la conclusion d'une équation. Troisièmement, cette image est mobile, une histoire, une histoire dont nous faisons partie. Chesterton nous rappelle qu'il y a deux seules choses qui ne soient jamais ennuyeuses : une personne et une histoire, et l'histoire doit elle-même être l'histoire d'une personne. Quatrièmement, le plus important, notre réponse s'est avérée être une personne, qui correspond à tous les indices, qui chapeaute notre vision et qui est le clou de l'histoire.

Quand nous commençons à comprendre la signification de l'Homme des Tristesses, la tristesse et la souffrance nous paraissent bien moins menaçantes qu'au début. En fait, quand l'histoire se révèle enfin comme son histoire, la souffrance devient un point d'ombre faisant partie d'une magnifique peinture, ou une note basse dans une harmonie dont les notes hautes se perdent dans les cieux, ou encore une danse descendant en cascades à partir d'un drame profond, allant des archanges à une étable, à travers une croix vers un tombeau vide, et remontant au ciel avec la promesse qu'il videra aussi nos tombes et celles de nos enfants comme celles de nos ancêtres.

Puis je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle ; car le premier ciel et la première terre étaient passés et l'océan n'était plus. Et je vis la ville sainte, la nouvelle Jérusalem, venant de Dieu, descendant du ciel, vêtue comme une jeune mariée prête pour son époux, et j'entendis une voix forte venant du trône qui disait : « Voici la demeure de Dieu parmi les hommes. Il demeurera avec eux, et ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux; il essuiera chaque larme de leurs yeux, et la mort n'existera plus, ni le deuil, ni les pleurs ni la douleur, car ces choses anciennes seront passées. » Et celui qui était assis sur le trône disait : « Voici que je fais toutes choses nouvelles. » Il disait aussi : « Écris ceci, car ces paroles sont fiables et vraies. » (Apocalypse 21, 1-5)

Ceux qui croient en l'homme qui a fait ces incroyables promesses et d'autres encore se nomment les chrétiens. La plus grande aventure de la vie est d'en être un.